

b K
Victor Serge

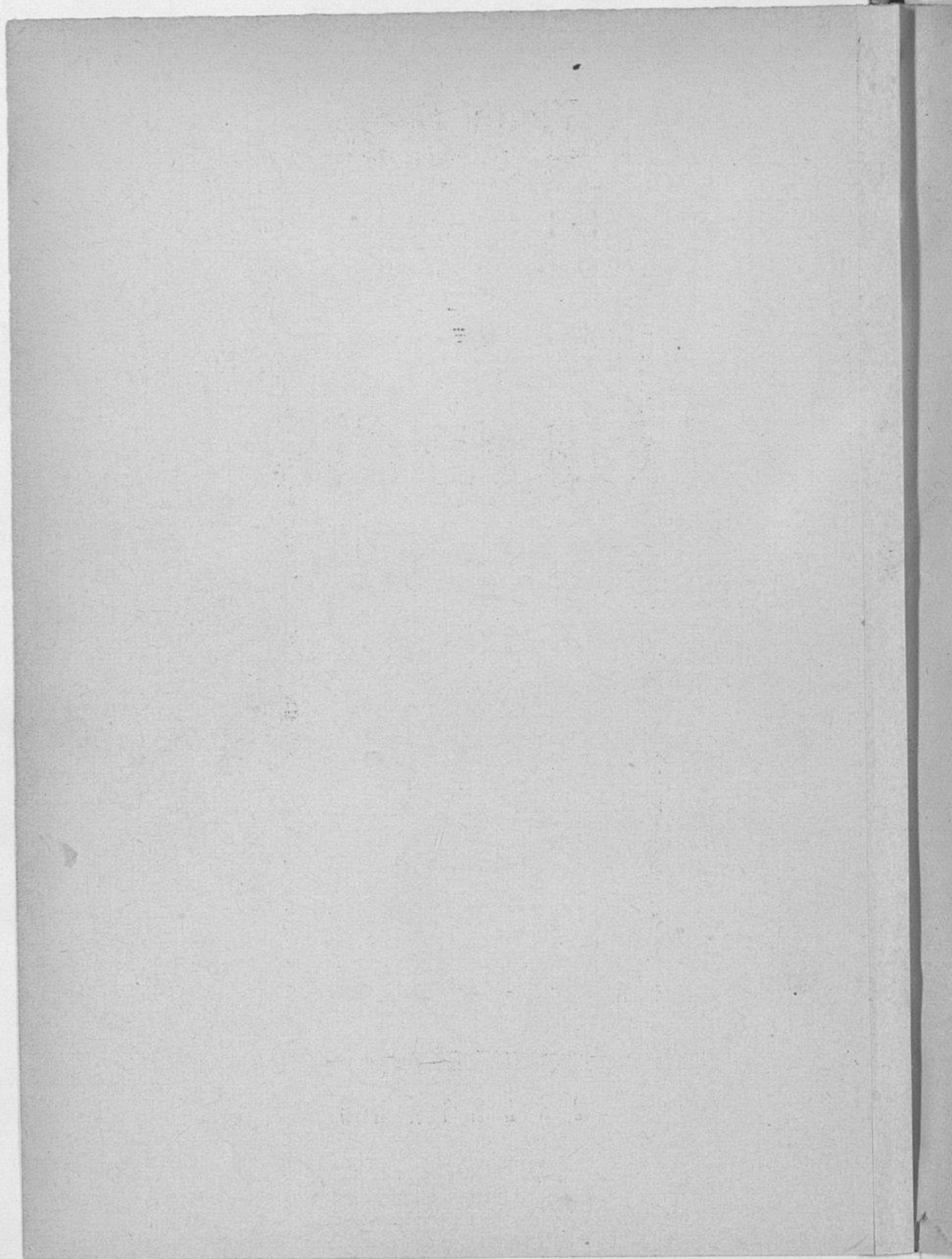
4

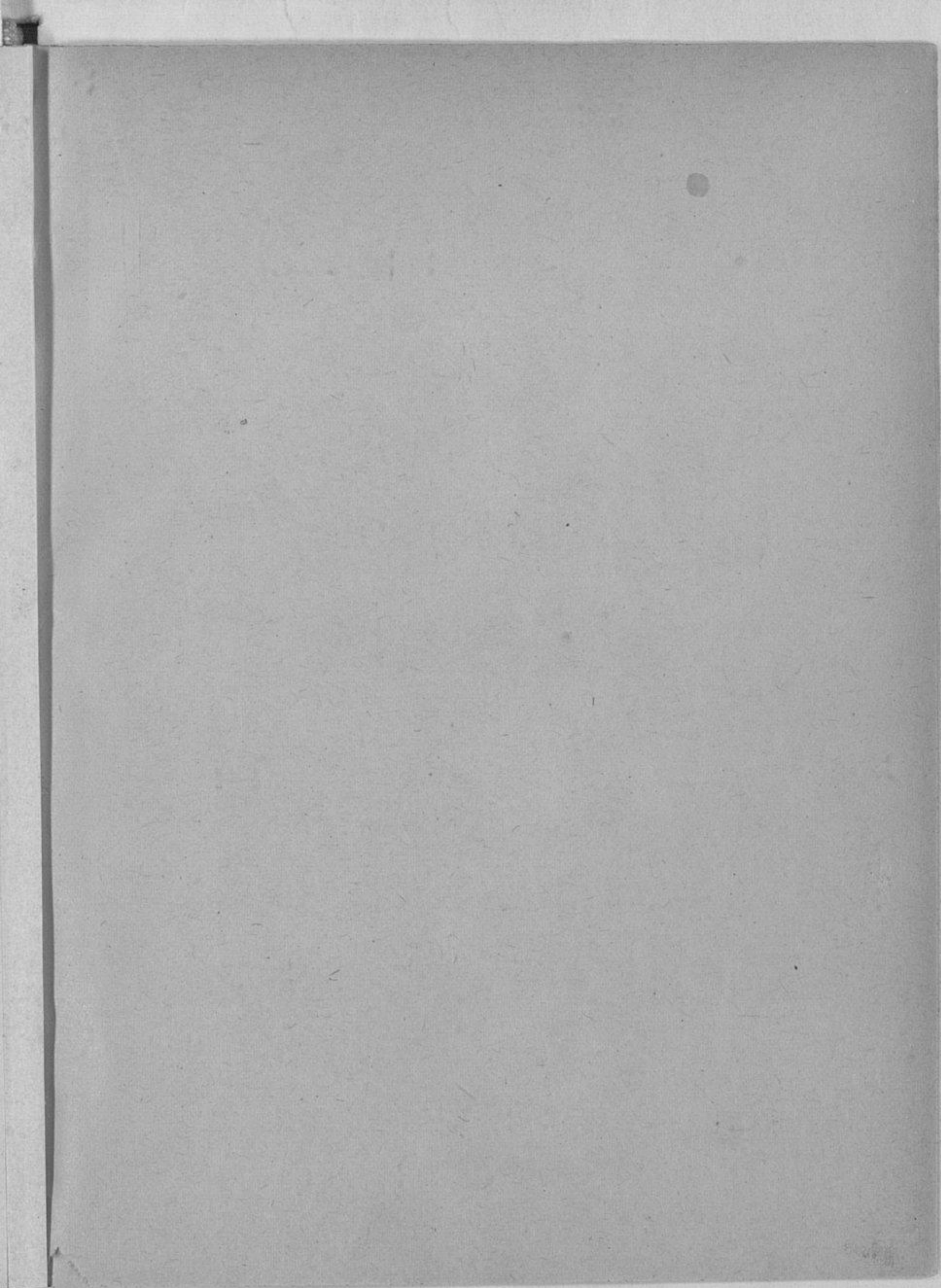
3L

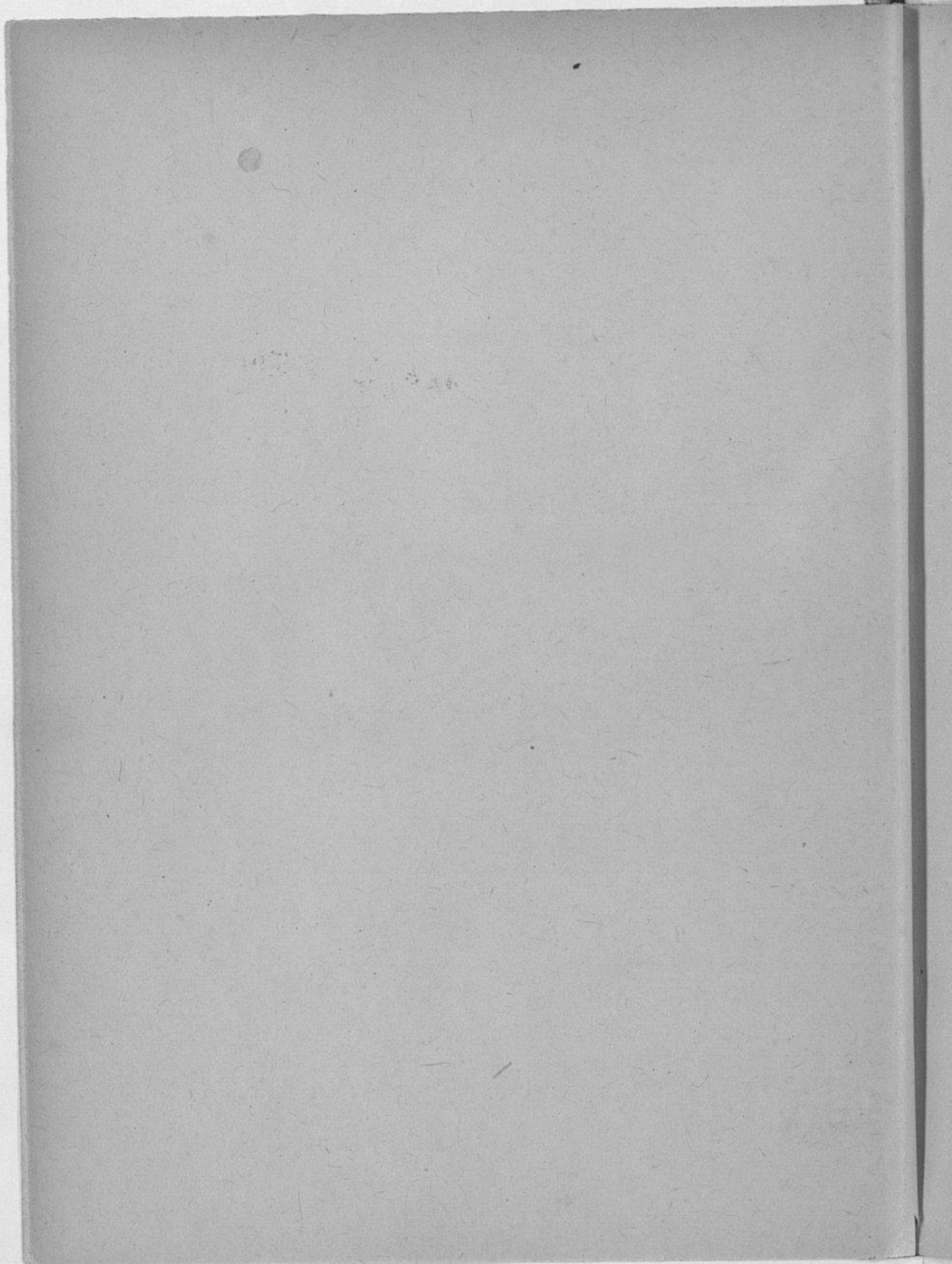
Carnets



J U L L I A R D







CARNETS

23402

16° G

159h

DL-18 9 1952-11009

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

ROMANS :

Les hommes dans la prison (Rieder).
Naissance de notre force (Rieder).
Ville conquise (Rieder).
S'il est minuit dans le siècle (Grasset).
L'affaire Toulaev (Editions du Seuil).
Les derniers temps (Grasset).
Les années sans pardon (à paraître).

HISTOIRE :

L'An I de la Révolution (Librairie du Travail (1925) et Grasset (1928)).
Destin d'une Révolution (Grasset).

MÉMOIRES :

Mémoires d'un révolutionnaire (Editions du Seuil).

BIOGRAPHIES :

Portrait de Staline (Grasset).
Vie et Mort de Trotski (Amyot-Dumont).

ESSAIS :

Lénine 1917 (Librairie du Travail).
La ville en danger (Petrograd 1919) (Librairie du Travail).
Les coulisses d'une Sûreté Générale (Librairie du Travail).
Littérature et Révolution (Valois).
De Lénine à Staline (Le Crapouillot).
Les problèmes du Socialisme (avec Julian Gorkin), (Mundo, Mexique).

OUVRAGES RETENUS PAR LA CENSURE SOVIÉTIQUE :

Les hommes perdus, témoignage.
La tourmente, roman.

VICTOR SERGE

CARNETS

RENÉ JULLIARD

30, rue de l'Université
PARIS



Copyright 1952 by René Julliard, Paris.
IMPRIMÉ EN FRANCE

VIEUX CARNETS

Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres que publie l'Editeur de cet ouvrage?

Envoyez simplement votre carte de visite

aux Editions RENE JULLIARD
Service « Vient de Paraître »
30, r. de l'Université, PARIS (7^e)

et vous recevrez chaque mois, gracieusement et sans aucun engagement de votre part, son bulletin illustré « Vient de Paraître » qui présente, avec les explications nécessaires, toutes les nouveautés : romans, voyages, documents, histoire, essais, etc... que vous trouverez chez votre libraire.

ANDRÉ GIDE.

Fin novembre 1936, Paris. — Bataille de Madrid, suicide de Salengro, Jean Guéhenno à *Vigilance* (quel démagogue!). Le Professeur René Maublanc, à la même réunion, pire que démagogue, habile avec un brin de fourberie. Sensation de cafouillage désespérant : il s'agit de sauver l'Espagne. Henri Bouché, rapporteur, ne peut pas dire que l'on envoie des avions — et des intellectuels qui savent qu'on les envoie mais qu'on ne peut pas le dire reprochent à Léon Blum son inaction et cœtera... En sortant, j'échange quelques mots avec Guéhenno sur le procès de Zinoviev et Kaménev : il ne veut pas prendre position et ne voudrait pas avoir l'air de ne pas prendre position.

Magdeleine Paz me dit que ma lettre ouverte à Gide l'a beaucoup frappée, mais elle estime que j'ai eu tort de la publier, elle a l'air d'une mise en demeure. Je n'y vois aucun mal, dis-je. Les grands intellectuels aiment trop à se défiler à l'abri de phrases nobles, J'ai trop d'estime pour Gide, je n'ai pas le droit de le ménager, il doit comprendre cela. — Mais cette lettre pouvait empêcher son voyage en Russie! — Eh bien? — Maintenant, il est tout à fait de votre avis, il faut que vous vous voyiez, mais en grand secret, il ne veut pas que l'on puisse croire que vous l'avez influencé dans l'élaboration de son livre. (A. G. a aussi, semble-t-il, quelque défiance envers moi, jointe à une crainte plus générale du trotskysme qu'il ne connaît que par Pierre Naville : et ses sentiments pour P. N. — qui l'agace — sont partagés.)

M. P. nous arrange un rendez-vous confidentiel (« Tâchez de n'être pas filé... »).

Rue Vaneau, un appartement négligé, plein de livres dédicacés,

d'objets d'art flottant dans une sorte d'abandon. Tentures et le reste, tout a vieilli, on vit là sans bien voir ce qu'on a, avec de l'attachement pour des souvenirs et des idées dont les choses ne sont plus que des signes ternis. On vit là dans l'usure de vivre et le détachement. Sur la cheminée, ma brochure *Seize Fusillés*, retournée ouverte, en cours de lecture. — Un pas mou, feutré — pantoufles — dans l'étroit corridor. Gide entre. Une silhouette point alourdie, brune et comme feutrée aussi, une sorte de cape sur l'épaule. Le teint basané, me semble-t-il, la chair vieillie mais lisse et soignée, des épaules larges, une stature mâle et souple, de la jeunesse dans les mouvements. Remarquables, les creux et les méplats du visage. Un visage modelé, la bouche grande, les orbites enfoncées sous les lunettes d'écaille, grand front. Une sorte de tristesse traînante et, par moments de gouaille, dans le pli des lèvres, quand il garde la bouche entr'ouverte. Dans l'expression du dégoût, il a une grimace de femme écœurée, très expressive, simiesque (quand il parle d'Aragon et d'Ehrenbourg).

Accolade. Lui : « Tiens, je vous imaginai autrement, maigre, plus osseux, que sais-je, émacié... »

Son voyage en Russie :

— Je pensais bien faire quelque chose pour sauver vos manuscrits. Je n'ai rien pu faire ni pour vous ni pour d'autres affaires qui me tenaient à cœur. J'ai vu tout de suite qu'il n'y avait absolument rien à faire...

Ton, expression d'une tristesse sans bornes. Dès l'arrivée, découvert tant de dureté, d'inhumanité qu'il n'y avait rien à faire.

— Stupide cruauté de la législation contre les homosexuels. J'ai dit que j'en parlerais à Staline au cours de l'entretien projeté. J'ai pressenti à ce moment que je perdais cet entretien.

— Banquets, on nous comblait de mangeailles et de discours. En Georgie, à Léninegrad. Je n'en pouvais plus. Il m'arriva de tout refuser après les hors-d'œuvre...

Il parle d'un poète georgien, grand buveur, grand mangeur, très patriote, rusé, connaissant bien le français : soviétique et montparno.

— Deux fois, Boukharine a tenté de me joindre — en vain. « Dans une heure, je vous retrouve! » — « Vous verrez, me disait Herbart, qu'il ne reviendra pas! » — Evidemment.

La nouvelle aristocratie. S'étant évadé du train et des interprètes, il est allé voir vivre les gens. Contrastes, misère.

Il me montre son manuscrit, lit une lettre de Jef Last, du front d'Espagne. « Last est très malheureux, il sent et pense comme moi, mal vu du parti, peut-être en danger. » — Nous corrigeons une expression que je trouve trop pessimiste, un « il n'y aura jamais ». — Il parle des pressions que l'on a exercées sur lui pour différer la publication de ses notes sur l'U.R.S.S., au nom du salut de la révolution espagnole. Des miliciens lui ont télégraphié du front. (« Que peuvent-ils savoir de ce que j'écris? ») — Me conte que le manuscrit fut remis à Gallimard comme confidentiel et a été composé par des typographes choisis, dans une imprimerie sûre : « Eh bien! Ehrenbourg l'a lu tout de même. Cette canaille! » — Je réponds qu'E. est depuis longtemps un homme à tout faire, un agent secret ou dans la confiance absolue des agents secrets. A. G. appréhende les réactions qui suivront la publication du livre. S'attend à être agoni d'injures. L'auteur de *Corydon* sent qu'il offre prise à la plus basse diffamation. Son courage, son grand courage, est d'un timide.

Parlons de Pierre Naville qu'il trouve âpre et sec, mais qu'il affectionne. Parlons de Léon Blum qu'il vient de revoir. Préventions chez lui contre le sectarisme et le prestige de Blum. Je le vois désarmé, craignant l'isolement. Je m'efforce de l'orienter vers les relations socialistes.

— A Léninegrad, un jeune officier de marine, très sympathique, s'est approché de moi au cours d'une réception et tout bas, en français, m'a parlé de vous avec émotion.

Au moment de prendre congé, tout à coup, je ne sais plus à quel propos, sa voix prend un accent faubourien un peu avachi, un peu « affranchi », révélant l'homme qui connaît Paris dans ses sales coins et la vie sous ses angles bas.

Il est inquiet. Comme s'il avait peur de lui-même. Ravagé.

Le désastre du communisme. Parlé du procès de Moscou. Aucune illusion sur cette scélératesse et cette cruauté. J'emporte l'impression d'un homme extrêmement scrupuleux, troublé jusqu'au fond de l'âme, qui voulait servir une grande cause — et ne sait plus comment.

ANDRÉ GIDE. — ARRESTATIONS A LÉNINGRAD (VÉRA, ESTHER).

Bruxelles, 11 janvier 1937, matin. — Je le revois à l'Hôtel Albert I^{er}, près de la gare du Nord. « Vous voyez, je suis venu vous voir... » Quelque chose de très confiant dans le ton, comme si depuis notre entrevue de Paris, des brouillards s'étaient dissipés entre nous. — Son visage s'est creusé, sculpté en creux. De l'ascétisme — mais accoutumé à du luxe. De l'ascétisme au fond de l'âme et du velours sur la chair. Le pas mou, le geste vif. Un tic de reniflement. On perçoit de la fermeté.

Je l'avais vu presque anxieux, plein de scrupules et de doutes, sentant qu'il fallait franchir une frontière et ne l'osant qu'à peine. Désarmé. La crainte de faire du tort à la cause de l'Espagne le tourmentait. Et encore la peine de sentir se détacher de lui tant de jeunes affections, toute une popularité chaude et bienfaisante, venue tard... Mais la garder sur un fond de déception et de mensonge, et de complicité avec d'immenses crimes? — C'est fini.

Je le retrouve fortifié, calme, volontiers souriant. Net : de la combativité. Le livre est très bien parti. Des centaines de coupures de presse odieuses, calomnieuses, boueuses, arrivent. Il en parle avec détachement.

Nous parlons de Malraux dont l'attitude le préoccupe un peu. Il dit quelque chose comme ceci : « M. a barre sur moi. Ramasser la popularité que je laisse. Extraordinairement intelligent. Habile. Il sait parfaitement que j'ai raison, mais ça ne l'engage pas. » De Jef Last, qui est au front de Madrid : un excellent alibi.

Il estime ma collaboration à la N.R.F. tout à fait impossible à cause de l'influence *matérielle* de Malraux et de J.-R. Bloch.

Mon *Crapouillot, De Lénine à Staline*, est sur la table. Il le trouve bon, avec un décalage à la fin où le lecteur ne suit plus. N'ai-je pas été dominé par l'esprit de parti en parlant de Staline?

Je réponds que ç'a été écrit en quinze jours, d'une traite, et que je crois être objectif.

Lui : Votre explication du procès de Moscou est la seule intelligible.

Lui : On me traite de trotskyste, — pourquoi pas?

Son admiration pour L. T.

Sa froideur envers les trotskystes français. Pierre Naville formé par le milieu familial pour une grande ambition. Etre Rubens ou Beethoven — ou Lénine! Il n'aime pas cette ambition déformante, — mais Naville est droit.

La longue conversation décousue tourne sur le rapport entre maître et disciples. Je cite le mot de Zarathoustra-Nietzsche : « Si vous voulez me suivre, reniez-moi! »

Lui : Bouddha dit : Si vous me rencontrez, tuez-moi.

Moi : Il ne faudrait pas trop le répéter. On le ferait. On n'y manquerait pas...

Détente et rires.

Parlé de l'Espagne, du P.O.U.M. que l'on calomnie (que je défends). On manque de munitions sous Madrid.

Parlé de la mort d'Eugène Dabit, qui avait un si grand talent. Très affecté par son voyage en Russie.

Lui : « A Lille, des ouvriers que je connais, indignés par ce qu'on leur a dit de mon livre, m'ont invité à voir la misère. Nous avons parcouru ensemble des ruelles, visité un logement de chômeur. — Mais, leur ai-je dit, mes amis! Si les ouvriers russes avaient de pareils intérieurs! »

Il mentionne avec dégoût le nom d'Ehrenbourg. Je dis : Un indicateur.

Lui : « Il est venu me demander si je croyais cela et m'a parlé pendant une demi-heure sans que je lui réponde... Alors il n'a plus insisté... »

Encore sur la Russie : la magnifique jeunesse russe — et l'ambiance d'étouffement.

Je dis que je viens d'apprendre, il y a deux jours, l'arrestation à Léninegrad de ma sœur Véra Vladimirovna Frolova, de ma belle-sœur Esther Roussakova, de l'un de mes beaux-frères, le musicien Paul-Marcel ou le marin Joseph. Ils sont apolitiques, accoutumés à vivre sous la peur. Je pense que ce sont mes écrits, sur les Lettres ouvertes, qui entraînent leur persécution. L'arrestation est du 6 septembre, au lendemain de l'exécution de Zinoviev-Kaménev-Ivan Smirnov, elle participe de la vague de terreur qui déferle. — J'explique qu'ayant tué les uns on ne peut plus regarder les autres dans les yeux ni supporter leur silence. Tout le vieux-parti comprend, il doit disparaître, il disparaîtra.

De l'impuissance des intellectuels. Que l'on peut se libérer pourtant de la complicité morale.

Pierre Herbart est entré pendant l'entretien. Beau garçon, élégant, le regard clair. Il a travaillé à Moscou à la *Littérature internationale*, il en garde un souvenir d'hypocrisie et d'étouffement.

Je pars tout à l'heure pour la Hollande.

GEORGES LAMBERT. PRISONS RUSSES.

27 janvier 37, Bruxelles. — Je connais G. Lambert depuis 1919. Nous le désignâmes en 20 secrétaire du Groupe Communiste Français de Péetrograd, bien qu'il ne fût qu'un rallié de la onzième heure. Il quitta le parti sous la nep. Marié, besogneux, fonctionnaire à la comptabilité du Syndicat des Pétroles, il habitait la même maison que moi, rue Jéliabova, mais du côté du Volynski péréoulok, en 25-30. Belge, fit des voyages à l'étranger; en relations avec un consul britannique, devint suspect. Fit un peu de contrebande de parfums. Très surveillé, soupçonné d'espionnage. Ce n'était certainement pas un espion : trop faible et peureux, menant une vie retirée et inquiète, il ne pouvait évidemment

fournir aucune information sérieuse. Arrêté en 1930, je ne pus rien faire pour lui, vivant moi-même sous la menace. Mais, dès mon arrivée à Bruxelles en avril dernier, je signalai son cas aux Affaires Etrangères. Spaak écrivit à l'ambassadeur Le Tellier et la libération de G. L. fut très facilement obtenue — ce qui montre qu'il n'y avait rien de sérieux contre lui.

Il vient me remercier. Nous parlons dans mon petit cabinet de travail. Fenêtre sur un vaste paysage de campagne, la ville au loin. Liouba délire à côté. — G. L. a le teint blafard, les traits aigus et heurtés, les grands yeux égarés, d'un bleu fou. Emacié, minable, il parle avec une exaltation joyeuse, s'embrouille, divague, déforme visiblement ce qu'il raconte, invente peut-être — mais les grandes lignes doivent être vraies. (J'ai pendant plus de deux ans suivi son affaire, grâce à sa femme.)

Il est resté en prison près de sept ans. Rentré à Bruxelles en octobre dernier, avec 14 francs, malade et sans savoir où aller. S'est casé à Anvers.

Après son arrestation (Léningrad, 1930), il passa sept mois sans se raser. « Le supplice de la barbe », dit-il. (Je connais ça.) Treize mois sans promenade ni lecture ni ravitaillement de l'extérieur. — A la veille de l'arrestation, on lui avait fait signer une demande de naturalisation soviétique (il sollicitait un passeport pour se rendre à l'étranger). Cette demande servit à faire connaître aux autorités belges qui intercédèrent en sa faveur qu'il était devenu citoyen soviétique.

« Avouez que vous êtes un agent de l'espionnage français, avec le grade de colonel », — etc. On lui montra une déposition signée d'un consul de Lettonie à Léningrad, et une autre de Ramsine, toutes deux le confondant. Il ne sait pas si ces dépositions étaient fausses ou inexistantes. (Singulier : un consul de Lettonie fit d'étranges dépositions lors de l'affaire Kirov, fin 34. Était-il un agent du Guépéou ? Il tenta d'impliquer Trotsky dans l'affaire Nikolaev-Kirov.)

On accuse G. L. d'avoir rempli des missions pour Zinoviev. On lui dit que Body, Hellfer, V. S. sont depuis longtemps en prison. Que Roubinstein (une vieille militante, vaguement d'oppo-

sition, obèse et détraquée) l'a vu maintes fois entrer dans le cabinet de Zinoviev. Il exige et obtient une confrontation, mais c'est une autre ou une fausse Roubinstein, qu'il ne connaît pas et qui témoigne contre lui — faussement.

On lui fait signer qu'il nie s'être acquitté de missions pour Zinoviev et autres, en acceptant la peine de mort éventuelle.

La nuit même, il est réveillé et amené au cabinet du Directeur de la Maison d'Arrêt (prison de la Chpalernaya) où il trouve plusieurs membres du Guépéou. Menaces. On lui montre enfin un document-massue : Un « mandat » du Groupe Communiste Français, datant de 1920-21, l'autorisant à traiter du ravitaillement de l'Asile français. On lui propose enfin : 15.000 dollars, plus 3.000 dollars d'indemnité pour environ 6 mois de privation relative de liberté. L'argent sera déposé à l'étranger. Il vivra à l'hôtel, en liberté surveillée. Il sera jugé, fera des aveux publics afin de discréditer ceux qui conspirent contre l'U.R.S.S. Sera condamné à mort et grâcié. Son frère, lui dit-on, est consentant. Il refuse d'y croire, refuse : Je suis innocent.

On lui laisse entendre qu'il sera fusillé, mais qu'on préférerait l'employer.

Du 6^e étage on le fait descendre et enfermer à la cave.

On lui notifie la condamnation à mort.

« Ils me croyaient peut-être très fort, je n'étais que désespéré jusqu'à tomber dans l'indifférence et la torpeur. J'étais une loque humaine, un demi-mort », — mais d'instinct il comprenait qu'en avouant, il se perdrait le plus sûrement.

Le gardien-chef de section (natchalnik korpoussa) vient lui dire : « Je vous félicite ! » Grâcié. Syncope.

Meilleur traitement ensuite. Employé, rue Gorokhovaya 2, à mettre de l'ordre dans la bibliothèque du professeur français Laronde, qui avait passé par des épreuves de ce genre avant d'être expulsé. (Sa femme le voyait à l'époque et me disait qu'en passant dans la rue elle pouvait parfois l'entrevoir à la fenêtre.)

Il est question de l'expulser, on lui prépare un passeport : s'il accepte de servir.

Envoyé à l'Isolateur de Yaroslavl.

Régime d'isolement presque absolu, bonne bibliothèque, bonne alimentation, pas de sévices. Promenade à deux au bout d'un certain temps. Correspondance très rare : des prisonniers au secret en sont privés et ne voient jamais personne. Ce serait un des meilleurs isolateurs, réservé à des « personnalités ».

G. L. a rencontré là :

Le Français *Léger*, agent secret à Sofia au moment de l'attentat de la cathédrale (1924), réclamé ensuite par l'U.R.S.S. — devenu fou. S'est jeté du haut d'un escalier en criant : « Je m'évaderai, je ne vous ferai pas grâce, moi », etc.

Le trotskiste *Tchékan*, d'un grand courage. Ses camarades et lui manifestaient lors des fêtes de la révolution. Tant qu'ils ne criaient rien contre Staline, on ne les brutalisait pas. La moindre allusion à S. entraînait des sévices.

Le frère de Kaménev, *Rosenfeld*, peintre, et sa femme. Ils avaient été impliqués dans une affaire de terrorisme à la suite de laquelle le chef de la garde du Kremlin, *Peterson*, et plusieurs de ses hommes furent fusillés en 35. (Des échos de ce procès secret « de la garde du Kremlin » parvinrent jusqu'à moi et j'ai mentionné le fait dans *Destin d'une Révolution*. Cette affaire est à l'origine de la psychose de complot qui entraîna les procès de Moscou. Kaménev y fut jugé en même temps que son frère et condamné à 10 ans de réclusion, ce qui semble bien une attestation d'innocence.)

Le communiste polonais *Dombrovski* — député? (Il pourrait y avoir erreur de nom.)

Un Polonais, *Tourjanski*.

Un Turc, membre du Comité Central du P.C. Turc.

Des membres du C.C. du P.C. chinois.

Le socialiste révolutionnaire de gauche Kamkov — emprisonné depuis 1918.

L'ancien (récent) Président du Soviet de Léninegrad, successeur de Zinoviev, *Kondratiev*.

Se trouvaient également à Yaroslavl :

Le vieil économiste menchévik *Bazarov*.

Gvosdiev, membre du 1^{er} Soviet de Pétrograd en 1917.

Verderevski, ancien membre du cabinet Kérenski.

En cours de voyage, G. L. a vu des queues de ménagères attendant des pommes de terre près de la gare de Minsk.

G. L. a été expulsé de Russie en même temps que le Schütz-bündler autrichien *Hirlap*, combattant de l'insurrection viennoise de 34, le philologue allemand professeur *Müller*, un autre Allemand, espion nazi et d'autres personnes qu'il n'a pas pu identifier.

On croyait savoir à Yaroslavl que *Tolmatchev* et *Eysmont* ont bien été exécutés. Un *Eysmont* fils aurait été tué à Léninegrad après l'affaire Kirov.

La femme et l'enfant de G. L. sont retenus en Russie, il fait des démarches pour obtenir qu'elles puissent le rejoindre. — Il me prie de ne jamais mentionner son nom.

LÉOPOLD III.

1^{er} février 37. — Avec Louis Rougier, dîné chez le Dr Walter Schraenen, qui est un ami du roi. Une maison sévère, presque angoissante, un jeune savant austère, sa femme, — les problèmes du cancer et ceux des procès de Moscou... W. S. fait un portrait du roi.

Très pieux, pénétré du sentiment du devoir. Scrupuleux. Deux fois, devant les crises parlementaires, menaça de former un ministère de techniciens présidé par un général. Le serment constitutionnel lui pèse — mais il le respectera.

Accablé du sentiment d'avoir été la cause involontaire de la mort de sa femme, la reine Astrid. A refusé de se remarier. S'inflige la solitude comme une expiation.

Travailleur, mène une vie triste. Rentre le soir à Laeken, voit les enfants, se met à table en tête à tête avec la reine-mère Elisabeth, qui est frêle, blême, encore belle. « Une Wittelsbach », un visage transparent aux yeux bleus, vivant dans un délire presque silencieux. A table, elle semble attendre; il lui arrive de

demander pourquoi le roi — Albert I^{er} — ne vient pas. On lui répond : « Mais *il ne peut pas* venir... » Elle reprend : « Ah, c'est vrai, j'avais oublié... » Elle se lève parfois la nuit pour jouer du violon...

Moscou : Exécution de Piatakov, Mouralov, Serébriakov, Bogou-slavski, Drobnis — et d'autres (Seize...). Radek et Sokolnikov, grâciés — pour combien de temps?

ASSASSINAT D'UNE FILLE.

5 février 37. — Un café de la place de Brouckère. Conversation avec une jolie fille qui parle un « bruxellois » bien divertissant... Mais ce qu'elle dit...

« Je regarde les messieurs avec attention. S'agit de deviner... On a peur. Il y a quelques jours, une « fille de noce » a été tuée à l'Hôtel Moderne... Elle était comme moi, brunette, mince, 24 ans. Elle a laissé une fillette de 4 ans...

« Un jeune homme blond est monté avec elle. Il a fait apporter du vin. Il devait être gentil. Puis, ils se sont déshabillés.

« Avec un bas, il lui a lié les mains. Est-ce qu'elle avait trop bu? Fallait qu'elle eût bien perdu la tête. — A moi, on me demande quelquefois : Laisse-toi attacher, sois mon esclave... — Non, que je réponde, mais si tu veux, c'est moi qui vais te lier, c'est toi qui seras l'esclave... N'est-ce pas plus raisonnable?

(Les yeux obliques, un air d'innocence.)

« L'autre était nue. Il l'étrangla sur une chaise avec le bas de soie qui restait disponible. Avant de partir, il la porta sur un tabouret, déplaça une armoire pour qu'on ne la vît pas tout de suite en entrant. Il a volé des petites choses. Mais « ce n'était sûrement pas un vrai voleur... »

« La bonne qui a trouvé le cadavre est tombée malade, — l'émotion, c'est naturel, hein?

« Nous nous sommes toutes cotisées pour l'enfant et les obsè-

ques. Figurez-vous qu'on a ramassé 9.000 francs... Nous avons décidé un enterrement tout à fait simple, décent, c'est tout, pour réserver l'argent à la petite. Elle est assurée pour plusieurs années... C'est bien, n'est-ce pas? »

LE MENSONGE DE FRITZ DAVID.

Février 37. — Fritz David, fusillé du premier Procès de Moscou, a menti en s'accusant.

Renseignements fournis par un émigré allemand récemment employé à la Mission Commerciale Soviétique à Paris. L'affaire F. D. démoralise profondément le personnel communiste allemand.

F. D. : figure subalterne, agent du Guépéou, imposé comme tel en qualité de rédacteur à la *Rothe Fahne* de Berlin. A Moscou, surveillait le personnel du Komintern.

Au VII^e Congrès de l'I. C., F. D. assista à toutes les séances, sauf, par hasard, à celle où parla Staline, parce qu'il avait négligé de se procurer le laissez-passer spécial. Le personnel allemand du Congrès se souvient de l'incident, car il insista en vain pour que F. D. pût entrer, le service de garde exceptionnel se montra intraitable.

Or, F. D. a avoué en séance publique du Procès avoir assisté à cette séance afin d'y commettre un attentat — et n'avoir pas osé, s'étant trouvé trop loin, plein d'hésitations et cœtera.

LES BLANCS A CRONSTADT 1921.

(NPV-r) Les Blancs envoyèrent en Finlande le colonel Pérédiélov, chargé d'organiser le secours en vivres pour Cronstadt insurgé, de s'introduire dans la place et d'offrir ses services en qualité d'ancien officier d'Etat-major. P. ne sut rien faire; il en convint les larmes aux yeux en faisant son rapport, au retour.

Kartachev et le vieux Tchaikovsky faisaient partie du Comité qui l'avait envoyé.

ANDRÉ GIDE.

8 et 18^e mai 1937, Paris. — Deux entretiens avec A. G. : un des thèmes, ce que l'on peut espérer pour la Russie et pour le socialisme. Sa confiance en la jeunesse russe est d'intuition, mais d'intuition raisonnée. La mienne est diversement argumentée. Le Front Populaire lui apparaît imposant mais moins vigoureux qu'il ne semble et moins sain. (La course aux emplois, aux recommandations et cœtera).

Toute son œuvre a été au fond d'un moraliste engagé dans un combat contre l'oppressante morale conventionnelle. D'où l'*Immoraliste*... Ses vrais maîtres, Nietzsche et Dostoïevski. Le conflit physiologique (homosexualité) qui le mettait presque au ban de la société et dont il mesura l'ampleur lors de la tragédie d'Oscar Wilde, le rendait à la fois timoré, exagérément scrupuleux, avec une tendance à s'évader vers l'esthétique (qui lui procurait un grand contentement et le confirmait dans son sentiment de supériorité; le purisme de son style fut le moyen souhaité d'une supériorité indiscutable — mais qui fut discutée...; il s'imposa parce qu'il flattait le goût des lettrés). Une langue pure et des problèmes psychologiques délicats traités avec une audace réticente et parfois des éclairs violents, comme la conception de l'acte gratuit — que fallait-il de plus pour assurer le succès auprès d'un « public choisi »? Mais la sincérité d'A. G. devait souffrir précisément de l'adhésion flatteuse de ce public sans énergie. Et le problème moral une fois posé, le problème social suivait. *Le moral c'est le social*. (L'intérêt constant d'A. G. pour Zola, l'écrivain dont il est en apparence le plus éloigné et dont le public fut le plus différent du sien.) C'est après la révolution russe qu'il commet son premier grand acte de courage, nullement gratuit, exigé par la conscience et suggéré par les courants

intellectuels de l'époque : la justification de l'homosexualité dans *Corydon*. Le scandale même, qu'il a bravé, devient une réussite. — Toutefois, il ne s'est pas engagé pour la révolution russe tant que celle-ci fut impopulaire parmi les lettrés. Elle le troublait, ses cruautés gênaient son humanisme. Il ne vient réellement, publiquement à elle que vers 34, à une très mauvaise époque, bien après le Thermidor soviétique; mais ce décalage est assez général en France, G. suit le courant de la jeunesse littéraire qui embrasse le marxisme. A ce moment, il n'y a en somme que deux écoles de pensée : l'*Action française*, le rabâchage doctrinal de Maurras, et le marxisme. (Considérer l'influence de Malraux sur G. M. réalise une mixture de révolutionnarisme marxiste — fort peu marxiste — d'esthétique et d'aventurisme, qui convient tout à fait à des jeunes pour lesquels la révolution est une attirante aventure parce qu'ils se sentent bloqués dans une société sénile. Mêmes tendances dans la *Révolution surréaliste*.) Pour des raisons de sentiment, on ne veut pas voir que la révolution russe a changé de visage, on la prend comme si elle était strictement fidèle à elle-même. La propagande du P. C. entretient ces illusions commodes et leur donne une consistance matérielle : argent, éditions, invitations à Moscou, congrès... Une révolution assez riche, qui exerce le pouvoir, procure des honneurs et des profits, séduit facilement les intellectuels par la facilité d'être à la fois révolutionnaires et conformistes, quasi héroïques sans danger et comblés d'avantages. En outre, le P. C. leur assure une bonne publicité et les met en contact avec un public populaire. Tout cela devait séduire un peu G. et le gêner intérieurement. Il suivait d'assez près les affaires de Russie (par P. N.), mais peut-être n'avait-il pas envie de céder à l'influence de ce jeune homme. La crainte d'être influencé est forte chez lui : une influence est une atteinte à sa personnalité. C'est au Congrès pour la Défense de la Culture, en 35, que commença son revirement, quand il devint évident, à propos de « l'affaire Victor Serge », brutalement jetée sur le tapis par Salvemini, Magdeleine Paz, Poulaille, Plisnier (et si élégamment éludée par André Breton) que le Congrès était entièrement manœuvré, avec une

parfaite mauvaise foi, par les agents du P. C. Il se sentait joué, vit la laideur morale de ça. Il eut à mon sujet un entretien avec l'Ambassadeur de l'U.R.S.S. — et sortit de là plein de doutes. Déjà les fusillades de Léninegrad, après l'attentat Kirov, avaient eu lieu et elles avaient pratiquement divisé les intellectuels français en deux catégories : ceux qui consentiraient à tout, comme Aragon et J.-R. Bloch, et ceux qui réserveraient faiblement leur conscience comme R. Rolland. A. G. avait passé l'âge des réserves de conscience, mais il ne voulut pas se prononcer catégoriquement avant d'avoir vu de ses yeux, — d'être allé en Russie.

D'instinct, il était plutôt contre l'opposition en Russie, tenté par le prestige de la force, d'une force transformatrice, fondamentalement — même si durement — équitable et humaine. Je pense qu'il reprendrait volontiers le mot de Goethe : « Plutôt l'injustice que le désordre. » (Goethe, exactement le contraire de Bakounine.) En ce sens que l'ordre constitue une justice supérieure à des injustices secondaires — et une harmonie. (Il y a aussi l'autre sens, simplement conservateur, de cette parole, mais A. G. ne l'eût pas admis. Goethe, je crois, l'employa dans les deux sens à la fois... Plénitude!) — Le deuxième grand acte de courage de sa vie fut, à son retour de Russie, sa rupture éclatante avec l'U.R.S.S. officielle. Je sais ce qu'elle lui coûta. Mais il sentit sa dignité, toute sa personnalité profonde, mise en question. Ce qui restait en lui de l'acte gratuit devint l'acte de courage : ne pas sacrifier sa lucidité. Ce fut douloureux à cause de la nécessité de reconnaître implicitement qu'il s'était trompé en donnant son adhésion au communisme; à cause des amitiés qu'il fallait rompre; à cause de la vaste sympathie qu'il fallait perdre.

Jamais G. n'avait connu d'autre « popularité » que celle des cercles littéraires et des salons — peu de chose... Or il y a chez lui un côté peuple qu'il n'a jamais exprimé dans ses livres; il aime les bas-fonds, la rue, les places de Paris pour une foule de raisons profondes parmi lesquelles je vois un besoin de communion avec la foule. Le rayonnement qu'il acquit soudai-

nement grâce au P. C., l'ambiance des réunions publiques, l'amitié qu'il rencontra dans des quartiers ouvriers, l'influence qu'il acquit sur les jeunes écrivains prolétariens — à soixante ans — lui firent un bain d'humanité. Cela coïncida avec la montée du Front Populaire qui fut une renaissance de l'enthousiasme collectif en France. (Je l'avais prévue pour le moment où le pays commencerait à sortir de l'atonie consécutive à la perte de 1.700.000 hommes pendant la guerre; donc pour l'avènement de la nouvelle génération, vingt ans après les batailles, entre 1934 et 1938; mon calcul si élémentaire s'est révélé juste.) — L'admirable ici, c'est la vitalité du vieil intellectuel, demeuré apte à ce renouvellement et capable à ce moment de sa vie d'une rupture si difficile. C'est là sa grandeur.

DISPARITION D'ANDRÈS NIN.

Fin mai 37. — J'ai tout de suite compris qu'Andrès, arrêté, était irrémissiblement perdu (la psychose des Russes). Avec Colette Audry, le jour même, nous supplions Magdeleine Paz de prendre l'avion pour Barcelone afin de tenter de le sauver. Elle ne peut pas, à cause de son travail au *Populaire*.

Mais Magdeleine, Félicien Challaye, Georges Pioch, la petite Limbour se rendent en délégation à l'Ambassade d'Espagne. Ils sont reçus par un aimable secrétaire, qui s'efforce de les rassurer, promet des garanties de justice, transmettra les demandes de notre Comité. Quand Magdeleine insiste sur le péril que court Nin, il se trahit :

— Oh, celui-là...

Cela veut dire qu'il est sans doute trop tard pour Nin.

— Que voulez-vous dire?

Il se ressaisit, devient muet, évasif.

J'avais appris, il y a des mois, à Bruxelles, qu'une provocation décisive se préparait contre le P.O.U.M., j'avais averti le Comité

du P.O.U.M. et Gorkin et Nin; tout se déroule d'après le plan que le hasard m'a fait connaître.

Réunion du Comité de Défense. Edouard Serre, d'Air France, nous dit qu'il a pris sur lui d'aller parler de Nin à l'Ambassadeur de l'U.R.S.S., en soulignant qu'un crime commis contre Nin aurait de graves répercussions. « J'ai rendu assez de services à l'U.R.S.S. pour que l'on m'entende. L'ambassadeur m'a très bien reçu et il m'a bien compris, il est inquiet. Il m'a conseillé d'adresser un mémoire secret à Staline, en se chargeant de le transmettre... » — Nous approuvons.

Nin a été enlevé d'une villa-prison située près de l'aérodrome de l'aviation russe de Alcala de Hénarès.

Un officier russe dit « Orlov » doit être au courant, et peut-être aussi Antonov-Ovsénko.

KRIVITSKY.

20 nov. 37. — Donné rendez-vous à Walter chez Colette Audry, square de Port-Royal. Nous nous rencontrons devant la porte. Colette n'est pas là. Nous allons nous promener par les rues obscures et finalement sous le mur de la Santé, boulevard Arago. Ses propos :

— Il y a une famille française que j'aime et qui m'aime. Quand ils ont appris ma « trahison », ils ont refusé d'y croire. Quand je leur ai dit mes motifs, ils ont changé de visage et j'ai compris que s'ils ne me chassaient pas tout de suite, c'était qu'ils tenaient à ne pas me lâcher pour agir contre moi. Ce sont des gens d'un dévouement admirable.

— J'avais rendez-vous tout à l'heure, dans un café, avec mon agent, l'homme de cette famille. Je me suis vu surveillé, j'ai craint un moment d'être tué sur place. Il avait déjà fait le nécessaire. Il m'aimait réellement, comme un maître qui lui enseigna le dévouement et la conscience politique.

— Votre position d'opposants est moralement juste, mais poli-

tiquement intenable. Vous êtes condamnés par l'histoire. Je lisais vos articles et vos livres avec plaisir et je déplorais que vous soyez perdu.

— L'usage n'est pas d'exécuter les hommes politiques. Voyez les menchéviks que nous eussions pu liquider depuis longtemps. Les militaires, c'est autre chose. (Il pense que le général Wrangel a été liquidé.) Et les agents du Service n'ont pas de grâce à attendre. Ils m'auront.

— Je m'étais décidé à rentrer à Moscou, je ne sais pas encore si je n'aurais pas mieux fait. Ce n'est pas la mort qui m'effrayait, c'est l'attente, ce sont les préliminaires, un supplice inutile et révoltant. Mon sentiment le plus profond est le regret des bons camarades, la fleur de la révolution, que l'on a injustement fusillés.

— Non, Staline n'est pas fou. Il a quelque chose de grand en tête et il perd quelque peu la tête. C'est affreux.

— Je ne ferai pas de révélations, je ne ferai rien qui puisse nuire à l'U.R.S.S. Il n'y a tout de même que la cause de l'U.R.S.S.

Il remarqua que quand il mettait la main dans sa poche pour prendre des cigarettes, je l'observais attentivement.

— Vous vous méfiez de moi, c'est naturel. Et pourtant, nous serions contents de mourir tous les deux pour la même cause.

Moi : Pas tout à fait la même.

Je parle socialisme. Il répond que les chemins du socialisme passent par la puissance de l'Etat soviétique.

— Je suis usé. Je puis être tué à chaque coin de rue et je le serai finalement. Tout cela est d'une absurdité sans nom.

— Iagoda était équilibré. Iéjov est un déséquilibré. Trilisser était un grand vieux-bolchevik honnête et fin.

EPURATION EN RUSSIE.

10 déc. 37. — Un témoin arrivé d'U.R.S.S. me fait dire que : Piatnitski (Ossip Aaronovitch), le vieux bolchevik incorruptible

qui dirigeait les services secrets du Komintern (surtout les finances), a disparu : le chef du N.K.V.D. a repris lui-même la direction de ce service. On admet officiellement que l'appareil secret du Komintern est plein « d'agents de l'ennemi ». Terreur : « 95 % des anciens collaborateurs de l'Internationale ont disparu... »

Disparus : Béla Kun, Valetski, Kostchewa, Ludwig Magyar (« certainement fusillé »), Hirsch Wolf, ex-secrétaire de Thaelman, Hugo Eberlein (Albert). Kun, Eberlein et Hirsch Wolf ou Werner seraient probablement exécutés. D'autres rumeurs disent que Kun est mort en prison après avoir été torturé.

Herman Sandomirski (anarchiste, ex-directeur du Service des Balkans aux affaires étrangères), déporté à Iénisséïsk, a sûrement été exécuté, me dit-on, dès avant le procès Piatakov.

La plupart des réfugiés allemands sont arrêtés.

Kreps, directeur des Editions Internationales, arrêté en 1937, disparu. (C'est lui qui me recevait un jour devant une mappemonde et me disait avec orgueil : « J'ai des succursales dans le monde entier ! Je viens d'en ouvrir une aux Philippines ! »)

Maurice Thorez aurait été blâmé à Moscou pour avoir donné à la lutte contre le « trotskysme » une « forme académique ».

La direction du Komintern passe au fusilleur Iéjov. S'attendre à des actes.

Disparu le poète allemand Ottwald.

Piatnitski, l'ai rencontré plusieurs fois à Berlin et M. Sa tête de vieil ouvrier à moustaches, au nez gothique, ses vifs petits yeux noirs. Ostensiblement simple, jusqu'à une sorte d'ascétisme. La corruption et l'économie étaient ses dadas de prédilection. Incommode.

Hugo Eberlein, spartakiste des premiers temps, vétéran des insurrections allemandes (et autres, j'imagine). Dirigeant des services de combat du P.C.A., habile, dur et cynique, un caractère de bon officier allemand. Une tête de chat énergique, pommettes accentuées, petits yeux métalliques.

REISS, KRIVITSKI, BASTITCH. — AUTRES.

Déc. 37. — Vécu depuis des mois dans une étouffante ambiance de crime, pleine de ténèbres et de révélations.

En juillet, Sneevliet m'informe de ce qu'un agent secret de Staline, installé en Hollande d'où il dirige ses services, est décidé à quitter le travail secret. S. le connaît de longue date, mais ne l'a pas rencontré depuis des années. « Ludwig » a été bouleversé par l'exécution de Kaménev et de Zinoviev, par l'ambiance de terreur qu'il a trouvée à Moscou, par les décorations — l'Ordre de Lénine — octroyées aux hommes des services secrets qui ont participé à l'exécution des vieux bolchéviks. Ludwig nous avertit qu'une décision d'user du terrorisme contre l'opposition à l'étranger — contre nous — est prise. — Nous décidons d'exiger de lui une déclaration publique qui nous permettra d'avoir confiance en lui et le mettra sous la protection de l'opinion. Sédov est aussi de cet avis.

1^{er} août. Je fais une conférence à l'Ecole Emancipée, dans un local voisin de la Bastille. Je donne connaissance de « l'avertissement Ludwig » qui nous menace. (Publié un article sous ce titre.)

Août. Sneevliet négocie une entrevue avec « Ludwig ». L. nous envoie sa « Déclaration » qui est énergique et véhémence. Le Comité d'Enquête sur les Procès de Moscou la publie. S. concerte avec L., qui est caché, une entrevue à laquelle nous assisterons trois : S., Sédov et moi. Sédov diffère l'entrevue.

1^{er} sept. S. me donne rendez-vous à la Rotonde, boulevard Montparnasse. Il arrive d'Amsterdam pour se rendre au rendez-vous de L. Il ne faut plus perdre de temps. L. se cache en Suisse, très en danger, nous devons prendre des décisions avec lui — et d'abord afin de tenter d'assurer sa sécurité. Si Sédov ne peut pas ou ne veut pas venir, nous irons sans lui à Reims, le 5. — Sédov,

nous dit qu'il est indisposé. — Le 5, nous partons pour Reims. Rendez-vous avec L. au buffet de la gare à 10 h. Endroit mal choisi. Le buffet est petit, désert, mal éclairé, plusieurs portes et des dégagements obscurs se prêteraient à un mauvais coup. Nous attendons une heure en vain. Nous errons par la ville. « C'est étrange, dit S., Ludwig est d'une exactitude parfaite... » Nous buvons du champagne dans un caveau. Une jeune femme blonde y vient avec un cavalier. S. me parle des jeunes de son parti tués en Espagne, des suicides successifs de ses deux fils. Celui qui s'est suicidé récemment lui reprochait de ne pas témoigner d'une solidarité assez active envers les réfugiés antinazis que le gouvernement hollandais interne ou refoule. « Mais je n'ai pas de moyens! » dit S. désespérément. Nous parlons des fautes de L. T. qui s'évertue à constituer la IV^e Intern. sans partis locaux dignes de ce nom. Nous concluons qu'il ne faut jouer ni avec l'idée de parti ni avec l'idée d'internationale. — Second rendez-vous avec L. à la poste à 10 h. du matin. — Nous n'avons pas la sensation d'être filés. La ville est provinciale, les rues nocturnes sont désertes.

Le 6, personne à la poste. Inquiétude. Nous allons voir la cathédrale bombardée, qui semble avoir été léchée par d'immenses flammes. A midi, attendant notre train à la gare, j'achète un journal et j'y trouve un entrefilet disant qu'un nommé Eberhardt, tchèque, a été trouvé criblé de balles sur la route de Chamblandes près de Lausanne, avant-hier, et qu'il avait dans sa poche un billet de chemin de fer pour la France. Pas de doute. S. part pour la Suisse, je rentre à Paris, j'informe le Comité d'Enquête, réuni dans un café place de l'Odéon. Nous rédigeons le 13 un communiqué à la presse, explicite et donnant l'identité d'Ignace Reiss. Silence général dans les journaux. Bergery, à *La Flèche*, me promet de publier et publie. Le silence est rompu.

Le 15 septembre, dans un petit hôtel de la gare de l'Est, S. m'amène Elsa Reiss, l'enfant (une dizaine d'années). Elsa, les lèvres sans cesse tremblantes et les yeux bordés de larmes — des yeux gris bleu, un visage ovale, assez plein. Elle a échappé par hasard aux chocolats empoisonnés apportés par Gertrude Schild-

bach. La Sûreté la considère comme en danger et, pendant que nous commençons à démêler l'écheveau du crime, recommande à S. par téléphone, de faire changer E. R. d'hôtel en prenant le maximum de précautions. Un camarade polonais, envoyé par Sédov, vient.

Elsa dit qu'un agent secret est allé me voir à Bruxelles — on avait quelque chose en vue. Il parla de moi avec une sorte d'enthousiasme à Reiss et Krivitsky, qui tous deux me connaissent personnellement. L'agent : Bastéitch.

(Deux ou trois jours après mon arrivée à Bruxelles — de Moscou — donc vers le 20 avril, j'étais dans un café du boulevard Anspach, avec Boris Pokhitonov. Nous étions à la terrasse couverte; j'observai un monsieur bien vêtu, au regard intensément noir, qui s'était assis tout près de nous. J'éprouvai un malaise et j'en parlai à Boris P. Le monsieur s'approcha de moi et se fit reconnaître : Bastéitch, que j'avais connu à Vienne en 23-25, militant de la Fédération Balkanique — Dr Vlahoff, leader, à l'époque de l'assassinat de Todor Panitza —. B. était alors un bohème révolutionnaire, un des survivants de l'organisation serbe qui avait fait l'attentat de Sarajevo; en même temps que lui, je rencontrais Moustapha, du même groupe, mais plus influent, et le colonel Bojin Simitch, ami du fusillé de Salonique Dragoutine Dmitriévitch... Il y avait aussi Koussovatz, jeune monténégrin. — B. me dit qu'il habitait Genève et cela me décida à ne point aller au rendez-vous qu'il me demanda et que je lui donnai... Si un B. habite Genève, voyage, est bien vêtu, me disais-je, c'est qu'il appartient à quelque officine politique dont le mieux est de se tenir à distance. Je fis bien. (L'idée du Guépéou ne me vint pas...)

Début nov. Quelqu'un, s'adressant par téléphone à Gérard Rosenthal, nous demande un rendez-vous. Elsa pense que c'est Walter — un ami de Reiss, qui partage ses sentiments, vieil agent secret lui-même. « Vous le connaissez certainement », me dit-elle. Rendez-vous le 11 novembre chez Gérard, près de la gare Saint-Lazare. Le cabinet d'avocat de Gérard voisine avec le cabinet de médecin de son père. Elsa, S., Sédov, Gérard, moi. Entre un

petit homme en pardessus gris, au visage maigre, fripé, aigu, nerveux. Je reconnais en effet Walter (rencontré à une conférence sur la littérature française que je fis en 27 chez Léopold Averbach, à Moscou, au Kremlin, je crois; il vint ensuite me voir avec Brunn (Ilk) et un troisième (Reiss) à Léninegrad. Tous les trois partaient en missions, nous bûmes de bons vins et fondâmes allègrement la Société des Futurs Forçats politiques. Brunn Ilk avait été mon ami en Autriche — nos vacances au bord du Woerther See, à Mariawoerth, sous les monts Karawanken. Il dirigea ensuite le Service secret en Yougoslavie — où il fut emprisonné — en Hongrie, en France. Il me dit que Bernard Lecache était un de ses agents. Fut décoré de l'Ordre de Lénine. Sympathisait avec l'opposition, eut le courage de venir me voir à Léninegrad après mon exclusion du parti et mon premier emprisonnement, en 28. De la part de Trilisser, chef du Service secret, m'avait offert le poste de conseiller auprès de Tchang-So-Lin, en Mandchourie. Je refusai — en disant que je ne voulais pas appartenir à une organisation de l'Etat appelée à jouer probablement un rôle funeste dans la répression (1925-26). Maintenant, Elsa m'éclaire sur sa fin. Chargé en Allemagne d'engager des pourparlers avec les officiers nationalistes, délégua auprès du général von Bredow un des communistes allemands les plus dévoués, Kippenberger; à Moscou, après l'exécution de Zinoviev, fut chargé d'instruire le procès secret de Kippen; le déclara innocent et refusa de poursuivre l'instruction. Envoyé en congé dans une Maison de Repos du Caucase et bientôt fusillé avec sa femme. Des histoires comme celle-là se déroulent en série.

L'entretien avec Krivitsky est orageux. Il reconnaît qu'il savait la préparation d'assassinat contre Reiss et tenta vainement d'avertir R. lors de son séjour à Paris. Il ne pouvait pas parler par le téléphone, mais il téléphonait sans arrêt à l'hôtel et quand R. répondait : Allo! — il accrochait le récepteur. R. devait comprendre. — Il avait assisté, dans un café de l'Exposition, à une réunion convoquée par un envoyé extraordinaire de Moscou, où l'exécution fut décidée. Il évita d'assumer une tâche précise. Il prétend avoir sauvé Elsa, dont on exigeait qu'il organisât la

disparition. — Il dit à Sneevliet : « J'ai un agent dans votre parti, mais je ne me souviens pas de son nom. Il vous a vu tel mois, il est venu chez vous, vous l'avez reçu dans votre cabinet... » S. éclate : « Salaud! Misérable! Vous savez tous les noms! Je ne crois pas aux défaillances de mémoire, moi! Le nom? » K. hoche doucement la tête : « Je ne sais pas, il y a trop de noms. » Il dit aussi : « Il y a tellement d'agents autour de vous que je trouve extraordinaire d'être en sécurité parmi vous cinq. » Il est gris de visage, crispé, calme, son profil me fait penser à un poisson. — Nous décidons de l'aider, de tenter de le légaliser en France. Il ne veut pas faire de déclaration publique :

— Je ne passe pas à l'opposition, je considère que sa politique est utopique. L'U.R.S.S. reste, malgré tous les crimes, la grande puissance du progrès. Je ne la trahirai en aucune façon. Je ne veux plus participer aux crimes, c'est tout. Je ne donnerai aucun renseignement aux autorités françaises. J'ai failli partir pour M., sachant que je serais fusillé. C'est à la gare même que j'ai pris la décision de ne pas rentrer et c'est une heure après que je vous ai téléphoné.

Ont participé au crime : Exécutants :

Gertrude Schildbach, communiste allemande, née en 1894.

Roland Abbiat, dit François Rossi, monégasque, 1899.

Etienne-Charles Martignat, français, 1900, « petit gros à la tête rentrée dans les épaules ».

Se seraient réfugiés au Mexique.

Renée Steiner, sous-agent de Bastitch, a loué la voiture et participé aux filatures. Communiste suisse (1908). Institutrice.

Serge Efron, journaliste russe émigré, Semirenski, agent envoyé de Moscou, Pierre-Louis Ducomet, photographe, « Michel », « Léo », « André », « Rossi » ont fait les filatures, etc. Pierre Schwartzberg, émigré russe.

Ont donné les ordres et organisé le crime :

Spiegelglass, envoyé spécial de Moscou.

Grosovski et sa femme Grosovskaya; Lydia, fonctionnaires de la Mission commerciale soviétique à Paris. Bieletsky, fonctionnaire de la même mission.

Ces fonctionnaires, couverts par l'immunité diplomatique, rentrèrent en Russie. Grosovskaya, mise en liberté sous caution, disparut.

L'ordre d'exécution avait été soumis à Staline et venait de lui.

Faits connexes : Knepiguine, russe blanc, tenait un logement conspiratif pour les agents en mission, en banlieue. Vadime Kondratiev participait aux filatures (Russe blanc).

Dimitri Semirenski surveillait spécialement Léon Sédov. Il habitait à côté de lui, 28, rue Lacretelle — Sédov au 26. Ducomet, Serge Efron, Schwartzenberg, Renée Steiner s'occupaient de Sédov.

« André » et « Michel » — non identifiés — s'occupaient de moi. En relations avec J. Prévost que je fréquentais. (Ils organisèrent son voyage à Moscou et son affiliation au Service, dont elle me fit l'aveu.)

(Renée Steiner, Ducomet, Semirenski passèrent un certain temps en prison.)

Bastitch, Moustapha et plusieurs autres, appelés en Russie par la suite, furent exclus du P. C. yougoslave et disparurent. Leur exclusion fut publiée.

AGABÉKOV.

20 février 38. — Agabékov a publié en 35 (je crois) un livre qui est un document bien extraordinaire de trahison et de délation. Haut-fonctionnaire du Service secret du N.K.V.D. en Orient, il a dénoncé tous ses agents et indicateurs en Perse, en Grèce, en Egypte, en Turquie. Des professeurs, des députés, des ecclésiastiques, des postiers...

N.P.V.-r l'a connu et me fait de lui un portrait détaillé.

Plutôt laid, de type oriental — Turc — A. se présenta un jour aux *Poslédnié Novosti*, apportant une déclaration de rupture avec l'U.R.S.S., qui fut publiée. Craignait d'être tué à chaque coin de rue. Le lendemain, au rendez-vous de 5 h., à la rédaction,

deux inspecteurs français l'attendaient pour le conduire aux Renseignements généraux, Préfecture. Il blêmit, supplia qu'on l'accompagnât. — Bien reçu par M. Pasquier, il reprit confiance. Observa que les rideaux du cabinet lui rappelaient ceux du cabinet de Trilisser à Moscou. Interrogé, répondit avec bonne volonté, disant des choses qui firent sursauter. L'attaché naval français à Istambul était son agent. Tout le courrier diplomatique égyptien était lu par ses subordonnés... Etc. On lui promet une mise en règle, mais en le faisant provisoirement conduire à la frontière belge. Il fait le voyage dans une profonde anxiété. Cette expulsion était faite sur démarches de F. P. B., sans doute un vieil agent secret, depuis l'affaire Koutépov. (Je ne sais plus qui est F. P. B.)

Ses mobiles : S'était épris d'une petite Anglaise qui lui donnait à Istamboul des leçons d'anglais. Lui avait avoué son métier en prenant l'engagement d'y renoncer. Elle le suivit à Paris. Ils se marièrent à Bruxelles.

Propos : « J'achetais des hommes comme on achète des tapis. »

Carrefour des Arts-et-Métiers, il demande soudain au journaliste russe qui l'accompagne :

— Comment faites-vous pour vivre sur un volcan sans vous en rendre compte?

Réponse : « Ça durera bien encore quelque temps, vous verrez. »

Disait avoir sympathisé avec l'opposition en 23, quand Zinoviev vint parler contre le trotskysme au personnel de la police politique. Une minorité de 40 % demeura ferme « mais au fond, nous sympathisions tous ».

Chef du Service secret pour l'Orient, vivait à Istamboul comme commerçant, avec identité iranienne, établi, compte en banque considérable. Ne garda en fuyant que 1.000 livres sterling qu'il considérait comme lui étant dues. — A Constanza, on tenta de l'enlever, un homme fut tué, il fit arrêter les agents du Guépéou.

En Roumanie, exploita la Siguranza en dénonçant des services secrets qu'il organisait lui-même. Ayant pris contact à Bruxelles

avec des émigrés russes du groupe des « Eurasiens », disposés à rendre des services, les embaucha pour l'U.R.S.S. par intermédiaire d'un certain Doumbadzé. Envoya l'un en Roumanie avec des instructions détaillées. Communiqua en même temps à la Siguranza l'arrivée d'un agent secret. Informe Prague de son passage. Donne copie des rapports qu'il reçoit. L'« agent » s'échappe, mais A. a touché environ 100.000 lei. — Le vieux Bourtsev déchiffre toute cette intrigue et s'indigne : « Cet aventurier a fabriqué tout un faux Guépéou ! » A dit cyniquement : « Pourquoi se gêner avec la Siguranza ? »

Vit bourgeoisement à Bruxelles, adore sa femme, spéculé à la Bourse.

EPURATIONS A MOSCOU.

Juin 38. — Nous sommes au café de la Rotonde. C'est un Italien au visage massif et triste qui vient d'arriver de Russie, communiste réfugié à Moscou, exclu du parti et expulsé. N'appartient pas à l'opposition. « Tous les réfugiés étrangers, dit-il, ont été filtrés par le N.K.V.D.; beaucoup ont disparu, un certain nombre d'Italiens ont obtenu l'autorisation de partir sans autorisation de retour... » Il me raconte la terreur, les arrestations nocturnes, les disparitions dont on n'ose pas parler, même entre intimes. Il parle à voix basse et reconnaît qu'il a hésité avant de me demander un rendez-vous, par une sorte de crainte.

Je note les disparitions qu'il connaît :

Weitz, du Commerce Extérieur. — Nathalie Satz, du Théâtre d'Enfants, que l'on dit fusillée. — Khalepski, des Postes et Télégraphes. — Yakovlev, Agriculture, un des dirigeants de la collectivisation, membre — je crois — du Bureau Politique. — Soulimov, Président du Conseil des Commissaires du peuple de la R.S.F.S.R. (c'est vieux pour moi, mais il dit : très probablement fusillé). — Boubnov. — Krylenko. — Akoulov, un honnête homme qui avait succédé à Enoukidzé (fusillé) au Secrétariat du V.T.S.I.K. — Tal, historien ultra-conformiste de l'Armée rouge.

— Roukhimov ou Roukhimovitch... (plusieurs noms sont devenus indéchiffrables).

Du Commissariat du Commerce extérieur (Rosenglotz, fusillé après le III^e procès de Moscou) : le vieux bolchévik Eliava, Kandelakki (qui fut chargé par S. de négocier secrètement avec Hitler, étant à Berlin), Frederiksohn, le vice-commissaire du peuple Sou-dine.

L'inventeur des grands avions A.N.T., directeur de l'Institut de Recherches de l'Aviation T.S.A.G.H.I., Toupolev, a été fusillé avec sa femme. — De même, exécuté le secrétaire de Molotov, Wisner.

Disparus : Aytov, la famille de Boudou Mdivani, femme et deux ou trois enfants (Mdivani doit être fusillé), Evguénii Alexéievitch Préobrajenski, très probablement fusillé; sa femme Paulina Vinogradova, simule la folie et des médecins s'efforcent de la protéger dans une clinique. — Un soir, Préobrajenski avait été tiré du lit et emmené quelque part en auto. Il revint, conta qu'il était convaincu d'aller à l'exécution, fut surpris quand on se contenta, dans les locaux d'un Comité, de lui faire signer un article antitrotskyte écrit d'avance... « Tant d'histoire pour signer une ordure dont chacun sait que c'est une ordure! » disait-il.

Nazarenus, ancien ambassadeur à Ankara (je l'ai rencontré à Léninegrad, chez Ionov) serait mort de mort suspecte.

La femme d'Othello Gaggi ne sait pas ce qu'il est devenu en déportation. Le N.K.V.D. refuse de lui répondre.

Luigi Calligaris, déporté pour 3 ans, a été administrativement condamné à 5 nouvelles années de déportation. Il était à Boukhta Nogaéva, d'où il a été enlevé. Destination inconnue.

Les intellectuels qui se rallièrent en 1923-24, du groupe libéral *Smena Viekh*, Kirdetsov, Duchêne, Loukianov, sont déportés dans la région d'Inénisséisk.

Disparus : Ouritski, — Petrovski, commandant de la « Division prolétarienne ».

Les caves des grandes gares sont pleines de détenus. Il y a des trains entiers, entourés de barbelés, sur les voies de garage, qui sont des trains-prisons. 200 wagons bondés de prisonniers

à la gare d'Octobre, Moscou. — Moscou manque de beurre et de viande, la rumeur laisse entendre que c'est à cause du ravitaillement de l'Espagne. — Toutes les forces sont tendues par la préparation de la guerre.

Rossi.

Juillet 38. — A l'annonce du procès du P.O.U.M., été au *Populaire* : Magdeleine Paz, Angelo Tasca (Rossi). Vive discussion : ne veulent ni ne peuvent rien faire. M. P. a de la bonne volonté, de l'indignation, mais se sent faible. La rédaction n'est pas informée, est hostile aux extrêmes-gauches, quelques rédacteurs influents ne veulent pas entrer en lutte contre les communistes, même indirectement.

Rossi, effervescent et découragé, m'attaque :

— Nous avons trop misé sur les forces morales. On peut mentir, tuer, multiplier les fourberies et avoir raison contre nous devant la classe ouvrière. Regarde, ce vieux salaud de Cachin : que de turpitudes et comme on l'acclame ! Leur parti est plus fort que le nôtre après des années de turpitudes.

Moi : — Tout se réglera un jour...

(Qu'est-ce que j'en sais ?)

Rossi : — Oui, et c'est peut-être toi et moi qui ferons les frais du règlement des comptes.

En somme : Un crime de plus ou de moins en Espagne, qu'importe ? Usure. Ne pas déranger les gens dont il y a peu de choses à tirer. Chez R., profond découragement, résultant de son expérience du Komintern.

M. P. va solliciter des signatures d'écrivains. On tâchera tout de même de faire passer un entrefilet dans le *Populaire*...

Il s'agit de la vie d'une équipe de camarades.

ANTON CILIGA.

19 juillet 38. — Revu Ciliga que je croyais perdu : l'imprudence d'aller en Yougoslavie. Il rentre de Belgrade, sauvé par son passeport italien et sa réputation d'écrivain. — Grand, dégingandé, pâle, lunettes, cheveux châtain clair, l'air d'un perpétuel étudiant qui commence à vieillir.

Tableau de la Yougoslavie : au pouvoir des nazis-fascistes italiens et allemands. Les éléments slavophiles — même réactionnaires — sont pro-soviétiques et francophiles. Les communistes, influents et persécutés, ont organisé les manifestations pour Yvon Delbos.

Arrêté, A. C. exigea de communiquer avec un avocat. Le Directeur de la prison de Belgrade lui répondit : « Soyez heureux qu'on ne vous ait pas démoli les reins. Pas d'avocats pour les communistes, chez nous. »

On exigea de lui de faux aveux sur « le complot de Moscou ».

Les communistes yougoslaves qu'il a connus en Russie et qui sont emprisonnés en Yougoslavie ont révélé toute l'activité du parti et du Komintern. On sait tout. (Probablement brisés par la torture.)

Chose vue : dans un corridor, l'homme qui avait subi la bastonnade et qui trempait ses pieds gonflés dans un seau d'eau. Des gendarmes l'aidaient à tenir debout.

Le Directeur de la prison a menacé A. C. de lui crever les côtes et de lui briser les reins à coups de matraque. On en meurt vite, modérément condamné à 3 ans d'internement. « *I gatov tchéloviétchik!* » (Et le bonhomme est fait!)

Attitude d'A. C. :

« Je suis un homme politique et non un délateur.

« Si vous me tuez, cela fera du bruit. Du reste, je suis Italien.

« Je ne dirai rien, me garderiez-vous soixante ans au lieu de soixante jours.

« Si vous me faites juger, je dirai que vous avez essayé de me dicter de faux aveux. » Libéré.

Il est préoccupé de problèmes théoriques, s'oriente vers une forme originale de syndicalisme libertaire.

AFFAIRE KLEMENT. KRIVITSKY

20 juillet 38. — Rudolf Klement (Adolphé), enlevé de chez lui. Gérard R. m'écrit : « Son repas était prêt sur la table, rien n'a été touché... »

Rendez-vous au café Madrid, boul. Montmartre, avec Walter (Krivitsky). Il est nerveux, gris, ridé, méfiant, dévisage les gens avec inquiétude. Se sent traqué, s'alarme de tout. Je l'interroge sur l'affaire Klement. Il ne voit rien. « Le Guépéou, certainement, mais je ne vois rien... »

W. K. : — Etes-vous convaincu que Klement n'était pas lui-même de « nos services » depuis toujours ? Puisque Trotsky s'acharne à former une organisation à laquelle l'histoire n'offre aucune base, c'est « nous » en réalité qui devons la former...

Il parle du Service secret comme s'il lui appartenait encore : « Nous ».

Je réponds que j'ai suffisamment connu Kl. à Bruxelles pour être raisonnablement convaincu de sa probité. Sectaire et dévoué.

W. K. (railleur) : — Raisonnable ! Vous êtes candide. — S'il était réellement influent, il devait être un agent — ou le travail est mal fait.

— Eh bien, je pense que le travail était mal fait.

Il se détend, me raconte qu'on le cherche. « A la fin, ils me trouveront... » Se plaint de la nervosité de sa femme. Puis :

— Ah, si l'on m'avait écouté en 23 ! « Nous » aurions maintenant Goering et nous serions les maîtres de l'Allemagne. — Nous nous réunîmes — les agents secrets en Allemagne — après l'échec de l'insurrection. On ne croyait pas à l'avenir du petit parti nazi : le marxisme simpliste. Je disais : Tout est possible, il faut en

tout cas que l'un des chefs de ce parti soit à nous. Je proposais d'y placer un homme sûr, un ancien officier, décoré et tout, un homme épatant, — il serait vite devenu un des chefs nazis de premier plan... On lui donna une autre affectation.

Moi : — Mais il y en a d'autres dans le parti nazi ?

W. K. : — Evidemment, mais pas au premier plan... Goering n'est tout de même pas à nous... Mon homme aurait eu la place de Goering, il était beaucoup plus fort.

Démoralisé, égocentrique, accablé de petites déformations professionnelles, affreusement triste, W. K. ne croit qu'à la toute puissance du Service secret et la peur de l'assassinat le domine.

Revenant sur la IV^e Internationale, W. K. me parle du « Trust », cette organisation d'officiers contre-révolutionnaires blancs montée à l'étranger et à Moscou en 22-23. Le Guépéou fusilla tout le monde, y compris l'organisateur, son agent, « pour avoir usé des méthodes de provocation policière... »

PROVOCATION CHEZ LES BLANCS

Juillet 38. — Je résume plusieurs entretiens avec N. V-r, rédacteur des *Poslednié Novosti* qui connaît assez bien les milieux blancs-monarchistes. (Lui-même est un libéral, ami de Milioukov.) — Les Blancs furent détruits par la provocation, dit-il.

En 22-23, l'affaire du « Trust », organisation d'anciens officiers monarchistes, formée à l'étranger et ramifiée en Russie, surtout à Moscou (environ 200 personnes?). Montée par Agranov et Ianychev (?). Tout le monde fusillé, y compris Ianychev (« provocateur »). (Mais Agranov fit ensuite une belle carrière dans la persécution de l'Opposition. Probablement disparu avec Iagoda.)

L'organisation terroriste de Larionov, Schulze (une jeune femme), Opperput commit plusieurs attentats en Russie, un à Moscou près du Guépéou (Kouznetski), l'autre à Léninegrad au printemps 27, au club du parti, sur la Moyka. Plusieurs de mes amis étaient présents : Abram Moïssévitch Feinstein, pédagogue

menchévik, qui ramassa la bombe et voulut la jeter par la fenêtre : il fut criblé d'éclats. « Mon complet neuf, me disait-il ensuite, est comme dévoré de mites... » Grigorii Iakovlévitch Iakovine (trotskyste), organisa les secours. Le vieux Posern s'était fourré sous une table. Larionov revendiqua l'attentat (réfugié à Paris, militant monarchiste). D'après un communiqué officiel Opperput et Schulze furent tués en tentant de franchir la frontière. — Mais à Orenbourg, Hélène Vladimirovna Tchistossérodova, femme du s.r. déporté, me raconta longtemps après son idylle avec Opperput qui se trouva en 1927 son voisin de cellule à la prison de la Loubianka. Il était jeune, beau, maigre, en haillons, elle le rencontra quelquefois dans le corridor et ils eurent une correspondance lyrique.

NV-r me dit maintenant : Opperput fut toujours un agent provocateur du Guépéou, mais il se peut qu'il n'ait pas réussi à empêcher l'attentat auquel il collaborait.

A la même époque, le leader monarchiste vieux-russe Vassili Choulguine, ancien rédacteur du *Kiévljanine*, combattant des armées blanches, une des têtes de l'émigration, un homme sincère et doué d'une plume excellente, fut complètement joué par le Service secret qui lui organisa un voyage en Russie, l'accompagna pas à pas, l'aida à préparer son livre « Trois Capitales » — assez favorable à la Russie nouvelle. La plupart des personnes qu'il visita en U.R.S.S. au cours de son voyage clandestin furent fusillées (l'affaire des « Lycéens de Diétskoé Sélo » à Léninegrad?). Ce fut la fin des tentatives d'organisation contre-révolutionnaire en Russie.

En 1924, Boris Savinkov avait été attiré de même en Russie et arrêté (mais il se doutait de la provocation, l'accueillit sans surprise, me dit un jour son secrétaire arrêté avec lui...)

En 1930? l'ataman Annenkov et le général Denissov, réfugiés en Chine, vinrent se constituer prisonniers à Moscou — pour être justement fusillés. Mêmes coulisses.

Mêmes coulisses dans l'affaire Slatchev (Constantinople, 1920-21).

Le crime récent de Sofia : Une bombe apportée à la rédaction

du journal dirigé par l'un des frères Solonévitch. — Les frères S. avaient passé par les îles Soloviétski; évadés de Russie, devenus monarchistes très actifs. La bombe tua le secrétaire et Tamara Solonévitch, la femme du directeur. L'enquête aurait révélé que Tamara S. était depuis des années un agent provocateur. Etudiante, envoyée en Russie, elle avait rencontré S. à Berlin, il est possible qu'elle ait été envoyée spécialement pour le rencontrer. On suppose qu'elle trahissait (Gestapo?), ou se détachait des services. Ou règlement de compte intérieur à la suite de la destruction des cadres formés par Iagoda. (Printemps 38.)

Le général Skobline et sa femme, la chanteuse Plévitskaya, qui ont participé à l'enlèvement du général Miller — agents secrets. Si Miller n'avait pas pris la précaution de laisser une note disant qu'il allait à un rendez-vous douteux organisé par Skobline, ce dernier prenait sa succession en fait et le Service secret dirigeait l'organisation blanche. (Skobline disparu, sa femme arrêtée, été 38.) — Walter Krivitsky a fourni les deux hommes qui accomplirent cet enlèvement en plein Paris. L'un des deux pourrait être un ancien officier communiste autrichien nommé Nebenfürher qui fut décoré à Moscou, puis fusillé. Pas de témoins. (Recoupements.)

Le général Abramov (Sofia) d'abord désigné pour succéder à Miller refusa : il venait d'apprendre que son fils était un agent provocateur.

Skobline a presque certainement participé à l'enlèvement du général Koutépov, Paris 26-27. (A cette époque, un agent, venu à Léninegrad, se flattait — étant saoul — d'avoir « travaillé » à cette affaire. Impossible de retrouver son nom, il habitait l'Astoria, 1^{re} maison des Soviets.)

BRANDLER (DZERJINSKI, STALINE, SEMIONOV)

Décembre 38. — Nous nous rencontrons dans les cafés du boulevard Montparnasse. Il porte sur sa grosse tête un petit

béret noir au bord relevé comme une burlesque toque de magistrat. Il a le torse épais sur de courtes jambes, incliné sur un côté; il est difforme comme un bossu sans être bossu. Beaucoup de malice dans le regard, un ton ironique et familier. Laurette lui plaît : « Ah, il y a encore de jolies femmes parmi nous! dit-il avec satisfaction. « Je croyais que les émigrations sont vouées à la malédiction de n'en point avoir... »

La politique de son groupe K.P.O. est encore réticente et prudente vis-à-vis de l'U.R.S.S. Il semble ne pas désespérer d'un redressement du régime — ou vouloir le ménager malgré tout, ou vouloir, par sens de la démagogie, ménager les masses qui croient en lui. Mais je suis âpre et il n'engage pas la discussion à fond. L'exécution de Boukharine l'a bouleversé, abattant peut-être ses dernières illusions.

Nous préférons parler souvenirs. Nous nous rencontrons à Moscou, en des temps de clandestinité, au Lux, chez Laurat ou chez Duret, avec Engler (Thalheimer était présent)... La femme de Laurat était une indicatrice...

Sur Dzerjinski : « Je dînais une fois à Kharkov avec Dzerj. et K. Radek. Dz. raconta qu'il avait usé quelquefois, pendant la terreur rouge, d'un subterfuge qui consistait à publier des exécutions qui n'avaient pas lieu. L'effet était produit et c'étaient des vies épargnées... Dz. dit : « Nos tchékistes tenaient du saint et de l'assassin... » Radek lui demanda brusquement : « Et vous, que vous croyez-vous? Saint ou bandit? » Dz. pâlit, pinça les lèvres, se leva de table et sortit. »

Sur Staline : « J'ai eu avec lui, à propos des affaires du K.P. plusieurs entretiens cordiaux. Il était simple, jovial par moments, familier, plein de bon sens, de sens pratique et de bonne ruse paysanne... Plutôt sympathique, attirant la confiance. Très bon-homme, paraissait solidement équilibré. Je ne peux pas comprendre ces hécatombes... Il faut qu'il ait perdu la tête... »

B. pense que dans l'affaire Reiss comme dans les crimes de Barcelone on reconnaît la main de Semionov, ce terroriste soc.-rév. qui se distingua pendant la guerre civile en préparant des attentats contre les bolchéviks, fit des aveux complets au procès

des s.r. en 22, passa au service du P. C., fut chargé de missions spéciales, très spéciales. « Ce doit être un sadique, au fond, un terr. de vocation, un demi-fou systématique... » Facile à identifier : lobe d'une oreille arraché et cicatrice au-dessous, trace de balle. « Il a été en Espagne. Des camarades ont remarqué, pendant les interrogatoires, un homme qui avait ces cicatrices, mais tantôt à la joue droite tantôt à la joue gauche, disent-ils, et je ne sais pas moi-même quel est le bon côté... »

(On m'a dit — N-ki) que le 6 ou 7 déc. 37, un attaché militaire soviétique à Paris, nommé Seménov ou Semionov, a sollicité la protection des autorités françaises. Il aurait agi après avoir connu par les révélations de Barmine la disparition de son ami Fechner. J'ignore si c'est le même Sémionov (je ne le crois pas):

MA RUPTURE AVEC TROTSKY

Fin juillet 36. — Un délégué du Bureau pour la IV^e Internationale constitué aux Etats-Unis, Muste, vint me voir à Bruxelles et me proposa de la part de Léon Davidovitch d'entrer par cooptation dans ce Bureau. J'acceptai. Muste était un ex-pasteur, maigre, sec, grisonnant, d'aspect très puritain. (Par la suite, frappé par les procès de Moscou, il quitta le mouvement et revint, me dit-on, à son église.)

Vers ce moment, j'eus avec Trotsky une correspondance au sujet des anarchistes espagnols que Léon Sédov disait « destinés à poignarder la révolution ». Je pensais qu'ils joueraient un rôle capital dans la guerre civile et je conseillai à Trotsky et à la IV^e I. de publier une déclaration de sympathie envers eux, dans laquelle les marxistes-révolutionnaires se seraient engagés à combattre pour la liberté. L. D. me donna raison, me promit que cela se ferait, mais rien ne fut fait dans ce sens.

En janvier 37, j'assistai à Amsterdam à une conférence internationale de la IV^e. La conférence se tint chez Sneevliet, qui habitait

l'Overtoom et avait sous les toits une confortable salle de réunions. Déjà les trotskystes dirigeaient tout leur feu contre le P.O.U.M. Je pris la parole pour justifier la participation du P.O.U.M. au gouvernement de la Généralité de Catalogne, par la nécessité de contrôler et d'influencer le pouvoir de l'intérieur et de faciliter l'armement des masses. Avec Verecken et Sneeveliet, je proposai une motion de solidarité avec le P.O.U.M., qui se terminait en invitant les militants espagnols à maintenir l'unité de leur parti. Contre ces lignes s'élevèrent Pierre Naville, Gérard Rosenthal et Rudolf Klement; il devint évident que tout en adressant des compliments diplomatiques au P.O.U.M., ils en organisaient la scission. Deux Anglais venus à Amsterdam me disaient que le mouvement de la IV^e comptait moins d'une centaine de membres en Angleterre — et divisés en deux organisations rivales, comme en France.

Je revins d'Amsterdam désolé : l'impression d'un mouvement de secte, dirigé par des manœuvres d'en haut, atteint de toutes les dépravations mentales contre lesquelles nous avons lutté en Russie : autoritarisme, fractionnisme, intrigues, manœuvres, étroitesse d'esprit, intolérance. Sneeveliet et son parti en avaient assez, trouvant l'atmosphère irrespirable; c'étaient des Hollandais prolétaires probes et pesants, habitués à des mœurs fraternelles. Verecken, qui adorait le Vieux, me disait : « Je ne te donne pas six mois pour te brouiller avec lui. Il ne supporte aucune objection. »

Nos désaccords se multipliaient, mais le Vieux, dans ses lettres, se montrait très affectueux — et je l'admirais infiniment. Quand, à propos des grèves de juin 36, il écrivit : « La révolution française est commencée », — je lui répondis : « Du tout, c'est tout juste le relèvement de la classe ouvrière française qui commence... » Je lui conseillai de ne pas intervenir comme il le faisait constamment dans les affaires intérieures des moindres groupes et de se borner à ses grands travaux intellectuels. Finalement, je lui écrivis :

« On ne peut pas fonder une Internationale sans partis... On ne peut fonder aucun parti sur d'aussi mauvaises mœurs politiques

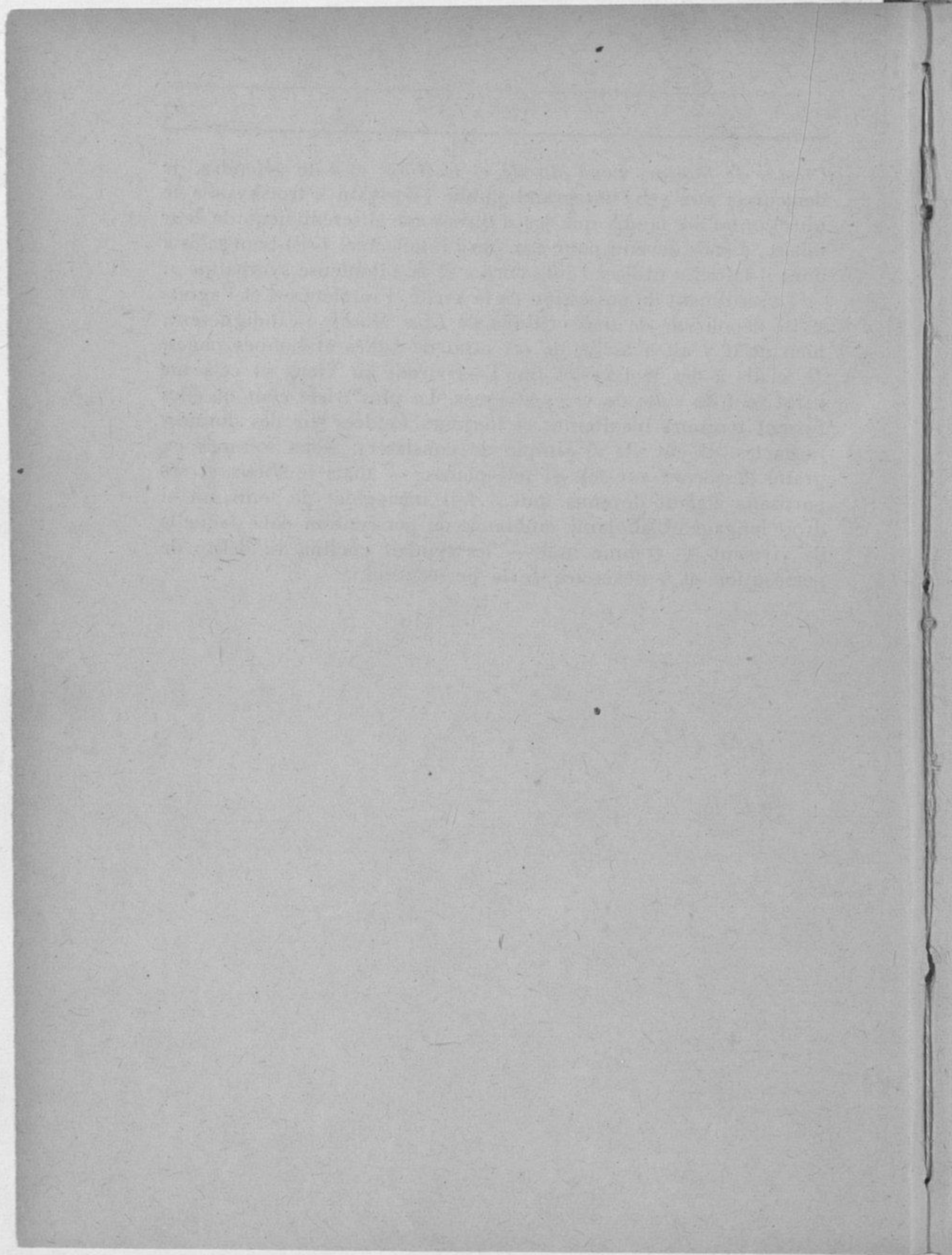
et avec un langage idéologique russe que personne ne comprend... » Il me répondit : « Vous êtes un ennemi qui désirerait être traité en ami... »

Le mouvement « bolchévik-léniniste » français, embrassant quelques dizaines de militants et quelques centaines au plus de sympathisants employait dans ses publications un sabir inintelligible; il était divisé en deux minuscules « partis », le Parti Ouvrier Internationaliste (Rous, Naville, Rosenthal) et le Parti Communiste International (Molinier, Franck) qui employaient le plus clair de leurs forces et de leur temps à intriguer l'un contre l'autre et à se dénigrer dans des livres entiers. Je leur reprochai amèrement de gaspiller ainsi leurs ressources alors qu'aucune propagande n'était faite pour nos emprisonnés de Russie. Je refusai d'entendre quoi que ce fût sur leurs basses zizanies, en disant à Rous : « Si j'étais membre de l'un de vos deux groupes, cette ambiance m'en ferait tout de suite démissionner. Vous êtes des sectaires malades. » (Sous l'occupation nazie, en 40-41, Rous a tenté de former à Paris, avec Jacquier du P.S.O.P., un « parti révolutionnaire national » accommodé au goût nazi; puis il aurait été arrêté.) Ces sordides discordes, auxquelles se mêlait L. D., empoisonnaient tellement l'atmosphère qu'elles rendirent impossibles des enquêtes sérieuses sur la mort de Léon Sédov et l'assassinat de Klement. Aux obsèques de Sédov, deux groupuscules vinrent avec des drapeaux différents, en affectant de ne pas avoir de contact entre eux.

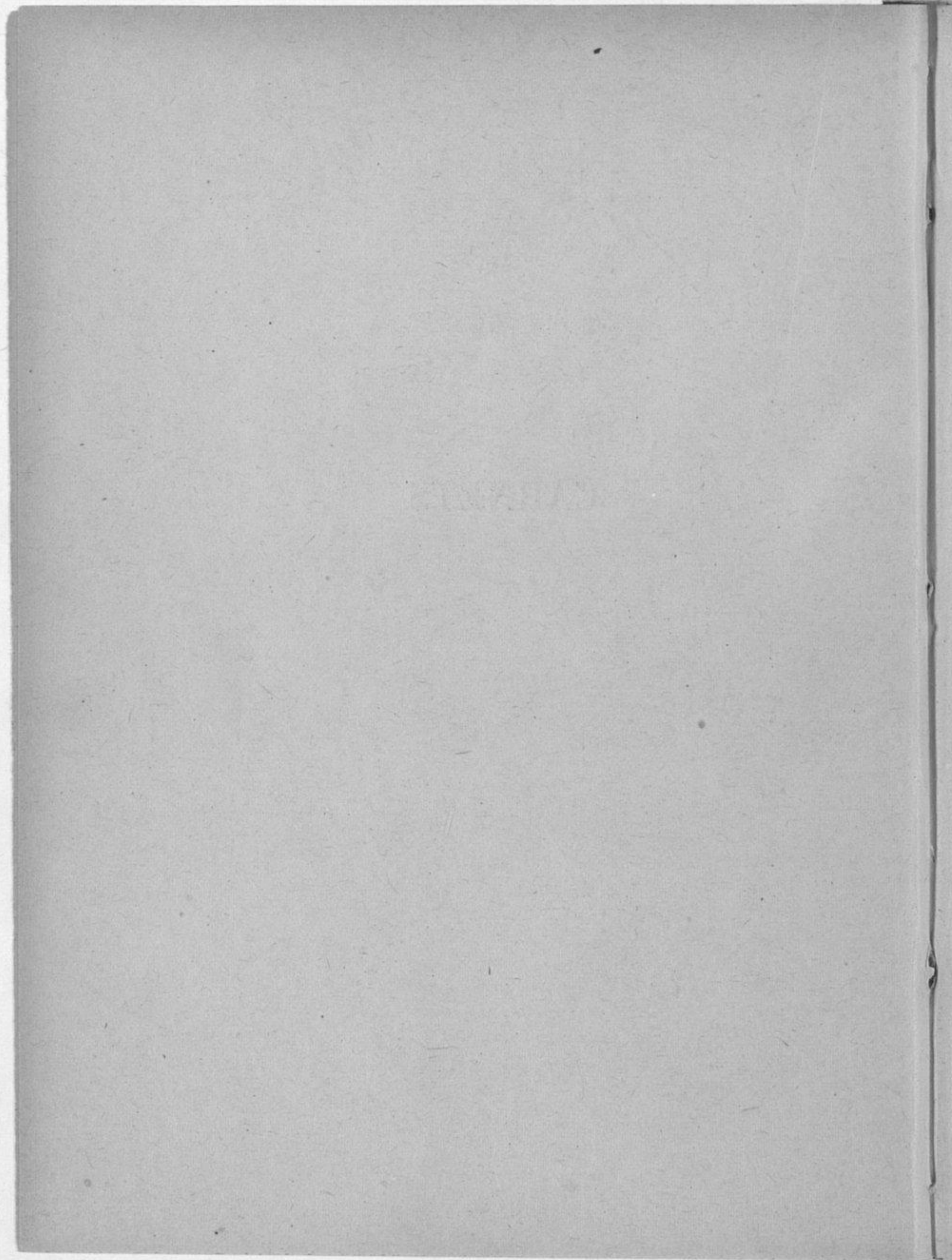
Je m'écartai complètement, dès 37, de ce « mouvement » et j'écrivis à Sneevliet : « Ce n'est pas un commencement, c'est une fin... » Mais je m'abstins de toute controverse et m'efforçai de rendre aux militants et à L. D. tous les services que je pouvais. De vilaines histoires, comme une tentative que firent des trotskystes pour s'emparer de fonds appartenant au P.O.U.M. (un jury d'honneur formé de Rosmer, Lazarévitch et Hasfeld régla péniblement cette affaire) m'écœuraient. Le grand et beau mouvement auquel nous avons donné tant de vies en Russie dégénérait ainsi à l'étranger, dans l'impuissance et le sectarisme. Je continuais à traduire les livres du Vieux, *La Révolution trahie*, *Les*

Crimes de Staline, Leur Morale et la Nôtre et à le défendre, je demeurais aux yeux du grand public l'écrivain « trotskyste » le plus connu — tandis que les « b.-l. » me discréditaient de leur mieux. J'étais devenu pour eux un « intellectuel petit-bourgeois » dont il fallait « utiliser l'influence » et la « douteuse sympathie ».

— Le sentiment de possession de la vérité, l'intolérance et l'agressivité dépourvue de sens critique de *Leur Morale* m'indignèrent, bien qu'il y ait à la fin de cet essai de belles et bonnes pages. Je le dis à des trotskystes qui l'écrivirent au Vieux et cela me valut tout de suite de vives attaques. Le plus triste était qu'elles fussent toujours insultantes et toujours fondées sur des données inexactes. Il eût été si simple de constater : Nous sommes en grand désaccord sur tels et tels points, — mais le Vieux et ses partisans étaient devenus tout à fait incapables de tenir un si droit langage. L'affolante ambiance de persécution dans laquelle ils vivaient — comme moi — les rendait enclins au délire de persécution et à l'exercice de la persécution.



CARNETS



ACQUÉRIR LE SENS DE L'HISTOIRE

5 janvier 1944. — Les hommes auraient besoin d'un sens de l'histoire comparable au sens de l'orientation des oiseaux migrateurs. Métaphore plus amusante que valable : il s'agit d'un élément de conscience, fort éloigné de l'instinct, que nous sommes en train d'acquérir depuis les Encyclopédistes. Auparavant, de grands ministres l'ont eu et c'est ce qui les a fait grands, de grands Jésuites, un Bossuet (plus éloquemment qu'intelligemment), un Vico. Avec Hegel et Marx, la vision de l'histoire acquiert tout à coup une sorte de plénitude; chez Marx elle se double d'une volonté d'action dynamique, objective et passionnée et l'on peut se demander si l'énorme magnétisme spirituel de l'œuvre de Marx ne s'explique pas dans une appréciable mesure par cette révélation du *sens historique*. (Certain que la conception — le mythe, en termes soréliens — de la « mission historique du prolétariat » fut en réalité la flamme vive du marxisme et que c'est cette flamme qui monte si haut avec la révolution russe.) Comparer à cet égard la féconde puissance de Marx avec la saine et parfois vigoureuse médiocrité des historiens de la révolution française tels que Thiers, Guizot, Louis Blanc qui firent en somme les mêmes découvertes que Karl Marx en méthodologie de l'histoire, mais sans passion, sans dynamisme d'action, en un mot en hommes de cabinet pour lesquels l'histoire est une savante autopsie et non l'étude d'une continuité vivante.

Le sens de l'histoire c'est la conscience de la participation au destin collectif, au constant devenir des hommes; il implique la connaissance, la tradition, le choix et partant, la conviction, il commande un devoir — car, du moment que l'on sait, que

l'on a compris, que l'on a discerné les directions possibles, il faut que l'on vive (agisse) selon cette prise de conscience. Parmi les sens acquis du civilisé, le sens de l'histoire est fort en retard sur plusieurs autres, par exemple, sur le sens de l'hygiène dont la diffusion a été extraordinaire depuis un demi-siècle. C'est que le sens de l'histoire entre en conflit avec les intérêts dominants; pour la même raison, l'histoire demeure une science prodigieusement inexacte. Les guerres et les révolutions commencées en 1914 donneront, donnent une impulsion probablement colossale à cette forme de la conscience claire, en dépit — ou même à cause — des obscurcissements partiels et momentanés qu'elles provoquent. 1. Un sens de l'histoire remarquable tend à se cristalliser chez quelques hommes instruits, — chez quelques hommes dès lors excessivement dangereux. 2. Un sens de l'histoire vague, diffus, tendancieux, trébuchant, pénètre peu à peu, largement, l'esprit de masses grandissantes. L'esprit de réaction, les intérêts et les complicités morales qu'ils se créent, les inerties mentales, la peur de la réalité agissent en sens contraire et la pensée dirigée tend à coordonner toutes ces tendances régressives. (A longue échéance, elle est vaincue d'avance parce qu'elle a besoin de procéder elle-même d'une conscience de l'histoire qui, éclairée, la condamne et, obscurcie, la mène aux abîmes.)

Exemples (seraient à développer) : la haute clairvoyance de quelques marxistes avant et pendant la première guerre mondiale; l'aveuglement des hommes d'Etat, des intellectuels et tutti quanti pendant la période Versailles-Révolution Russe-restauration capitaliste en Europe. L'aveuglement doctrinaire des marxistes russes pendant la croissance du totalitarisme. Dans les deux cas, un facteur subjectif (affectif) joue le rôle peut-être décisif et c'est la peur, la peur de voir les dangers, de prendre conscience de l'inévitable. Conflit de l'instinct et de la connaissance. Ferrero avait raison de souligner l'immense importance de la peur dans les périodes troublées de l'histoire, mais j'ai le sentiment qu'il n'envisagea le problème qu'en superficie. — Rôle incommensurable de la peur dans le Thermidor soviétique; les procès de Moscou sont des drames montés par la peur visionnaire et

courageuse : ainsi l'homme en proie à la panique se retourne et fait face, furieusement, au danger amplifié par son imagination.

Psychologiquement, le conflit est entre la peur (l'angoisse primordiale) et la conscience.

Trotsky fut un exemple caractéristique de l'homme qui se veut intégré à l'histoire pour vivre et dont l'esprit se subordonne sans cesse au sens de l'histoire. Il le dit bien dans les dernières pages de *Ma vie*. Que la doctrine et le volontarisme aient faussé à la fin sa pensée, à un moment où la lucidité véritable — en histoire — cessait peut-être d'être possible, ni les analyses ni les synthèses n'étant faisables dans la précipitation des événements, n'y changent rien. Il a continué son combat avec des armes devenues insuffisantes. Remarquer qu'il fut brave, c'est-à-dire qu'il avait en lui-même surmonté la peur.

— L'intuition de la catastrophe historique a prévalu en France depuis le moment où l'on a compris que la révolution espagnole était vaincue; dès avant, cette intuition était profonde, on chantait : « Tout va très bien, Madame la marquise... » C'était du Cagliostro. La « drôle de guerre » est celle d'un peuple (d'un régime) qui n'a plus foi en lui-même. À Vichy, réaction et pacifisme se sont jetés tête baissée, yeux fermés, dans la catastrophe immédiate, en s'accrochant à tous les leurres pour ne pas voir l'étendue du désastre et ne pas concevoir quelles luttes s'imposaient. Il était pourtant *visible*, évident, que ces luttes s'imposeraient et que la politique des yeux fermés ne ferait pas l'économie d'une goutte de sang. Défaillance du sens de l'histoire : peur.

RÉACTIONS DURABLES?

6 janvier 44. — Les Américains que je rencontre (un vieux journaliste socialiste et sa femme, une jeune fonctionnaire socialiste, une étudiante, un universitaire borné...) estiment tous que les Etats-Unis en ont « pour vingt ans de réaction » — à

moins qu'ils n'aillent vers une forme propre de fascisme (économie dirigée, régime conservateur, dure exploitation du travail). C'est un sentiment général qui témoigne d'un sens obscur de l'histoire en train de se faire et en même temps d'un manque de courage et d'une incapacité de poser les problèmes en termes clairs. C'est qu'au fond, ils sont disposés à accepter ce destin-là plutôt qu'à voir bien clair quels efforts il faut accomplir pour se faire un autre destin possible; dès lors, on préfère ne pas voir l'autre possible. Un grand fait de myopie intellectuelle difficile d'échapper aux influences de l'immédiat et, respirant l'air d'une geôle industrielle, de se figurer l'air que l'on respire sur les montagnes. Penchant à s'incliner devant les faits concrets, immédiats et refus (peur) de les interroger pour en faire la théorie, en apercevoir les dynamismes contradictoires.

Même attitude quasi-générale devant Staline qui semble à l'apogée de ses victoires — sur des ruines inimaginables, au milieu d'un désastre sans nom. L'étalage de la force russe-totalitaire, écrase et oblitère le jugement. On ne peut pas s'imaginer qu'il y ait derrière et dessous une faiblesse incommensurable et que l'énergie même de Staline vient de la conscience aiguë qu'il a de survivre chaque semaine à des périls mortels. (C'est une forme de l'énergie consciente que la bourgeoisie prospère a oublié en un siècle de sécurité.)

10 janvier 44. — La terre a tremblé deux fois aujourd'hui entre 3 et 4 heures, fortement. La maison oscillait tout entière. J'ai vu d'abord les volets agités comme par un grand vent, puis la bibliothèque osciller, puis l'ampoule électrique danser dans l'air. Laurette, à la cuisine, n'avait pas envie de descendre. Nous nous sommes précipités à la rue où les enfants s'agenouillaient, tout à fait tranquilles; les arbres, les fils télégraphiques, la ligne des toits chancelaient doucement. — Vingt minutes plus tard, j'écrivais quand la table s'est dérobée sous moi, la chambre entière semblait emportée par un mouvement de roulis doux;

c'est comme si l'on avait soi-même un profond vertige. Aucune crainte, mais un sentiment sous-jacent d'angoisse physique après lequel on se sent déprimé. Souvent, la nuit, je crois sentir à travers le lit et le plancher une sorte de tremblement sournois (et c'est peut-être vrai). Nous croyions de même entendre les lointaines sirènes de l'alerte à Paris, ou pendant les bombardements à Nevers, j'écoutais longuement le bourdonnement de moustiques des avions qui revenaient dans le ciel nocturne. Difficile de distinguer l'aperception de l'attente nerveuse; celle-ci implique un commencement d'hallucination. L'état d'éveil, d'attente est en quelque mesure un état créateur.

Je suis toujours dans une sorte d'attente de quelques événements cosmiques, comme si l'immobilité du ciel, l'ordinaire retour des constellations à leurs places n'étaient pas vraiment naturels. Je n'ai pas le sentiment du cosmique stable. Je ne sais pas d'où cela me vient.

(Quelques jours plus tard) San Juan, dans les Andes, Argentine, a été détruit par un séisme. Les journaux ne donnent pas la date exacte. Entre 3 et 4.000 morts dans une petite ville d'une trentaine de milliers d'habitants.

DZERJINSKI.

12 janvier 44. — En cours de conversation évoqué des souvenirs sur Dzerjinski. Je ne l'ai pas connu personnellement, je n'ai fait que l'entrevoir, je me souviens de son profil tranchant plutôt terreux, de sa mince barbiche, de sa forte arcade sourcilière sous un petit képi d'uniforme (il était négligemment vêtu en soldat). Une tête dure et fatiguée d'homme tendu, d'Inquisiteur authentique, c'est-à-dire d'homme de foi, désintéressé, réfléchi, impitoyable par devoir, peut-être par une sorte de bonté. C'était un romantique, qui aimait les poètes romantiques et savait en réciter avec passion de longs morceaux (raconté par Radek). Un studieux dépourvu d'ambition, qui s'était formé au bagne. Radek

le disait capable de briser au sein du parti — qu'il idolâtrait — toutes les oppositions, ces hérésies, ces crimes contre l'unité marxiste — sans regarder aux moyens. Mais de même, il eût été capable de se dresser contre Thermidor; capable de n'admettre aucune atteinte à la vérité dans les enquêtes et les sentences. Il revisa souvent des arrêts de la Tchéka et ce fut invariablement dans le sens de la justice utilitaire.

Un officier contre-révolutionnaire, membre d'une Ligue militaire en 1918, se trouvait arrêté et certain d'être fusillé. Il écrivit à Félix Edmoundovitch, en substance : « Vous n'avez aucun besoin de ma mort ou même de ma captivité, il vous suffit que je sois hors de combat; je vous offre ma parole d'honneur de ne vous combattre d'aucune façon pendant trois ans... » Dzerjinski accepta cette parole et fit mettre l'officier en liberté. (Son nom est plusieurs fois mentionné dans le 1^{er} *Livre Rouge de la Tchéka*.) (Arrêté de nouveau, par hasard, par une Tchéka de province, cet officier fut néanmoins fusillé quelque temps après en qualité d'otage.)

En 18-19, l'Association des Anciens Forçats révolutionnaires réunissait encore, pour des débats sans ménagements, les bolchéviks et les antibolchéviks qui avaient porté les mêmes chaînes. D. vint à une séance à laquelle assistaient aussi des membres du comité central du Parti socialiste Révolutionnaire hors la loi, qui faisait contre nous la guerre civile dans la région de la Volga. Des agents de la Tchéka surveillaient les issues afin d'arrêter à la sortie les socialistes révolutionnaires. En fin de séance, Dzerjinsky s'approcha d'eux et proposa à Védéniapine, je crois, de les emmener dans son auto afin qu'ils ne fussent pas déloyalement pris dans ce piège. Ils acceptèrent, et sur une place blanche de neige, D. les déposa dans la nuit — libres.

Il craignait par-dessus tout la « pourriture » et la corruption des Commissions Extraordinaires.

15 janvier 44. — Courte lettre affectueuse de *Nathalie*, en réponse à mes vœux de Nouvel An... C'était très amer de penser que, seuls survivants de la révolution russe ici et peut-être dans le monde, un sectarisme nous séparait si complètement. Et ce n'était pas dans l'esprit humain des vrais bolchéviks. Grande joie pour moi en ces quelques lignes d'une écriture tremblée, de la même encre bleue que celle du Vieux, aux lignes trébuchantes comme la démarche de *Nathalie* dans son jardin qui est une tombe. — Je pense avec peine que le livre que nous venons de publier, M. P., J. G. et moi, avec les faibles pages de J. G. sur le bolchévisme et le trotskysme qu'il ne saurait comprendre, seront amères pour *Nathalie* et qu'elle ne se rendra peut-être pas compte de ma solitude parmi ces collaborations. Il n'y a plus personne qui sache ce que la révolution russe a été en réalité, ce que furent les bolchéviks — et l'on juge sans savoir, avec amertume, avec rigidité primaire.

G. R.

Rupture consommée avec G. R., qui a une valeur morale et une valeur intellectuelle et de l'idéalisme. Qu'est-ce qui a rendu cette rupture longue, lente, inavouée, claudiquante, finalement complète? C'est un névrosé, une nature de poète, rilkenne — il a subi l'influence personnelle de Rilke, un intellectuel authentique de la famille des littérateurs d'Europe occidentale. Capables de grands gestes et plus encore de belles attitudes écrites, incapables des longues attentes, des captivités, des résignations à l'impopularité, à la gêne matérielle, à l'isolement que les révolutionnaires savent supporter — doivent savoir supporter. Ces littérateurs ont besoin d'un minimum d'approbation publique, de contact avec la société riche cultivée (d'agréable mécénat en un mot), de succès extérieur pour acquérir devant eux-mêmes une certaine consistance. Il faut qu'un courant les porte, ils sont davantage des figures sociales — en représentation — que des personnalités. Ils n'existent qu'en fonction d'une résonance.

G. R. s'est détaché de nous dès qu'il nous a vus faibles (socialement) et sans doute durablement vaincus. Il a recherché des Américains riches et sympathiques... Il en a voulu à l'émigration miteuse d'adopter lui-même cette attitude envers elle. Puis il y a eu le drame de la maladie de M. L. Il n'y avait pas un jour à perdre pour tenter de sauver M. L. et nous le lui disions doucement, mais fermement. Son attitude fut d'un grand enfant névrosé, il a eu peur de voir le mal en face, il s'est laissé conseiller par des homéopathes, il est devenu agressif envers ceux qui le désapprouvaient, même sans le dire, comme moi... Maintenant que M. L. semble bien perdue, il n'osera jamais plus regarder dans les yeux les anciens amis qui voyaient clair et parlaient courageusement. Son sentiment de culpabilité devient hostilité envers nous et peut avec le temps nous en faire un ennemi. — Parlé de tout ceci avec F. F. et H. L. qui le connaissent mieux que moi et l'affectionnent; ils voient les choses ainsi.

PAUL RIVET

17 janvier 44. — J'étais convaincu que les influences staliennes qui prévalent ici à *France libre* ne permettraient pas à Paul Rivet de continuer nos relations amicales et mêmes affectueuses. Je n'allais pas à ses conférences pour ne pas le compromettre en lui serrant la main en public! Il m'avait dit que Simone Téry et Oumansky le comblaient de politesses. A partir de novembre nous cessâmes de nous voir, tout naturellement. Pour le nouvel an, il m'envoyait quelques mots dans lesquels il émettait l'opinion que les Russes seraient à Berlin avant les Alliés... « Qu'importe, d'où que vienne la délivrance. » Je lui répondis que l'hégémonie stalinienne sur l'Europe ne serait pas une délivrance, mais un nouveau cauchemar (sans ajouter que ce serait aussi le commencement de la III^e guerre mondiale). Il vient de passer chez J. M., saisissant l'occasion de lui dire — sachant bien que cela me serait rapporté — que le socialisme

a tout de même triomphé en Russie et que l'Europe doit passer par là... Il lui dit aussi qu'il venait de faire donner une chaire de littérature française à une dame Assine, turque devenue française et stalinienne. Cela me suffit, nous ne nous verrons plus... « Toute ma forte affection », m'écrivait-il le 4. Et c'est un assez grand homme, un vrai vieux savant honnête des bons temps de la III^e République... Dommage. Cela me repose pour la milliè^me fois l'étrange problème que je n'arrive pas à résoudre : pourquoi tant de poltronnerie chez les intellectuels et de telles subites et basses défaillances de la conscience scientifique ? Ils ont une peur insurmontable de remonter les courants, il faut toujours qu'ils soient portés par le flot, — « du bon côté du manche », pas trop loin des honneurs officiels et de l'argent. P. R. n'a pas de fortune, il est matériellement tenu, — mais n'a-t-il pas une autorité personnelle assez grande pour s'imposer sans platitude ni renoncement à penser ? Il le pourrait, avec un peu plus de cran. C'est le cran qu'il n'a pas, accoutumé qu'il est aux mœurs parlementaires et à la politesse des salons dans lesquels on coudoie avec des sourires les pires adversaires. Il ne sait pas que les Totalitaires n'admettent ce jeu que pour en tirer parti, — il ne veut pas le savoir.

... Plus petit, plus vif de mouvements, il ressemble à André Gide : même haut front bombé, mêmes tempes plates et belles, même nez aquilin, fin et fort, presque la même bouche fortement découpée, d'une sensualité maîtrisée, mêmes lorgnons sur un regard moins fermé. Simple, cordial avec le premier venu, affectueux avec les gardiens de musée, les guides zapotecs d'Oaxaca, rien de distant dans son maintien (au contraire de Gide, chez lequel on observe facilement une sorte d'égoïsme aristocratique, mêlé à de la timidité, à un désir de fuir les gens). De l'humour, une constante ironie, une manière joviale de raconter des histoires. Ses histoires sur les généraux sont d'un vieil antimilitariste — et fort bonnes. Avec cela savant consciencieux, dont l'apport est réel, bien que le style soit mauvais. Aimant l'archéologie, l'ethnographie, son Musée de l'Homme de Paris de toute son âme. Patriote comme Jaurès, socialiste de

la même veine, sans marxisme, avec de l'opportunisme libéral, et dedans un grain de vieux jacobinisme. Soixante-dix ans environ, l'esprit vif, les membres agiles, j'éprouvais un vrai plaisir à le voir gravir les pentes des ruines de Monte Alban sous le soleil mexicain.

Il fit preuve d'un grand courage lors de l'occupation de Paris, demeuré à son poste au Musée de l'Homme, participant avec Chiappe à l'organisation d'une résistance digne au Conseil Municipal, puis avec de jeunes collaborateurs, dont deux ont été fusillés, à la résistance clandestine. « Vous verrez, nous disait-il, j'ai tous les journaux parisiens dans ma collection... » Je crus, tant il en parlait comme d'une chose dont on dispose, qu'il avait cette collection ici. « Mais non, elle est sous la grande statue de l'île de Pâques, au Musée... Vous la verrez quand nous rentrerons. »

18. — *Victor Basch* et sa femme ont été assassinés sur une route non loin de Lyon, sans doute par les collaborationnistes. V. B. était de la même génération que Rivet; j'eus avec lui le même débat, mais en clair, durement. La « révolution dreyfusienne », cet étonnant mouvement de masses et d'élites qui bouleversa la France bourgeoise sur une question d'innocence (d'un seul homme) et de vérité, avait fait de Victor Basch, qui fut l'un de ses artisans, une des éminences grises de la République républicaine. Cette grandeur morale et politicienne lui suffit. En 37, président de la Ligue des Droits de l'Homme, partisan du pacte franco-soviétique, mais aussi humaniste français de vieille et bonne souche, il ne savait quel comportement tenir au Comité Central de la Ligue où la minorité (Magdeleine Paz, Félicien Challaye, Gaston Bergery...) réclamait l'enquête sur les Procès de Moscou, tandis que la majorité se dérobait, travaillée par les communisants. La Ligue était naguère intervenue en ma faveur, elle avait pendant la révolution russe condamné le terrorisme bolchevik, maintenant elle préférait se taire devant le terro-

risme thermidorien d'une puissance presque alliée. Victor Basch m'invita finalement à un entretien. Il habitait près du Luxembourg un immeuble parisien typiquement gris et silencieux, un appartement suranné, meublé à la fin du siècle dernier, rempli de présents, de photos (jaunies), de tableaux couverts par le temps d'une sorte d'opacité, — il habitait le passé. Il pouvait avoir entre soixante et soixante-cinq ans, plutôt petit et maigre, un profil rasé d'acteur ou de magistrat, le teint gris, la voix basse et chaude. Il portait une sorte de cravate lavallière du genre vieux-radical. Nous discutâmes — amicalement — pendant plusieurs heures de la légalité des procès de Moscou, des procédures du Guépéou, etc.; il était informé et vacillant, mais se retranchait derrière l'impartialité. « Je veux entendre les deux sons de cloche, vous comprenez, Serge... — Oui, les fusilleurs et les fusillés... » Je fus amical, respectueux même (et le fait est que ce vétéran d'une République radicale déjà morte à l'époque m'inspirait une certaine sympathie, malgré son désir manifeste de se dérober), mais j'argumentai sans ménagements, c'est-à-dire sans réplique possible. A la fin, il m'assura que je l'impressionnais énormément, qu'il fallait que la Ligue organisât une enquête contradictoire, qu'il m'inviterait à déposer ainsi que Charles Rappoport... L'enquête n'eut pas lieu.

Pendant la défaite de France, le fils de Victor Basch s'était suicidé.

19 janvier 44. — Même chapitre de la *faillite des intellectuels libéraux* qui furent grands au siècle passé... Un auteur américain, Howard Selsam, écrit dans *Socialism and Ethics* — double sujet auquel de toute évidence il ne comprendra jamais rien — que « (l'activité humaine) s'est dirigée vers la liberté avec les révoltes d'esclaves de la Rome antique, la Révolution cromwellienne, les Révolutions américaine, française et russe, le raid de John Brown sur Harper's Ferry, les grandes grèves du mouvement ouvrier

moderne, les procès et les exécutions de saboteurs et d'espions par les Soviets. »

Exemple d'improbité intellectuelle totale. Sans probité de l'intelligence, que vaut l'intellectuel ? Ce n'est plus qu'un faux monnayeur. S'il se croit à *gauche* (en France, naguère Malraux, Guéhenno, Jean-Richard Bloch et les savants Perrin, Langevin, Wallon), tant pis pour la gauche, car ce ne sont plus que des démoralisateurs.

Tout l'effort de la pensée claire, depuis plus de deux siècles déjà, a sans cesse tendu vers l'établissement, la conquête de certaines notions d'exactitude dans la mesure des faits, de vérité démontrable et démontrée par des méthodes d'investigation impersonnelles, c'est-à-dire aussi objectives que possible. La moralité de l'intelligence est inséparable du simple exercice de l'intelligence, au sens de la pensée scientifique. La distorsion des faits vérifiables, le refus de les constater par admiration des puissances du jour, par inclination à suivre de grands courants d'opinion modelés par les puissances du jour constituent des faillites complètes.

Noter que ce Selsam se montre aussi improbe et ignorant en ce qui concerne la révolution anglaise qu'en ce qui concerne la révolution russe. Cromwellienne, l'anglaise ne l'est que pour les primaires de l'enseignement bourgeois. Un Augustin Thierry — pour ne point parler des historiens socialistes — tenait compte des aspirations populaires manifestées en Angleterre à l'époque et il a fort bien souligné que Cromwell fut en réalité l'étrangleur de l'esprit de liberté qui ne cessa pas un jour de lutter contre lui. Ce fut assez exactement le Staline de la révolution britannique; en ce sens, le Selsam a tout au moins la logique de son improbité.

22 janvier 44. — Rencontré Paul Rivet chez les M. avec Audel (ou Hodel) de la troupe Jouvet et les de M.

Il nous a paru affaibli sur lui-même, amenuisé, déprimé,

méconnaissable. Le vieil homme allègre qui grimpait si alertement les sentiers de Monte Alban semble n'être plus. Les bureaux pleins d'arrivistes, les amertumes et le subit découragement de vieillir lui ont en ces quelques mois porté un coup. A M. P., parlant de son voyage en Algérie, il a dit : « Crever là ou ailleurs... » Contraste avec son vigoureux langage, lorsque nous nous vîmes pour la première fois au Comité de Libération nationale : « Je compte bien rentrer et participer au règlement des comptes... Et je serai impitoyable, je vous assure ! Quand vous verrez mon musée... », etc. Il parlait toujours de son musée comme d'une chose immédiatement proche. — A son état de dépression s'ajoutait, vis-à-vis de moi et de Jean M., un malaise visible ; vis-à-vis de J. M., cela s'est traduit par une réplique hargneuse, jetée de biais, d'un petit ton narquois : « Comment comptez-vous aller à Alger ? — A la nage ! » Je n'ai guère desserré les dents. Décidé de lui écrire une lettre très affectueuse, mais parlant nettement des pressions sournoises ou impudentes que les staliniens ont certainement exercées sur lui pour l'empêcher de continuer avec nous de bonnes relations qui certainement lui faisaient autant de bien qu'à nous. Poserai aussi la question de principe du socialisme antitotalitaire et des conflits en germination au sujet de l'hégémonie stalinienne sur l'Europe centrale.

J. de M. me cite le propos d'un financier new-yorkais qui s'occupe des questions françaises :

— Nous avons en vue une *économie dirigée* constituée en trois zones : zone nationalisée, les banques, transports, etc. ; zone contrôlée des grandes industries capitalistes soumises au plan ; zone abandonnée à l'initiative privée, petite industrie, moyen et petit commerce, etc.

C'est en somme ce qu'eût souhaité Lénine au début de 1918, avant que la guerre civile n'obligeât les bolchéviks à procéder en grand aux nationalisations réclamées jusqu'alors par les seuls communistes de gauche (Boukharine, Piatakov, Radek).

Le même financier ajoute :

— C'est raisonnable, mais cela me paraît assez utopique ; ou

l'industrie contrôlée échappera au contrôle ou c'est elle qui tentera de contrôler le reste. Je ne puis m'empêcher de penser que les nationalisations s'imposeront dans une mesure beaucoup plus vaste qu'on ne le prévoit.

23 janvier 44. — Belle corrida avec Luis Procuña. Nous étions sur la plus haute galerie, celle qu'on appelle le toit, l'azotea. La colossale cuve des arènes contenait tout un peuple; derrière nous, d'une hauteur de huitième étage, la vue sur les horizons aérés, ensoleillés, l'étendue de la ville, des brumes lumineuses sur les contours des montagnes. A nos pieds, l'arène qu'un nuage voilant le soleil rendait par moments tristement grise; à ces instants, le jeu de l'homme et de la bête devenait morne et son absurdité banalement tragique apparaissait tout à coup comme écrite sur une page décolorée. Le soleil reparaissant, tout changeait, ce jeu sanglant retrouvait un sens. Observé les petits mouvements de la main du torero au toro, auquel il parle, qu'il s'efforce de conduire et de dominer psychiquement. La connaissance du toro, l'observation minutieuse et intuitive de son caractère, le contact secret qui s'établit entre le tueur et la bête doivent avoir un rôle peut-être capital dans la maîtrise du bon matador. Les excitations, sifflements, vivats, ollés de la foule établissent un autre magnétisme orageux entre lui et la multitude des spectateurs. (C'est de ce point de vue des influences et des communications psychologiques qu'il faudrait étudier le combat.) Luis Procuña, (habit jaune et doré) fut magnifique; le toro le toucha, le souleva le jeta par-dessus son encolure, assez sérieusement blessé à l'intérieur de la cuisse. Adresse de l'homme à bien tomber, à ne perdre pas une seconde la domination de lui-même. La foule avait frémi, le matador se releva, tranquille et continua à toréer. Il devait être tendu au point de ne pas éprouver la douleur, il connaissait la bête, il se joua d'elle. Après l'avoir tuée, les ollés lui firent attribuer l'oreille du toro et il parcourut deux fois l'arène, en sueur, brandissant son trophée, saluant; il sautillait, mouvant le

moins possible la jambe blessée. J'ai su que c'était la dernière course de son contrat; s'il avait renoncé à la finir — dit-il — on l'aurait plaint, mais en le considérant comme vaincu et il n'avait que peu de chances d'obtenir pour cette saison même un nouveau contrat. Il se battait pour s'imposer à l'entreprise.

Jeannine était près de moi, très attentive, mais nullement nerveuse, prenant les choses bien concrètement. Par moments, j'avais les nerfs en pelote, je me détournais. Le sentiment du prix de la vie humaine, l'horreur, devenue instinctive, du sang inutilement versé et de la cruauté. Aucune de ces notions n'étant encore stabilisée chez l'enfant, elle s'accoutumerait simplement à ces jeux comme à toute autre réalité.

Réflexion d'une amie (Dominique) : « Ce n'est pas l'oreille qui devrait être le trophée, mais les testicules, organes de la virilité... » — L'oreille est évidemment un substitut. L'idée de la castration du vaincu affleurerait d'elle-même à l'esprit de cette jeune femme, croyante, nullement instruite du freudisme, et d'âme très droite.

GUÉPÉOU, TASS, ETC.

25 janvier 44. — Entretien avec Marceau et Julian sur les intrigues dont nous sommes l'objet depuis que l'ambassade soviétique s'est installée ici. Des fonctionnaires mexicains ont donné à Julian des avertissements qui semblent bien sérieux et lui ont même proposé de prendre pour lui des mesures de protection. Le feu paraît se concentrer en ce moment sur J. G., probablement parce qu'on le considère comme le plus gênant sur le plan espagnol et parce qu'un attentat contre moi serait toujours signé. Les deux « journalistes » de l'agence Tass, Potemkine et Lachévitch ou Darchévitch (?) ont envoyé à Moscou de longs télégrammes coûteux mentionnant principalement J. G. comme lié aux sinarquistes, disposant de fonds, dirigeant une vaste activité clandestine; expulsé du reste de divers pays, condamné en Espagne comme agent d'Hitler, pour haute trahison, etc. Ces dépêches

ont ému la censure qui s'est renseignée et s'est rendu compte qu'il s'agit d'une campagne semblable à celles que l'on fit contre Trotsky avant de l'assassiner. Objet probable : si ces dépêches sont publiées en U.R.S.S., préparer l'opinion à un drame qui serait aussi un scandale; si elles ne sont pas publiées, même préparation dans les milieux dirigeants; peut-être en outre est-ce une manière jugée habile d'ameuter tous les services secrets, censures diverses, contre-espionnages avant de lâcher des faux. En tout cas, cela se fait par ordre de Moscou, avec une fin précise.

A rattacher à ceci, la campagne esquissée dans *El Universal Grafico* qui, récemment, publiait que nous fondons une nouvelle Internationale avec Nathalie Trotsky et que nous sommes les organisateurs des grèves de cheminots! (Les communistes eux-mêmes jouent dans ces grèves un rôle important.) Gregorio Lopez y Fuentes a publié notre démenti.

Jésus Hernandez, ancien ministre communiste de l'instruction publique en Espagne — et qui ne serait qu'un gangster — est arrivé de Moscou avec Anton, cet Anton qui dirigea pendant la guerre civile la campagne contre le P.O.U.M. Ils s'étaient arrêtés à l'Hôtel Hippodromo, d'où Jésus Hernandez a disparu sans même régulariser ses papiers. Il serait à l'ambassade soviétique. On se demande s'il va diriger un travail secret ou partir avec une nouvelle identité pour l'Algérie ou l'Espagne (par le Portugal, voie ordinaire). On pense qu'il est lui-même en disgrâce et que les missions dangereuses qui lui sont confiées constituent une façon de se débarrasser de lui.

(Ajouté). Le jeudi 3 février, l'agence Tass envoyait à notre sujet un télégramme à Moscou contenant ces mots dictés par M. : « Moscou s'étonne que les gouvernements de Londres et de Washington n'aient pas encore obtenu du gouvernement de Mexico des mesures décisives contre ces ennemis des Nations Unies, etc... » Il s'agit de remplir les dossiers de toutes les censures du monde.

CLAUDEL JOUÉ PAR JOUVET.

1^{er} février 44. — La salle de Bellas-Artes, vaste, cossue, velours rouge et cuivres, bondée. Le style vise au confortable luxueux d'un temps de commerçants enrichis, mais les courbes d'une architecture déjà commandée par le béton et le métal le dominent. C'est très cher, on ne voit que les bien vêtus; le public français de Mexico n'est fait que d'hommes d'affaires dont les affaires ont prospéré chaudement sous le tropique, en régime semi-colonial — et de gens qui vivent alentour de ceux-là. La serre mercantile produit de belles jeunes filles en nombre modéré, des jeunes gens chics aux visages vides et des parents empâtés qu'il suffit d'entrevoir pour deviner l'appartement — fauteuils et colifichets, peinture de salle à manger. Peu de Mexicains, la loge présidentielle est vide. Drôle qu'ils aient si peu de curiosité pour un vrai théâtre. — Jovet, dans sa loge. Les coulisses sont spacieuses, les loges agencées comme des bureaux... Louis Jovet nous reçoit en robe de chambre brune, en train de se démaquiller. Il a une tête gothique, un cou vigoureux mais long et qui paraît décharné, des paupières grandes sur les yeux ronds, exorbités, d'un bleu de pierre polie, le nez fortement busqué. Une sorte d'égarement dans l'expression, — un homme qui vit de tension et de détentes sur une trépidation intérieure continue, devenue monacale. Il tient du visionnaire, du fanatique (l'artisan fanatique de son art), du mystificateur — et il doit être roublard. J'ai posé la question à une de ses collaboratrices et elle m'a répondu évasivement, en riant : « Visionnaire, certes, mais aussi très loustic... » Têtu, travailleur, obsédé, orgueilleux. Nous le voyons éteint, après l'effort de la scène, nous sommes les gêneurs fatigants de l'entr'acte. En scène, il est grave, il s'admire et admire chaque parole qu'il prononce d'une voix assurée — d'une voix royale telle que les monarques, bien entendu, n'en sauraient avoir. En scène, il pontifie et c'est très prenant.

Emotion d'entendre une foule parler le français, de voir de jeunes têtes françaises. Mais cette foule est trop ostensiblement riche. Dans une loge voisine de la nôtre, l'ex-roi Carol, son visage aigu de rongeur élégant et fripé. Mme Lupescu, près de lui, en manteau de fourrure, est d'une vulgarité accomplie, sans la moindre touche d'intelligence, ou de vice, ou d'agressivité, ou de quoi que ce soit : banale, la quarantaine bien digérée, fardée, les cheveux teints, le profil épais, les yeux plutôt bovins. Quelqu'un, à côté de ces insignifiants, le ministre de la Cour, Urde-reanu, athlétique et étroit d'épaules, une tête longue, noire, basanée, des poches sous les yeux enfoncés et obscurs, — l'homme des casinos, le témoin bizarre des affaires de faux chèques et de morts suspectes, le témoin qui ne dira jamais que ce qu'il veut dire, mais sur lequel on pourrait compter pour faire un mauvais coup. (Je les avais rencontrés chez Ed. V. en arrivant à Mexico et vus d'assez près avec déjà cette impression-là.) Dans le voisinage, banquiers, diplomates, mondains. Les versets chrétiens de Claudel tombent sur ces hommes contents d'eux-mêmes et du monde basement, stupidement antichrétien, antihumain qu'ils font, en pluie flatteuse; ils se sentent ennoblis de s'imaginer qu'ils y comprennent quelque chose, mais en réalité ils consomment ce poème tragique comme une mayonnaise bien faite.

Pénible de penser que ce grand chrétien, Claudel, a lui-même passé la plus grande partie de sa vie — toute sa vie *sociale* — dans la diplomatie, entouré des hypocrisies mondaines et s'y complaisant. Quel bonheur et quel courage, en contraste, la solitude de Nietzsche! L'homme *aliéné* de lui-même (Marx) : il met le meilleur de lui-même dans son œuvre et le reste, le reste « n'est que littérature » vécue, pauvrement bourgeoise.

La dérision de cette clameur chrétienne, qui porte si loin, posant tous les problèmes avec une si humble et haute grandeur, jetée à ce public d'enrichis somme toute béats, iniques et stupides, à cette pacotille de diplomates, à ce roi pillard de son pays, fascisant, assassin, antisémite, dissolu et business-man, cette dérision paraît absolue : négation de toutes les valeurs affirmées dans la souffrance et la pensée créatrices. Image de cette société

aboutissant à la négation d'elle-même. — Cette vue *sociale* qui s'impose à moi, pour me séparer de ce monde (combien je me sens « chrétien »!) est incomplète. Il y a la société et il y a l'homme tout court en chacun, l'homme devant l'amour, la mort, les destinées, avec sa charge d'animalité et de spiritualité. Il est juste, il est bon, il est nécessaire que le cri soit jeté à tous, au delà du social, du fond même du social, pour atteindre l'homme permanent et profond sous l'épaisse enveloppe méprisable du financier, de la mondaine et tutti quanti. Quelques-uns, quelque peu seront touchés : l'art est justifié, il ne s'est pas entièrement vendu, il a gardé son essence incorruptible.

RÊVE : SÉISME.

4 février 44. — Noté cette nuit ce rêve que je venais de faire intensément : J'étais avec Jean du M. dans une grande chambre aux tonalités d'acajou ou de velours rouge foncé. Dominique et une enfant venaient de passer au cabinet de toilette ou dans une autre pièce. La terre commença à trembler, le building — c'était une sorte de gratte-ciel — oscilla tout entier, amplement, longuement, de plus en plus. J'éprouvai une grande curiosité et regardai par la croisée qui était étroite et haute. Un vaste paysage de ville s'y déroulait, magnifique : une courbe de la Seine, vue de très haut, argentée par le clair de lune, les petits ponts se découpant en fines silhouettes noires sur l'eau métallique. A droite, au premier plan, la Tour du Chien du Kremlin, massive, couleur de brique pâlie baignée de pénombre, plus bas le toit carré d'un haut building en ciment, aux fenêtres éclairées, qui chancelait. Je ne voyais pas le chancellement de la ville, notre édifice paraissait osciller seul. J'allai vers une autre fenêtre, je ne me souviens pas de ce que j'y vis. Je pensai qu'il fallait descendre, j'appelai précipitamment Jean et Dominique, irrité de ce que D. tardât à sortir du cabinet de toilette ou de l'autre chambre. Puis l'idée me vint qu'il serait inutile de descendre, qu'on n'en aurait pas

le temps. Je revins du palier dans la grande chambre. Tout à coup, l'édifice commença de s'incliner tout entier d'un côté, tombant. Je dis à Jean, qui était calme : « Nous allons être écrasés », mais j'espérais encore, puis je compris qu'il n'y avait rien à espérer, je repris : « Nous allons être tués, si ce n'est pas un mauvais rêve — l'échappée dans la névrose ! » Je mis les deux mains sur mon visage et je me réveillai, — c'est-à-dire que le rêve continua mais que maintenant je crus m'être réveillé, avec soulagement.

Ici se place un hiatus, puis je me retrouve seul dans la rue, la nuit, une sorte d'avenida Juarez (j'ai la sensation que c'est l'avenida Juarez, mais elle est plus large avec une vague ambiance parisienne). Je suis préoccupé du sort de Laurette et Jeannine, je veux rentrer vite, je me dis que la maison de la calle Hermosillo est solide et doit avoir résisté à ce séisme. J'entre dans un petit bureau de tabac en coin de rue, je demande des Virginia et pendant que le boutiquier les cherche, le séisme recommence. Le boutiquier continue à me servir et moi, embarrassé par un paquet, je rassemble avec difficulté 35 centavos et une *planilla* (1) déchirée que je ne veux pas perdre. Je pense en même temps qu'il est idiot de s'occuper de centimes, d'une *planilla* et de cigarettes quand la terre tremble... Je sors, le sol est encore agité d'une houle, des gamins se poursuivent sur l'asphalte, ils vont me bousculer, je me fâche. L'asphalte est mouillée, il a plu, il y a des enseignes lumineuses, je lève la tête vers un petit hôtel aux fenêtres tendues de rideaux crème et doucement éclairées, c'est quelque part aux Champs-Élysées.

(J'avais passé la soirée avec J. et D. du M. à un concert, à Bellas-Artes où la salle est en rouge foncé, monumentale; j'éprouve souvent, au lit, la sensation d'un léger séisme prolongé. Les mots « l'échappée dans la névrose » se rapportent à la théorie de Freud sur la religion, à laquelle j'ai souvent pensé depuis quelque temps, — mais l'intervention de la psychanalyse

(1) Ticket d'autobus.

dans le rêve même est curieuse. Paris, Moscou et Mexico mêlés ne forment pour moi qu'un site intérieur tout à fait naturel.)

Je venais d'entendre un concert symphonique. Un puissant concerto de Grieg et une suite de l'*Oiseau de feu* de Stravinski m'avaient emporté au fond d'une informe mais intense rêverie presque sans idées et sans images. Le jour, j'avais travaillé à la description du Camp de concentration de La Saulte (roman) sans réussir à fixer la silhouette du lieutenant Cyprien.

J'étais plutôt déprimé, triste, pour des raisons d'intimité et à cause d'une vue d'ensemble de l'histoire qui me tourmente souvent. J'en avais parlé au restaurant à D. et à Audel et m'étais aperçu que cela me faisait du bien d'en parler. A mettre au clair.

SOCIALISME SCIENTIFIQUE ET PSYCHOLOGIE.

17 février 44. — Le socialisme « scientifique », c'est-à-dire de sincère aspiration scientifique et nourri en effet par les connaissances du temps, assez habile en outre pour se donner l'appui du mythe prodigieusement efficace que la science devenait, grâce au double avènement de la technique industrielle moderne (scientifique en effet) et d'une vision infiniment élargie de l'homme et de l'histoire, — le socialisme scientifique de Marx-Engels-Lénine-Trotsky-Boukharine fut en effet à l'extrême pointe avancée des connaissances actives du XIX^e siècle. Impossible de séparer la connaissance de l'activité, la connaissance est action, domination de la nature et jusque de la nature humaine, dynamisme utilitaire même sous ses aspects les plus désintéressés, les plus éloignés de l'action pratique. En ce sens la proposition de Nietzsche : *est vrai ce qui sert la vie*, est profondément juste; la recherche de la vérité est un combat pour la vie; la vérité qui n'est jamais faite, étant toujours en train de se faire, est une conquête sans cesse recommencée par une approximation plus utile, plus stimulante, plus vivante à une vérité idéale peut-être inaccessible. —

Le socialisme scientifique naquit un demi-siècle environ avant la psychologie moderne. Il est naturel que les questions sociales-économiques aient été posées avant celles de la connaissance de l'homme profond. Le siècle capitaliste fut celui du primat de l'économie. Auparavant, la théologie s'était préoccupée de l'homme profond, mais ses solutions et ses vues tombaient en désuétude. (Remarquer que Freud, Adler et d'autres éprouvèrent le besoin de réagir contre la « psychologie sans âme » et rendirent un sens précis au mot *âme*.) Les grands marxistes, principalement les Russes, absorbés par le combat et grisés par le succès pratique, cessèrent de suivre le courant des sciences en développement. Le livre philosophique de Lénine, *L'Empiriocriticisme*, est le plus faible de ses ouvrages; des œuvres marxistes, *L'Antiduhring* d'Engels est celle qui a le plus vieilli et je doute fort que l'on puisse tirer encore parti du Monisme de Plékhanov. L'application vulgaire que l'on fit de la thèse selon laquelle « le marxisme n'est pas une philosophie mais une méthode de transformation du monde » fut souvent une défaite intellectuelle; le marxisme demeura une philosophie en réalité, tout en perdant de vue que le monde ne saurait être transformé sans un renouvellement constant de sa philosophie, sans une mise à jour permanente des idées les plus générales en accord avec l'acquis scientifique croissant.

De la négligence de cette mise à jour, de la méfiance (quelquefois légitime) des socialistes envers la psychologie, des tentatives (pas entièrement dépourvues de justesse) d'expliquer la pensée psychologique par les méthodes du matérialisme historique, il est résulté que le socialisme s'est laissé distancer par les sciences et que les sciences nouvelles, n'étant plus fécondées par l'influence de l'idéalisme socialiste, ont subi plus fortement l'empreinte des courants réactionnaires. Pendant la révolution russe, ces phénomènes produisirent une véritable catastrophe intellectuelle qui facilita de beaucoup l'avènement du totalitarisme. L'excuse des grands Russes est qu'ils n'eurent pas le temps : ils ne travaillèrent que pendant une dizaine d'années et presque toujours en péril de mort.

La théorie des superstructures idéologiques fondées en dernière analyse sur la structure économique des sociétés, essentielle au matérialisme historique, ne peut plus vivre sans une remise à jour capitale. Corollaire : l'intelligence du rôle de l'individu dans l'histoire ne peut plus se contenter des vues marxistes du siècle passé. S'il est vrai que Napoléon est un produit de la révolution bourgeoise, cette vérité générale est si générale qu'elle supprime tout le problème de la personnalité de Napoléon. Je pense aux imbéciles bien intentionnés qui, au Musée d'art moderne de Moscou (galerie Morozov) placardaient à côté des Renoir et des Gauguin des statistiques commentées sur l'essor de la bourgeoisie française. Ces chiffres jettent une certaine lumière indispensable sur l'art français de l'époque, sans doute; mais la lumière unique que l'art jette sur ces chiffres demeure entièrement inexpliquée.

1. Les superstructures idéologiques (et psychologiques) sont devenues si complexes, si pesantes, si riches en deux mille ans et plus de civilisation européenne continue qu'elles ont acquis par rapport à l'économie une autonomie considérable, involontaire, créatrice ou destructrice; dans une large mesure elles vivent par elles-mêmes (exemple saisissant : la religion en Russie). (Autres exemples : les nationalités, leurs traditions.) — 2. La psychologie fait ressortir que tout en obéissant au déterminisme social l'homme porte en lui des charges mentales accumulées depuis ses origines. (En somme, les civilisations sont récentes.) — 3. De ces charges, certaines, dont la puissance est incommensurable, sont antérieures à l'humanité, remontent à l'animalité. — 4. Une vue juste de l'histoire doit tenir compte de la psychologie des sociétés et des individus, jusque dans l'analyse des événements précis. Dans la vie quotidienne, nous devons tenir compte des caractères, des mentalités de groupes, de masses, de personnalités et chacun de sa propre psychologie, ce qui est difficile mais non pas impossible et en tout cas nécessaire.

Le testament de Lénine prévoyant la rupture entre Trotsky et Staline est à cet égard un beau document d'anticipation. Je demandais il y a quelque temps à F. F., après lui avoir relaté la scène de rupture entre Trotsky et Staline au Comité Central en

1927, scène pendant laquelle une apostrophe de Trotsky offensa mortellement Staline, si ces deux hommes qui ne se croyaient divisés que par des conceptions politiques désintéressées (et des ambitions liées à celles-ci : le sentiment de la mission à remplir) n'eussent pas bien fait d'aller, avant de se rendre aux séances du Comité Central, consulter un bon psychologue. « Ils en eussent certainement profité, me répondit-il, ils se fussent mieux dominés et mieux déchiffrés... » Cela n'eût peut-être pas changé le combat, mais cela l'eût porté à un niveau plus élevé, par accroissement de conscience claire.

Les hommes sont des êtres psychologiques; impossible d'agir avec eux, sur eux, sans tenir compte, au sens le plus sérieux du mot, de ce fait. Le schématisme socialiste n'a voulu connaître que l'homme producteur à une époque où le développement capitaliste entraînait, broyait diversement patrons et salariés sans tenir compte en effet de leurs âmes, et où la technique scientifique, produisant les machines, n'avait pas encore produit l'analyse psychologique. — « Pas de psychologie! » J'ai entendu cette petite phrase en Russie des milliers de fois. Elle signifiait : Nous nous battons, nous travaillons, efficence d'abord, objectivité matérielle! et elle ressortissait du pragmatisme industriel le plus borné. Elle atteignit le comble de la bassesse stupide quand le procureur Vychinski la prononça aux procès de Moscou — et Trotsky fut alors appelé un peu tard à prendre la défense de la psychologie. L'éclatant, c'est que la révolution russe se terminait par un drame psychologique. Toute l'histoire contemporaine gravite autour de ce drame-là et du phénomène nazi qui est à la fois économique et psychologique.

Les temps totalitaires présents sont ceux de la psychologie dédaignée et subordonnée à l'organisation, économique au premier chef, de l'Etat. De même que la pauvre science du Moyen-Age fut conçue comme « la servante de la théologie », la psychologie, réduite à quelques applications pratiques violentes et rudimentaires, par la pensée dirigée, est conçue comme la servante de l'Etat organisateur de la production. Ce sont des temps régressifs en dépit de leurs progrès techniques, puisqu'ils affirment

ainsi le primat de l'organisation sur l'humain. De même que l'économie politique fut la science révolutionnaire de l'époque capitaliste, la psychologie sera peut-être la science révolutionnaire des temps totalitaires; le socialisme ne pourra plus s'en passer sans se dégrader et se réduire à une sorte de stérilité.

HITLER MAINTIENT LES KOLKHOZES.

Pourquoi la grande presse n'a-t-elle pas publié cette nouvelle significative? Nous apprenons par un article de M. Maurice Hindus dans *The New Republic* qu'une décision de Hitler maintient le régime des kolkhozes dans les territoires occupés, et que la revue *Das Reich* a publié le 17 août un article proposant diverses améliorations au statut intérieur des kolkhozes... M. Maurice Hindus voit dans ce fait un hommage rendu par Hitler à la collectivisation de l'agriculture. Le paysan soviétique se passerait bien de tels hommages et le démontre en versant abondamment son sang; mais on s'étonne que M. Maurice Hindus n'ait pas songé à ce qui nous semble bien être une aveuglante vérité : si Hitler maintient les kolkhozes, c'est qu'il y trouve un appareil d'exploitation du paysan à peu près parfait; c'est que pour exploiter le travail des gens de la terre, il se rend compte qu'il ne saurait faire mieux. Ce n'est pas au principe socialiste que le conquérant rend hommage, c'est à la perfection de la tyrannie. Nous écrivions dans notre livre sur la guerre de Russie que l'envahisseur, loin de chercher à rétablir en Russie une monarchie ou un capitalisme, chercherait très probablement à s'emparer de la machine bureaucratique afin de s'en servir pour exploiter le peuple russe, et qu'il trouverait sans nul doute, avec le temps, des complices parmi les jeunes bureaucrates staliniens. Les faits nous donnent ainsi une première et forte confirmation.

Est-il besoin de souligner que le principe socialiste de la

coopération agricole et de la grande exploitation rurale collective n'a pas grand'chose à voir avec les kolkhozes imposés par la terreur pour permettre à l'Etat totalitaire d'exploiter sans merci les cultivateurs? Rappelons que pendant plusieurs années, les kolkhozes ont délivré à leurs membres de véritables rations de famine. Et qu'en 1936, l'académicien soviétique Stroumiline, démontrant que les paysans russes jouissaient enfin d'un réel bien-être, estimait la consommation de céréales par tête, pour cette année-là, une année bonne, à 261,6 kilos. Or, Lénine indique dans un de ses premiers ouvrages d'économiste, qu'en 1892, dans le gouvernement de Saratov, la consommation moyenne de céréales par tête d'habitant s'élevait à 419,3 kilos (plus 13,3 kilos de lard — le lard n'étant pas mentionné du tout dans l'article de l'académicien Stroumiline qui parle de 4,07 kilos de lait et laitages par tête et pour l'année).

18 février 44. — Ces réflexions sur des sujets qui me préoccupent sans cesse se sont précisées à propos du conflit qui me sépare péniblement de certains camarades, militants de valeur mais beaucoup plus dominés par des sentiments profonds — dont ils ne se rendent pas compte, dont quelquefois ils n'ont pas idée — que par une conviction objective. Notre émigration socialiste vit sur un socialisme primaire, sommairement marxiste, qui n'a pas été remis à jour depuis vingt ans et qui ignore à la fois les transformations de l'économie et la psychologie. La plupart continuent à ne voir que l'alternative trop facile socialisme-capitalisme et à ne penser qu'en les termes d'un matérialisme historique appauvri. — En outre : méfiance et hostilité à l'égard de toute assertion neuve; complexe d'infériorité à l'égard des intellectuels; ressentiment-déception à l'égard de tout ce qui vient de la révolution russe; petites ambitions de leaders vaincus, d'autant plus amères qu'elles travaillent des hommes dévoués; enfin, mauvaises habitudes mentales de la manœuvre politique, inculquées par la vie des partis détruits. G-o. s'exclamait dans une réunion :

« Notre époque n'a plus besoin d'un Marx! » (« Plût à Dieu, répondis-je, que nous en trouvions plusieurs! ») Une petite femme hargneuse, dans une autre réunion où j'avais parlé du rôle possible des émigrations, s'écriait avec dérision : « Mais où sont les Lénine? » G-lla m'écrit : « Les individus ne sont jamais indispensables. » J'observe que le fait d'avoir un long passé de militant et d'intellectuel est pour moi un handicap : on a tendance à me le reprocher, le passé, le travail accompli, le travail présent offusquent, encombrent, offensent. Tout cela fait partie de la psychologie de la défaite chez des hommes qui n'ont pas les moyens de se connaître et de s'observer — qui ne savent même pas qu'ils devraient tenter de se connaître et de s'observer.

LE MÉTIER DE VAINCU.

19 février 44. — Le métier de vaincu est un des plus ingrats : moyens ou faibles, les gens ressentent la défaite, la leur propre et celle des autres, comme une tare. La leur les aigrit et en les aigrissant les diminue. Celle d'autrui — même quand c'est aussi la leur — agite de bas instincts; et l'on a bien envie d'envoyer au vaincu irritant qui continue la résistance le coup de pied de l'âne. S., parlant avec moi de la justesse de certaines idées de Trotsky, observait : « Oui, mais il était tout de même vaincu, cela jetait sur lui un grand discrédit. » Un discrédit inavoué, le pire : celui que l'on n'oserait admettre sans rougir et auquel on cherche dès lors des raisons qui ne sont pas la vraie. Rares sont ceux qui disent simplement : Moi, je suis du côté des plus forts, — on préfère ne pas même se le dire en son for intérieur et justifier la désaffection que l'on éprouve à l'égard des vaincus par des arguments circonstanciels. — L'épreuve de la force ou du succès ne témoigne pourtant ni en faveur de l'intelligence ni en faveur de la justice, ni en faveur des valeurs morales (elle n'en est pas non plus complètement séparée, la force et le succès peuvent être, sont dans les bons moments de l'histoire liées aux

valeurs réelles, mais celles-ci sont davantage des valeurs de paix que de guerre, plus créatrices que destructrices). L'extrême inconsistance de la « morale de la force et du succès immédiat », ce nietzschéisme de la pire médiocrité, c'est qu'elle est strictement opportuniste. Les luttes continuent : force et succès se déplacent, revers et victoires alternent pour la même cause.

En contraste avec la banalité, l'attitude des grands caractères qui luttent en escomptant le changement du destin : vaincus dans la réalité extérieure ne se sentent pas vaincus dans leur âme. A quatorze ans, lisant Houssaye, je fus enthousiasmé par Blücher qui, battu à Ligny le 15 juin, foulé aux pieds des chevaux sur le champ de bataille, se relève, commence la poursuite du vainqueur, le rejoint à Waterloo le 18 juin, pour l'achever ! Blücher avait alors dans les soixante-dix ans et il avait toujours été battu par Napoléon. Autres exemples : Hugo vaticinant en exil pendant une vingtaine d'années. Les révolutionnaires russes entre 1870 et 1917. Ces bons exemples ne s'appliquent pas à la situation des révolutionnaires européens d'aujourd'hui dont la défaite est beaucoup plus profonde, dans des circonstances beaucoup plus obscures. Blücher avait derrière lui la nation allemande organisée, une jeunesse ardente, le royaume de Prusse. Hugo était soutenu par l'esprit libéral du temps qui lui assurait une immense popularité et une situation matérielle excellente. Les Russes, pendant cinquante ans, bénéficièrent de la sympathie du monde occidental ; ils se sentaient portés par le courant de l'histoire, leur idéologie était intacte et progressive, leur élan grandissait malgré les persécutions. Maintenant, pour les socialistes et bien que le développement historique confirme leur pensée dans ses plus grandes lignes, les difficultés sont infiniment plus lourdes. 1. Le totalitarisme inflige des défaites totales : l'anéantissement, et, par la pensée dirigée, vise à empêcher la renaissance des idées et la formation des caractères (et le totalitarisme est latent même dans les Etats antitotalitaires). — 2. La pensée socialiste n'est plus à jour, elle a presque perdu sa mythologie scientifique ; et la grande mise à jour n'en sera possible qu'avec la libération de vastes mouvements d'opinion. — 3. Réformisme et stalinisme

ont fait une longue sélection à rebours des intelligences et des caractères, secondée par les répressions réactionnaires. — 4. Le mouvement défensif de la bourgeoisie, depuis la révolution russe, a entraîné l'intelligentsia européenne qui ne pouvait vivre que de la bourgeoisie. — 5. Les problèmes n'ont plus leur belle simplicité de naguère : c'était commode de vivre sur des antinomies comme *socialisme ou capitalisme*? Maintenant, nous sommes en pleine transformation du monde, dans un chaos mouvant, entourés de falsifications, de faits complexes, d'idées tâtonnantes, d'intérêts transitoires, de violences. Comment s'y retrouver? Rien n'obscurcit davantage la conscience que les intérêts de l'instant, quand ils participent de luttes mortelles.

MICHOACAN. PATZCUARO.

20-27 février 44. — Voyage avec Laurette, dans le Michoacan. Steppes brûlées, la terre rousse, jaune, aride, cet immense pays sans villages, ces ravins, ces pentes sans eau, abandonnées au soleil. On se demande ce que les vaches peuvent bien brouter dans ces solitudes désertiques. Des masures en adobe, entre quelques magueys hérissés, somptueusement décoratifs parce qu'ils proclament l'énergie végétale avec une sévère rigueur de formes, laissent une impression de dépouillement et de solitude tragique. Stations : les mendiants du moyen âge aux fenêtres, leurs visages cuivrés, ravinés, virils, âpres. Ce sont les frères de nos mendiants de Russie et ce sont des silhouettes peintes par Breughel qui me reviennent sans cesse à l'esprit. Le soleil calcine la terre, l'homme, la misère, la volonté de vivre. En entrant dans le Michoacan, les sites changent, verdissent : amples vallées, champs clairs, cela fait aux yeux un bien inexprimable. Je sens combien la vie végétale nous est proche et nécessaire.

Revu Patzcuaro. La ville est délaissée, vieille petite ville hispano-indienne, espagnole par ses pierres, tarasque par les gens. Singulier d'y rencontrer souvent des yeux gris ou bleus.

Jour de marché, bigarrures, pauvreté. Des villages voisins, les Tarasques montent par la route, portant leurs humbles marchandises, souvent ce n'est que quelques longs poissons transparents d'une nuance de corne douce. Les femmes portent l'enfant roulé dans un châle bleu et accroché ainsi sur le dos. L'enfant éveillé, qui ne pleure, semble-t-il, jamais; il y en a des dizaines ou des centaines, silencieux, déjà graves comme s'ils étaient résignés. — On vend des viandes, mouton je crois, séchées au soleil, en épaisses feuilles aplaties, sombres, qui n'ont pas mauvaise mine. — Les mendiants errent, des vieux, des infirmes, sous leurs grands chapeaux sales et leurs sarapes poussiéreux. — Grand calme. D'un côté de la place, la belle maison fermée, peinte en rose-rouge, avec des rideaux bourgeois, un balcon. Derrière une vitre du premier étage, un monsieur cossu, vêtu à l'européenne, fume en considérant le grouillement de la place. Il règne. — L'Ayuntamiento, du xvii^e siècle, banal; trois fenêtres grillées au premier; là des hommes à sombreros regardent aussi la place en devisant. Ce sont les enfermés de la prison. On me dit qu'il y en a qui purgent des peines de plusieurs années, quelques-uns pour avoir ravi leur fiancée au lieu de la demander aux parents et de conclure commercialement l'affaire en discutant la dot. — Les rues latérales, bordées de maisons basses aux couleurs gaies, aux larges auvents, sont traversées par des attelages que je reconnais : l'arba du Caucase : deux bœufs bas aux cornes larges, une voiture à deux hautes roues; un paysan conduit, pareil à ses frères d'Ossétie ou de Mingrélie qu'il ignore, presque le même chapeau large, un épieu fortement ferré à la main. — Dans une petite rue paisiblement lumineuse, montant vers une église baroque aux tons de terre cuite, la jeune mendicante, idiote ou folle, accroupie sur le seuil de sa porte, se lève à notre approche, vient nous tendre une main rose et brune, affreuse à voir, écaillée de crasse durcie; et son visage est immobile comme un masque, avec des yeux bruns, éteints, qui voient et comprennent.

L'Hôtel Principal a trois cantinas, côte à côte : El Sol de Oro, El Eden, Ternura. — Un autocar peint en lilas déteint, meurtri par les chocs, la carrosserie enfoncée ou déchirée par plaques,

s'appelle El Bolchevique. « Un vieux bolchevik, dit L., le dernier, qui n'en peut plus, tout couvert de cicatrices, et court encore en s'essoufflant les routes du Mexique... » — En vente un panier tressé avec cette devise : *Feo, pero me quieres...* (1) — Au centre de la place, sous des arbres magnifiques, la statue en bronze de Gertrudis Bocanegra, une forte femme au corps tendu, plein d'un élan viril. Gertrudis Bocanegra fut suppliciée ici pour avoir lutté pour l'indépendance. On lui déchira les seins. Ogorman l'a mise dans sa fresque de la bibliothèque, en blanc, le sein ouvert saignant comme une fontaine. — Contentement de revoir cette spacieuse bibliothèque — peu de livres, peu de lecteurs, beaucoup d'enfants occupés, un vieil instituteur qui les conseille; l'édifice est d'une église, la fresque éclatante y étale au fond sa forte imagerie. Cette fresque continue la tradition des *Codices* qui racontent les annales en images. A d'autres de dire que cette imagerie « n'est pas de l'art » parce qu'elle n'exprime ni métaphysique ni psychanalyse pour revues luxueuses et galeries de tableaux. Elle chante en bleu vif, en rouge, en feu, pour les enfants et les grands enfants, une histoire terrible et légendaire, avec des symboles faciles, qui émeuvent facilement, elle est élémentaire et vive, elle parle à des gens simples et elle me parle à moi — et elle vous parlerait aussi, si vous n'étiez si pleins de vous-mêmes, si loin des simples gens, si loin de la dure vie réelle qui n'est pas littérature et belles éditions. Ogorman m'a dit à son propos : « Je suis heureux d'avoir peint à Patzcuro parce que l'art doit pénétrer dans les pueblos; je pars de l'idée que les Indios en ont plus de besoin que la grande ville d'affaires... » Il a raison. — L'ancien séminaire de don Vasco de Quiroga est devenu musée, un musée sans richesses, agréablement tenu; quelques sculptures tarasques, un Chacmol trouvé dans le pays, révélant l'influence des Mayas. J'admire des plats reposant sur trois seins de femme parfaits. Figurines de morts, certaines peintes en rouge. Dans un patio fleuri, on a reconstitué

(1) Laid, mais tu m'aimes...

des habitations de pêcheurs, avec de beaux bois sculptés; à l'intérieur, dentelles en papiers de couleur, filets.

Nous traversons la ville le jour du carnaval. Un carrefour de quartier. Les rues dégringolent en pentes alertes vers la campagne. Plazuela triangulaire, fontaine, des arbres taillés autour, dont il ne reste que les troncs gris, ébréchés. Fête (peu de monde, les voisins). Un groupe de musiciens; des masques jouent de bouffonnes corridas. Un grand diable disparaît sous un taureau blanc, en carton, qu'il porte sur les épaules et qui charge de ses petites cornes de bouc les grotesques toreros. Plusieurs de ceux-ci sont habillés en femmes; les longues jupes rouges, plissées à traits noirs du pays. Un gars admirablement musclé, ainsi accoutré et coiffé d'un grand chapeau de paille exécute une danse avec un machete. Il frappe de l'acier le pavé. Ce groupe va de porte en porte porter l'hommage de sa danse bouffonne exécutée avec verve et sérieux, et avec une belle énergie car il fait chaud. Indifférence complète des danseurs et des spectateurs à notre égard. — Au centre de la ville, autre groupe de danseurs, saisissant celui-là, par l'extraordinaire mascarade de truands. Plusieurs personnages en guenilles, chapeaux de feutre à très larges bords relevés et découpés, affublés d'un masque à grande barbe noire et nez de Cyrano, l'autre d'un masque de démon comme les primitifs les découpent dans du bois; le premier porte un pantalon de fourrures déchirées, le démon, plus petit, un vieux pardessus couleur de bure. Ceux qui se sont habillés en femme ont mis par contre des masques roses et blancs de petites bonnes bretonnes aux sourcils stupéfaits, aux sourires complaisants et béats. Ils jouent leur corrida en agitant des fouets et des machetes, c'est un bal de forbans et d'innocentes idiotes. La musique grince, le taureau en carton se dandine, fonce... Ils sont tellement défigurés que je suis soulagé de voir l'un d'eux ôter son masque de fille blanche, qu'il portait sous une sorte de canotier en paille jaune, pour se rafraîchir. Ils se démèneront pendant des heures. Ni bruits, ni cris, ni rires dans cette fête; c'est l'accomplissement d'un rite où ce que nous appelons la joie semble faire défaut; pas la moindre gaité au sens européen

du mot; de la force déchaînée, rythmée, de la vision, une sorte de frénésie modérée. — Joie, gaieté, je ne sais pas si ces mots peuvent s'appliquer à l'Indio. Il est toujours calme, dominé par une énergie passive, sage, taciturne, violente dont le rythme intérieur est lent, jamais agité. Il aime le chant, la musique aux allures de litanie ou de cantilène, la danse aux cadences rituelles qui sans doute procure une sorte de transe. — Personne ne rit et nous n'avons pas envie de rire.

Je ne puis jamais oublier devant ces Indios qu'il n'ont pris contact avec la civilisation européenne qu'il y a cinq siècles et qu'ils n'en ont connu d'abord que la cruauté, qu'ils n'en connaissent encore que les aspects implacables de la pénétration capitaliste coloniale. A l'arrivée de Cortez, c'étaient des hommes de l'âge de la pierre polie organisés par une civilisation barbare, patriarcale et sanguinaire. — Peut-être la gaieté, la joie de vivre sous les formes allègres que nous lui connaissons, sont-elles des acquisitions nécessitant une culture plus longue de quelques millénaires, avec des siècles de bien-être et de sécurité? — ou de richesse et de libre aventure? Les paysans français décrits par La Bruyère comme un triste bétail humain ne riaient sans doute pas beaucoup, eux aussi.

LAC DE PATZCUARO. GIRAUDOUX.

20-27 février 44. — Le lac de Patzcuaro offre un vaste paysage de nacre, de perle, de soie grise, argentée, moirée... L'impuissance des mots. Je suis souvent gêné, paralysé presque, en écrivant, par l'écart irrémédiable entre la sensation, la vision et les mots dont on dispose; au fond la description imagée n'est qu'un petit jeu de comparaisons et de rapprochements plus ou moins habiles. Le lac est « comme un miroir légèrement mouvant », c'est vrai, mais pourquoi dois-je le rapporter à un miroir, à cette menue chose d'intérieur et d'utilité à laquelle en vérité

il ne ressemble en rien? Le truc des surréalistes et des esthètes consiste à chercher la comparaison inattendue : « Les aigrettes de voix jaillissant du buisson ardent de tes lèvres » (Benjamin Péret), — c'est excellent parce que c'est peut-être spontané; mais je doute que l'on puisse produire beaucoup d'images spontanées (ou élaborées) de cette qualité sans une concentration de l'esprit sur cette production, concentration qui doit nuire à la pensée en général, à l'observation, à d'autres préoccupations. Plutôt que d'inventer des images insolites ou simplement nouvelles, j'aime mieux considérer les choses avec simplicité, les dépeindre avec des mots ordinaires et suivre mes problèmes. Et je ne pense pas qu'il y ait un moyen terme. A part dans deux ou trois livres qui sont des réussites assez extraordinaires, *Bella*, *Suzanne et le Pacifique*, Giraudoux s'est perdu dans son jaillissement de paillettes, et pourtant il introduisait dans le poème tendu de sa prose une culture encyclopédique et un constant souci d'intelligence; mais il me fut impossible de poursuivre la lecture de l'un de ses derniers romans tant le thème en était pauvre, platement mondain et bourgeois. (Tolstoï eût dédaigné ce jeu de l'esprit, le style Giraudoux.) — Pensé à Giraudoux parce qu'il vient de mourir à Paris, dans l'étouffement et l'amertume, en s'acharnant à travailler quand même. La soixantaine. Je l'avais trouvé si jeune, grand, avec un beau visage fin et fort, un regard aigu et discret (un jour, chez Grasset). Il ne se doutait pas qu'il incarnait ce qu'il y avait de plus diamanté dans la littérature française d'avant le désastre. *Diamanté* n'est pas ici un adjectif épatant, mais un mot juste : le diamant est dur, irréductible, étincelant, de haute qualité cristalline, mais il n'est pas vivant.

Notre barque, conduite par un jeune rameur aux yeux bridés, au nez droit, qui ne se lave que très rarement, beau garçon tout de même, parcourt le lac de soie grise et lumineuse. Sur les collines nacrées du fond, l'énorme touffe de nuages du volcan éclate, apparemment immobile, et se prolonge en chevelure de nuages blancs, doucement plombés. Le soir on peut voir, tandis que le couchant brode en feu les contours de l'éruption la traînée

de cendres se prolonger sur tout l'horizon. Nous abordons une île rocailleuse et verte. Filets de pêcheurs, huttes, un sentier grimpe vers la hauteur entre les blocs de laves éboulés, les petits champs de maïs, les buissons de cactus. Pourquoi éprouvons-nous cette joie à monter pour que les horizons se dégagent mieux, s'amplifient? Elle est trop désintéressée pour contenir le moindre élément de volonté de puissance (j'ai pensé à un vague sentiment de domination du monde). C'est plutôt un plaisir d'évasion, de communauté avec les espaces terrestres (car toute contemplation implique une identification avec les choses contemplées). Nous sommes heureux de voir les côtes du lac émerger, vertes, sous le soleil et le ciel illimités. Lézards et serpents glissant dans l'herbe sèche font un petit bruit de frôlement métallique. Au sommet de l'île, une maison blanche, carrée. A notre approche, une volée d'enfants bruns s'en échappe, que nous amusons visiblement. Ces petits tarasques sont sains, bronzés, la moitié d'entre eux est formée de garçons et de filles qui sont vraiment beaux, larges visages osseux et pleins, fronts bombés, yeux bruns veloutés, regards droits, dentures blanches. Ils diffèrent peu de la race méditerranéenne. Trois classes d'une huitaine d'enfants chacune, dans la même pièce fraîche ouverte sur l'espace; l'institutrice, une India probablement septuagénaire, avenante et digne, explique qu'elle enseigne le castillan et l'arithmétique; le tarasque, ils le savent déjà. Les écritures des gosses d'une dizaine d'années sont bonnes, elle fait merveille, cette vieille femme dans son hameau de pêcheurs. — Quel trésor de capacités inconnues possèdent les millions d'enfants indios de ces terres? Et l'on n'a pas encore trouvé le peu d'argent qu'il faudrait pour en réunir quelques centaines dans une bonne école supérieure qui les révélerait à eux-mêmes. Les boîtes de nuit de Mexico gaspillent plus, chaque mois, qu'il ne faudrait pour cette entreprise.

Un autre jour, le lac s'est fâché, nous avons eu sous un ciel pur, en plein soleil, un souffle de brise et des vaguelettes blanches assez sérieuses. Laurette était enchantée, moi nerveux. Ce serait idiot de se noyer dans cet enchantement.

PARICUTIN.

20-27 février 44. — Entre Patzcuaro et Uruapan, le pays devient un immense jardin montagneux, tailladé de torrents à sec en ce moment. Un lac apparaît au creux des montagnes vertes : émail bleu, pas une voile, mais une petite ville couchée au bord, son église... (Près d'Ajuno.) Les trois places provinciales d'Uruapan, animées, de beaux arbres, un naïf monument à Zapata, le marché, les boutiques, tout est encrassé de cendres : la ville rose est salie. Une oasis le parc de Cupatitzio, « Les Eaux chantantes », où les eaux ruissellent partout, jaillissant des roches par mille sources, bondissant en cascades au milieu d'un feuillage tropical — caféiers — assombri par les pluies de cendres.

Auto vers le Paracutin avec un ménage de Guadalajara, l'homme, énergique tête grise, pourrait être un ancien marin, la femme espagnole, molle et blanche, conjugale comme si elle sortait à l'instant du lit. Elle l'appelle papacito. — Une région du ciel perd la lumière, devient pesante et grise, comme si de lourdes pluies y régnaient, mais les nuages y sont opaques et violacés. Cendres. Nous entrons, pour y voyager plusieurs heures, dans un pays de désolation grise, crémeuse, un pays de pâleur répandue sur la terre, un pays spectral. Les cendres, exactement comme une neige incolore et pourtant sombre, couvrent les plaines, les cultures, les chemins, les bois, à perte de vue. Terre tuée, végétation agonisante ou morte. Des arbres écroulés, des arbres abattus, pas un oiseau, pas un insecte, c'est livide, ce pourrait être la toundra sibérienne mais cadavérique. Laurette pense à un champ de bataille où les rafales d'explosifs n'auraient plus laissé rien de vivant, — ç'a été en effet une bataille entre le feu souterrain et la terre vivante, la terre vaincue. Des kilomètres ainsi, puis la massive et mouvante colonne des fumées chargées de sables et de cendres monte en s'évasant avec ses

torsades qui se meuvent lentement et se mêlent; elles ont un mouvement d'entrailles. Il pleut du sable et des cendres, nous avançons dans un brouillard blafard et minéral.

San Juan de Parangaricutiro s'est appauvri encore, la mort y progresse. Les larges rues du beau village disparaissent sous la cendre, les clôtures s'écroulent, la résistance des *nopals* hérissés succombe, les maisons sont pour la plupart abandonnées, un poids de cendre sur les toits, les jardins sont finis... De rares enfants en sarapes, affreusement sales et taciturnes. Place de l'église, les commerces que j'avais vus ont fermé, plus d'électricité, des *tiendas* en plein vent, sous la pluie minérale débitent les nourritures et les boissons aux derniers guides. Grisaille, encrassement de tout, jusqu'aux visages, jusqu'aux yeux, jusqu'aux regard qui semblent chargés de cendres noires. L'église dont l'un des clochers est inachevé semble mutilée par un bombardement. Sur la place, la Croix de pierre se lamente en silence. Au bout d'une rue, l'éruption noirâtre et viscérale domine le site, envahissant le ciel.

Partons à pied pour gravir les dernières pentes vers le cratère. Les courants atmosphériques orientent le monstrueux panache de laves aériennes vers la contrée d'où nous venons, nous montons sous la pluie minérale de plus en plus forte, nous traversons une plaine au coucher du soleil, dévastée, illimitée, tout un horizon livide et nuancé, très beau, nous entrons dans le bois tué, nous enfonçons dans la cendre molle, la nuit tombe, l'averse s'intensifie, elle crépite sur mon chapeau, Laurette s'abrite les yeux d'un mouchoir... Au *campamiento*, le crépuscule finit, on a la sensation d'un ensevelissement monstrueux, inexorable. Le cratère proche, conique, sombre dans la nuit et la brume sablonneuse qu'il exhale, des fumées blanches rampent sur la gauche, des lueurs d'incandescence rouge surgissent dans l'éruption obscure et massive, elles luttent contre les fumées, elles pâlisent et disparaissent. Le volcan halète, nous avons marché sous son souffle rythmé de respiration terrestre pareille à une canonnade. Dans les quelques baraques, les Indios adossés aux comptoirs de bois où l'on débite de la bière et du

café, ont des silhouettes écrasées et déformées. Des lampes fumeuses découpent les ombres. Les mulets se profilent fantastiquement sur la nuit. Une ou deux étoiles percent quand même au ciel. — Ce n'est pas une vision de puissance cosmique, de commencement du monde, comme celle que j'eus ici la première fois, c'est une vision d'étouffement monstrueux, de fin du monde. Le Paracutin est, dit-on, à l'agonie, bien que certains jours son énergie éclate encore en embrasements magnifiques.

Un cheminot me raconte les bonnes affaires que l'on fit ici, les *cervecerias* installées au-dessous du cratère resplendissant, les danses dans la grande lueur rouge, l'ambiance de ripailles à San Juan pendant que le gros de la population fuyait, les autorités locales imaginant de percevoir un droit de passage sur toutes les autos.

SIOVA.

2 mars 44. — Rencontré dans l'autobus le petit Siova — le petit-fils de Léon Trotzky. Il ressemble étonnamment à son grand-père, tel que le montrent des photos de jeunesse. Seulement le type juif est moins prononcé. Siova entre dans l'adolescence, il doit avoir dix-sept ans. Un visage osseux, dur, sévère, triste, des lorgnons. — Parlez-vous encore le russe? — Non, je l'ai complètement oublié. — Mais il faut l'apprendre, alors! — Pourquoi faire? Par attachement sentimental, ah mais non! (C'est dit violemment). Je réponds que la Russie changera beaucoup, avant longtemps, que nous devons lui rester fidèles et garder de grands espoirs. Je sens qu'il n'y croit pas, que mes paroles sont vides de sens pour lui. — Il vit sur le tombeau de Coyoacan avec Nathalie, ne voyant que quelques sectaires médiocres qui ne sauraient le comprendre. Il en est déjà à son deuxième déracinement. Sa mère, Zina Lvovna, s'est suicidée à Berlin; son père a disparu dans les prisons; il a été blessé lors de

l'attentat Siqueiros contre Trotzky, en mai 40; il a vu tuer son grand-père et connu l'assassin comme « un camarade »...

Nous parlons de David Alfaro Siqueiros, dont le crime est resté impuni, qui vient de revenir à Mexico et jouit de succès mondains... « Oui, Nathalie va faire quelque chose, les poursuites ne sont pas éteintes; mais tout cela ne servira à rien... » dit Siova. Son expression est de dureté découragée.

J'oubliais : il a vu son oncle, Liova, mourir de mort suspecte; deux minuscules partis rivaux se quereller odieusement autour de la dépouille. La compagne de Liova, Jeanne Martin des Pallières, liée à l'aventurier Molinier, hystérique, effroyablement ravagée par la douleur voulut garder ce grand enfant près d'elle; il fallut une sorte de rapt pour le lui enlever, l'amener au Mexique, ce que fit Marguerite Rosmer. J'appartins au Conseil de famille constitué par devant notaire pour confier la tutelle de Siova aux Rosmer. Juge de paix ou notaire, je ne sais plus, dans une salle de mairie d'arrondissement, un invraisemblable personnage nous reçut, nous prit des signatures, bafouilla quelque chose devant un greffier sorti des petits drames de Courteline, faux-col en celluloïd jaune et pince-nez des temps jadis. Le magistrat, lui, appartenait à Molière. Il ne voyait rien, il fallait qu'il collât son visage au papier timbré pour déchiffrer un mot, il avait sur un grand nez mince et gris une énorme verrue noire, et s'il ne bégayait pas c'était tout comme. Il était décharné, grave et stupide.

PEINTRES...

4 mars 44. — Maria Izquierdo, chez Michael Fraenckel. Elle a beaucoup vieilli. La maturité au déclin, le chagrin. Plutôt corpulente, un large visage mongoloïde au nez aquilin, aux yeux bridés, aux méplats forts d'Indienne nord-américaine, de Peau-Rouge en somme, mais elle a le teint olivâtre, verdâtre ce soir.

Fut dans sa jeunesse écuyère de cirque, apprit à peindre sans savoir dessiner; son dessin est encore naïf, spontanément maladroit; mais l'œil est vif, il sent bien, il sent mieux qu'il ne voit; le sens de la couleur est vif aussi, elle use peu des nuances, ses couleurs sont puissantes, chaudes et sombres. Ses thèmes, les chevaux, la dure montagne mexicaine (fonds), le portrait schématique, plat, mais intense et vivant (elle ne sait pas bien exprimer les volumes). Cela donne du primitif moderne avec vigueur. Complètement étrangère, Dieu merci, aux recherches de la peinture dite avancée; Maria Izquierdo est tout entière dans la réalité sensible, n'aime et ne comprend que cette réalité sans théorie ni raffinement psychologique. Je la vois les traits tirés. Je l'avais rencontrée avec son mari Raoul Uribe, à l'exposition Ivan Denegri, il y a quinze jours, tous les deux souriants, très entourés. Uribe : tout rond, tête ronde au large sourire rond sur un torse court et rond, il paraît rouler quand il marche; peintre également (chilien), mais anémique, dessinant et colorant des enfants insubstantiels, réduits à n'être que des images d'images. Il semblait à la dévotion de Maria. Le lendemain du vernissage Ivan D. Uribe disparaissait, laissant tout — œuvres, vêtements, tout; — elle le chercha dans les hôpitaux, dans les prisons, puis apprit qu'il s'est embarqué ou qu'on l'a embarqué, sortant de l'Ambassade du Chili, à Manzanillo, pour Valparaiso. Elle a reçu du Guatemala une lettre dans laquelle il l'assure de sa tendresse. « Je n'y comprends rien, c'est une affaire politique, il était depuis neuf ans lié à une coterie politique... » Ce n'est pas vrai.

David Alfaro Siqueiros, fondateur du P. C. mexicain et du *Machete*, colonel de l'armée républicaine espagnole pendant la guerre civile (sans gloire particulière), fresquiste, bon peintre, agent du Guépéou, organisateur de l'attentat du 24 mai 40 contre Trotzky (l'assassinat de Sheldon Harte), mis en 41 en liberté sous caution, parti pour le Chili avec le concours de Pablo Neruda (poète en renom, consul général du Chili, communiste-Guépéou) est revenu à Mexico bien qu'en rupture de ban. Protestations des journaux. Un magistrat déclare que Siqueiros est sous le

coup d'un mandat d'arrêt mais qu'il ne peut pas (le magistrat) obliger la police à l'arrêter... Fresquiste, paysagiste et portraitiste intéressant. Par l'intensité, il atteint dans les portraits que j'ai vus une profondeur élémentaire; des tons sombres, violents, des yeux chauds et vivants, brûlants sans feu spirituel. — Un aventurier de la Renaissance italienne, fait pour manier l'intrigue, le couteau, le pistolet, le pinceau. La rumeur dit qu'une sanglante histoire de femme lui a fait fuir La Havane.

LUCHA LIBRE. PRESTIGE DE LA FORCE. LA FOI.

14 mars 44. — H. L. donne ses impressions d'une séance de lutte libre au Coliseo. Peut-être dix mille personnes autour du ring : un peuple, le peuple. Dans le ring de belles filles américaines qui s'attaquent avec élan. Plus de brutalité qu'à la course de taureaux, dit H. L. La foule entre en transe quand elle ovationne la victorieuse; on couvrirait la vaincue d'injures, s'il était possible d'injurier et d'applaudir à la fois... H. L. fréquente ces spectacles et analyse les réactions du public. Les lutteurs sont divisés en deux catégories : les « científicos » — les habiles, mais le mot est plus beau — et les « rudos », les brutaux. Le brutal est accueilli avec des huées; désapprobation générale. Mais quand il l'emporte, ovation folle. Cette foule sait qu'elle doit honorer la loyauté et l'adresse, blâmer la brutalité, la force sans art; par-dessus tout cependant, ce qui compte pour elle c'est la force triomphante, la victoire. Conflit des instincts et de la formation consciente.

J'observe que c'est un banal conflit, et fondamental. Des régimes entiers, que la conscience individuelle, la conscience claire désapprouve, se font acclamer ou admettre en faisant appel à l'instinct, par la séduction de la force. L'aveuglement et la lâcheté de certains intellectuels, même quand ils ne sont pas directement intéressés ou menacés, s'expliquent ainsi. Chez eux

aussi le respect primordial de la force triomphante; l'intelligence oblitérée a tendance à la confondre avec la vie même.

Conversation avec F. F. Nous considérons des écrivains amis : névrosés. Cas presque général : narcissisme, au fond complexe d'infériorité — puis besoin d'affirmation de soi-même, recherche du succès extérieur, agressivité envers autrui; souvent en corollaire le besoin de diminuer autrui pour s'affirmer soi-même... Etc.

Moi : Evidemment, nous sommes dans un sale moment de l'histoire et sur une île défavorisée des dieux... Mais ne pensez-vous pas qu'il y a en réalité peu d'hommes psychiquement équilibrés?

F. F. : Difficile du reste de définir ceux-ci; plus facile en revanche de définir les autres... Parmi les intellectuels d'Allemagne et de France que j'ai connus, la proportion des névrosés était en tous cas très élevée... Même chose dans la société bourgeoise... Et même chose aussi dans le peuple, un peu différemment. J'ai été un médecin de prolétaires en même temps que de bourgeoisie et d'intellectuels. Dans le peuple, on vit avec les névroses sans leur accorder d'importance, voilà tout.

(Nous nous souvenons d'un mot indigné du vieux Walter O., ex-député au Reichstag, ex-organisateur des ouvriers de la Ruhr, ex-chef d'une Armée rouge de mineurs et de métallos... F. F. ayant fait une conférence sur la psychologie moderne et parlé du complexe d'Œdipe, W. O. s'exclama : « Ce sont des pourritures bourgeoises, je vous dis, moi, que le prolétariat est sain! »)

Moi : Je suis tenté de conclure que les Russes de la génération bolchévik, des plus grands comme Lénine, Trotsky, Boukharine, Racovski, Smirnov, Préobrajenski, aux cadres moyens comme les Evdokimov, Zorine, Bakaev, Kostina, Zorina, Lilina, et aux gens de la base constituaient une génération entière d'hommes puissamment équilibrés, avec tous les défauts ordinaires des caractères, l'alcoolisme, la fatigue, l'usure... Très peu de névrosés parmi eux, une capacité générale d'objectivité, de travail, de désintéressement moyen, un bel équilibre commun entre la conscience que l'on doit avoir de sa valeur et l'absence d'individualisme véritable... Les névroses ne sont apparues qu'à la fin

de la révolution, avec les défaites et les suicides. Auparavant elles touchaient principalement les partis vaincus et la bohème littéraire, terriblement malmenés... Ce fut une belle génération de croyants objectifs et armés d'esprit scientifique.

F. F. : Vous prononcez le mot-clé : croyants. La foi sauve en ce sens qu'elle est un grand ersatz de la névrose.

Nous remarquons que Freud, dans *Malaise dans la Civilisation* formule en somme cette théorie... Et qu'il s'accorde ainsi avec le mot lapidaire de Marx, « la religion est l'opium du peuple », — un mot que l'on a vulgarisé jusqu'à le bourrer d'odieuse incompréhension.

COLISEO, LUCHA LIBRE.

17 mars 44. — Le hall, mal éclairé d'une lumière diffuse et brumeuse est fait de charpentes en ciment armé; gradins jusqu'au faite, à la hauteur d'un septième étage. Il peut contenir plusieurs milliers de personnes et s'emplit de gens de la rue, pas mal de jeunes filles avec leurs amants. Places chères : quelques touristes américains. Les marchands de coca-cola, en vestes blanches mais sales, circulent; ils ont des gueules de voyous. Sifflements, trépignements au balcon. Le ring est couvert d'un treillage pour protéger les lutteurs contre les projectiles.

L'éclairage brutal flamboie. Un bel et jeune athlète de type européen, mince bâti en personnage de Michel-Ange, affronte un métis trapu, lourd, épais qui n'a presque pas de cou, une grosse tête large et massive de carnation blafarde, une tignasse noire, les traits charnus, l'air sournois. Le premier, Joe Silva est un champion poids léger, le second Adolfo Bonales une brute violente et cruelle (ainsi s'exprime à peu près le programme...) Tout est permis dans le combat, sauf évidemment le coup dans les parties et la crevaisson des yeux. Ils se prennent aux cheveux, s'emprisonnent la tête entre les jambes, boxent tout à coup, se renversent l'un l'autre de brusques lancées du pied au menton;

la prise la plus habile consiste à saisir le bras de l'adversaire et à le tordre ou à tenter de lui briser le poignet tandis qu'on l'immobilise avec les jambes. Les corps se nouent et se dénouent violemment, celui qui soulève l'autre le jette sur le ring d'aussi haut qu'il peut et tente de l'assommer quand il se relève... C'est beau par moments et par moments odieusement bestial. L'athlète est un artiste, habile, la brute encaisse formidablement, roule hors du ring, s'abat dans les cordes, fléchit sous les swings, recommence son martellement cruel. Elle cherche obstinément de ses doigts le visage de l'adversaire pour lui tordre le nez, lui meurtrir les yeux, lui déchirer la bouche, provoquer la douleur, faire saigner... L'arbitre intervient, elle recommence. Elle sort victorieuse du pugilat, mais on la siffle, on applaudit le vaincu. Quand la brute se retire, on lui jette à la face des pelures d'oranges et des cigarettes allumées... Franz, assise près de moi, a jeté sa cigarette. « Vous, Franz! La femme d'un psychanalyste? — Eh bien, quoi! Ce salaud! » La brute m'attristait, je trouvais beau qu'elle fût si marquée au visage de ce qu'elle est, mais je n'éprouvais contre elle aucune colère; j'avais envie de serrer la main à l'athlète, je battais des mains pour lui.

Il n'y a pas de soigneurs.

Dans un autre combat, un Indio Yaqui, colosse au torse puissant sur de hautes jambes sveltes, à tête de guerrier, succombe, défiguré par les torsions du nez.

Admirable partie entre Bobby Bonales et Dientes Hernandez, un grand méditerranéen calme, le ruffian des petits bars, et un Indio jaune, élancé, face plate de coolie, les formes fondues, qui danse avec une extrême agilité sur ses pieds nus. Fraternelles, corrects et dignes tous les deux, se respectant visiblement, ils font plaisir à voir, révélant qu'un pugilat est beau par sa qualité morale. L'Indio est le plus habile, d'une souplesse de chat, le Méditerranéen plus lourd, le cœur probablement mieux accroché et quand il cogne, cognant plus fort. A la dernière passe, ils se fuient et se cherchent et se manquent, craignant le suprême effort, se redoutant. Les chances paraissent égales; abattu tout à coup de plusieurs directs massifs, l'Indio gît sur le ring...

Un colosse en maillot gris, monstrueusement masqué de gris : le masque lui couvre toute la tête, avec trois ouvertures horizontales bordées de rouge; pas de saillie pour le nez. La Bête des petits illustrés pour enfants (et adultes). Gray Shadow, connu pour sa « rudesse cruelle », hué à son entrée. Il parade tandis qu'on lui jette des épluchures de cacahuètes. Contre lui Carlos Lopez « Tarzan », un « champion mondial », plus petit mais des épaules larges d'abatteur, moustache vulgaire, front bas, l'air décidé du costaud qui vide les clients encombrants des mauvais lieux... Combat acharné, dans lequel la douleur joue le rôle essentiel. Tarzan domine longtemps le Masque gris, cherchant à lui mettre un bras hors d'usage, y réussissant presque. Cinq ou six fois, il le soulève, le jette à plat, lui retord le bras. Il frappe du tranchant de la main comme du dos d'une hachette. Le Masque entre en frénésie, saute à pieds joints sur les omoplates de l'homme qui gît, pantelant, et finalement l'achève d'un atroce coup de pied dans les parties qui fait râler. Hurlements : « Disqualifiquelo ! » L'arbitre accorde la victoire au vaincu. Trépi gnements de joie. Le Masque se retire, protégé par la police; une jeune femme lui assène une claque. Rires et applaudissements, clameurs. Le disqualifié remontera sur le ring la semaine prochaine. On le déteste aussi parce que c'est un Américain...

Sketch de cirque pour bas-fonds : quatre petites femmes en maillots noirs et blancs (des Américaines et une « Européenne extrêmement agressive ») se crèpent frénétiquement le chignon, tandis que l'arbitre, juive rousse en pantalons se démène... Laid, bas, aucun sex-appeal (pour moi). Joie, cris, gros rires dans la brume de la foule, « matala ! » Une mince blonde à chevelure de blé, flottante, profil droit, grande bouche, visage rose de putain délurée, petits seins, se déchaîne, mord le pied de sa copine... C'est joué, mais avec de l'allant. Analyser les sentiments que ça excite. Le métier de fille paraît noble et naturel — par contraste.

Dehors, l'éclairage hystérique et des coins noirs. « Hôtel ». Barques à viandes, triperies fumantes, filles en cheveux dans le grouillement des cafés. Un soir de joie pour ce peuple. Les journaux annoncent que les Allemands résistent encore dans les

ruines pulvérisées de Cassino et que l'avance irrésistible des Russes continue... Ce qui règne sur le monde c'est le massacre.

SUR LA CRÉATION LITTÉRAIRE.

25 mars 44. — Ecrit un petit essai — bâclé, mais dense et complet — sur « Le Message de l'Ecrivain », définissant ainsi le besoin d'écrire : « D'abord retenir, fixer, comprendre, interpréter, re-crée la vie; libérer par l'extériorisation les forces confuses que l'ont sent fermenter en soi et par lesquelles l'individu plonge dans la sub-conscience collective. Dans l'œuvre même, cela se traduit par le Témoignage et le Message... » Peut-être la source la plus profonde est-elle dans le sentiment que la vie merveilleuse passe, fuit, se dérobe inexorablement et le désir de la retenir au passage. Ce fut ce sentiment désespéré qui me poussa vers la seizième année à noter l'instant précieux, me fit découvrir que *l'existence* (humaine, « divine ») *est mémoire*. Plus tard, avec l'enrichissement de la personnalité, on découvre ses limites, la pauvreté et les chaînes du moi, on découvre que l'on n'a qu'une vie, une personnalité à jamais circonscrite, mais qui contient bien des destins possibles et n'est pas unique en ce sens qu'elle se confond par d'innombrables racines, affinités, communications (la plupart inexprimables en termes rationnels) avec les autres existences humaines, et la terre, les êtres, le Tout. Ecrire devient alors une recherche de polypersonnalité, une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communier avec lui. Tous les personnages d'un roman et jusqu'aux arbres de la forêt, jusqu'aux ciels s'intègrent à la vie de l'auteur puisqu'ils en jaillissent. L'écrivain prend conscience du monde qu'il fait vivre, il en est la conscience et il échappe ainsi aux limites ordinaires du moi, ce qui est à la fois enivrant et enrichissant de lucidité. (Sans doute y a-t-il d'autres types d'écrivains, individualistes, qui ne cherchent que l'affirmation d'eux-mêmes et ne peuvent voir le monde qu'à travers eux-mêmes.)

Noté aussi que l'œuvre d'art « est une œuvre de volonté lucide et de transe », ce qui ne concerne que l'œuvre jaillie du profond et non délibérément construite, bien que dans celle-ci il y ait aussi un jaillissement, mais subordonné à la finalité extérieure, et dès lors débile, puisqu'il *peut* être subordonné. Il y a une sorte de souffrance et un soulagement d'écrire. Étonnant que le roman analytique de la création littéraire n'ait pas encore été fait : trop de censures psychologiques et de refoulements s'y opposent.

J'écris en ce moment un roman qui se passe en France pendant et au lendemain de la défaite. Souvent, j'y suis noyé, arrêté par l'obscurité. Je ne sais plus ce que font mes bonshommes, où ils vont, un brouillard les environne, je me sens fatigué, je n'ai pas envie de continuer — je doute que cela vaille la peine. Puis, l'impulsion — aidée de la volonté de travail — naît d'elle-même. Je devrais continuer par tels développements, concernant N, selon le « plan » du livre — un plan brumeux qui ne se réalise pas; j'éprouve l'envie, que je ne saurais analyser, de reprendre au contraire Z, mais je ne sais pas, en tout cas je ne sais ni visuellement ni exactement ce qu'il fait, quoique je sache la ligne qu'il suit et parfois l'épilogue vers lequel il est acheminé. Occupé ces jours-ci de Félicien Mûrier, j'ai tout à coup éprouvé le besoin de reprendre Karel Tcherniak. Je savais que son destin le conduisait au suicide, — sans en être sûr. Pendant plusieurs jours je fus tourmenté par la présence intérieure de Karel Tcherniak, surtout en m'endormant et probablement pendant le sommeil. Il m'empêchait de voir les autres personnages. Je trouvai enfin une phrase-clef, insignifiante et vide en apparence : « Tcherniak ouvrit la fenêtre » et je sus que la solution du problème était prête en moi, que je n'avais plus qu'à écrire, — mais je ne savais pas quelle était cette solution, il m'eût été impossible de la raconter d'avance. Je me mis à écrire et en quelques heures ce morceau était fini, complètement achevé. K. T. ouvre la fenêtre avec effort, il craint cette reprise de la vie quotidienne. Il voit dans la cour Véronique... Véronique surgit au moment où la fenêtre s'ouvre, je ne pensais pas



consciemment à elle pendant la minute antérieure... K. T. de même ne pensait pas ce jour-là au suicide, mais il va se jeter à la mer sans y penser, obéissant à une décision prise préconsciemment, mûrie et que l'événement-Véronique fait éclater. Je me suis demandé quelles associations d'idée ont rattaché en moi ces thèmes, ces moments de vie à l'action d'ouvrir une fenêtre. Je n'ai trouvé qu'un beau vers de Pasternak : « Ouvrir la fenêtre c'est s'ouvrir les veines... » — mais j'éprouve aussi qu'ouvrir la fenêtre c'est une haute joie, dans bien des cas. (La vie intérieure de K. T. suivait son propre cours, K. T. n'est pas moi, encore qu'il y ait de moi en lui, c'est-à-dire que je le comprenne et perçoive par l'intérieur, par identification.)

Parlé de ceci avec H. L. Il dit : « On ne fait que commencer le déchiffrement du cerveau... Le cerveau est infiniment mystérieux... » — Moi : Et il y a à peine plus d'un demi-siècle qu'on l'a découvert ! Centre nerveux, organe, siège de la vie nerveuse et de la pensée, le cerveau avait été découvert auparavant, au XVIII^e siècle ; il fallut du temps pour passer de l'étude de l'organe — qui jusqu'ici ne nous apprend que peu de chose sur la psyché, — à l'étude en profondeur de la psyché ; ç'a été la véritable découverte de l'âme, d'une âme infiniment plus riche, plus mystérieuse, plus déroutante que celle de l'intuition mystique — d'une âme réelle.

GUÉPÉOU.

31 mars 44. — Par un communiste catalan, exclu, j'apprends qu'en 40, à Moscou (il y était) on savait que l'ex-ambassadeur en Espagne *Rosemberg* et *Mikhail Koltsov* vivaient, déportés ou emprisonnés en Sibérie.

X. arrivé de N. Y. m'assure confidentiellement que le nom de l'agent du Guépéou qui assassina *Walter Krivitsky* dans un hôtel de Washington (hiver 40-41) est connu de même que tous les détails de l'affaire... La version du « suicide » demeure cependant quasi-officielle.

D'après Willi Schlamm, un « procès de Moscou » devait être monté à Prague en 37-38, contre des trotskystes et des socialistes, c'était chose entendue avec les plus hauts personnages du pays, sur demande de Staline. Il s'agissait de prouver que les trotskystes sont des agents d'Hitler, etc., en forgeant les documents, etc. Confirmé par recoupements : l'affaire Grylewicz, les notes d'I. Reiss : Staline téléphonant plusieurs fois au chef du Guépéou Ejov pour demander « où en est l'affaire Grilewicz ? » (Relaté à Reiss par le chef du service de l'étranger du Guépéou, Sloutski, mystérieusement décédé par la suite.) L'échec de Prague a probablement joué un rôle dans la fin de Ejov.

Les menchéviks, les services de renseignements de New-York et W. H. Chamberlin estiment que la population des camps de concentration de l'U.R.S.S. peut varier entre 8 et une vingtaine de millions...

GUÉPÉOU-KOMINTERN.

4 avril 44. — Entretien avec Julian.

Une nouvelle note de fausse information calomnieuse a été publiée il y a quelques jours contre nous par *Excelsior* (nous accusant de fomenter des troubles, d'organiser un Parti international, de faire besogne antialliée, etc.). Ces entrefilets émanent évidemment de l'ambassade stalinienne, ils sont orchestrés, ils poursuivent la même fin que les dépêches des correspondants de l'agence Tass à Moscou. L'objet de celles-ci est d'alerter les censures américaine et anglaise et de préparer un dossier tellement bourré d'insanités qu'il devienne difficile de s'y retrouver. Le prochain congrès du P. C. met à l'ordre du jour « la lutte contre le sinarquisme et le trotskisme ». Il doit y avoir une directive ferme de Moscou en vue de la préparation de quelque chose.

Quoi ? rappelons-nous la préparation des crimes contre le P.O.U.M. en Espagne 36-37. D'abord une campagne de ce genre, puis des pressions diplomatiques et enfin l'apparition des *faux-documents* en vue d'un procès. Plutôt qu'aux attentats directs,

compromettants et que l'opinion comprendrait tout de suite, il faut nous attendre finalement à l'attentat policier déclenché sur documents forgés et perpétré avec des fonctionnaires si possible achetés.

Staline ouvre le conflit avec les E. U. et l'Angleterre (Pologne, Yougoslavie, Italie, Chine, Finlande...) et craint par-dessus tout : 1. Les militants qui connaissent et déchiffrent aisément sa politique. 2. Les socialistes intransigeants sur lesquels il n'a aucune prise et qui sont susceptibles de rallier à la faveur des événements des milieux dont le contrôle échappe aux P. C. qu'il réorganise, liquide et compromet. Il dirige probablement lui-même les campagnes faites contre nous et ne s'arrêtera devant rien pour nous liquider. Son but final : l'assassinat.

De nombreux facteurs travaillent contre lui : en premier lieu sa propre politique étrangère. Nous avons à gagner du temps et à préparer notre défense.

Former un Comité de Défense, ouvertement. Nous assurer le concours d'un ou deux avocats. Informer la presse, nos amis des E. U. et d'Angleterre, les autorités locales de tout ce qui se trame contre nous, surveiller les publications, prendre note de tout. Préparer des refuges provisoires pour les situations exceptionnelles. Trouver des fonds... (?)

Jungman. Ludwig Renn et Paul Mercker, d'*Alemania libre*, ont adressé contre nous et contre les socialistes allemands (Walter Oettinghaus, Thyssen) des dénonciations fantaisistes (agents nazis, etc.), il y a un mois. Le Guépéou n'a pas confiance en les Espagnols, peu sûrs, et emploie de préférence les Allemands, les Hongrois, les Balkaniques qu'il tient mieux en mains.

JACKSON. GUÉPÉOU.

17 avril 44. — Un des dirigeants du P. C. de San-Salvador, habitant en ce moment Cuernavaca, auteur d'une brochure publiée ici, disait récemment à mon sujet que le P. C. observe tous mes

mouvements, est très bien informé, me « tient de près »; que l'on n'envisage pas pour le moment un attentat physique mais que l'on compte « obtenir mon expulsion du pays ».

On me promet le nom de ce monsieur.

Des Espagnols croient avoir reconnu Jackson-Mornard-X? Ce serait un Espagnol nommé Mercadé ou Mercader ou Mercadet, qui participa à la guerre civile en qualité de membre du P. C., fut blessé au bras, est le fils d'une militante fanatique. Un de ses frères fut tué; sa mère se trouverait à Moscou. Recoupements : J. criait quelques instants après avoir frappé Trotsky : « Ma mère est en leur pouvoir! » Mercadé a été vu par B-i avec une blessure d'éclat d'obus au bras; J. a en effet une cicatrice au bras, qu'il attribue à un accident en cours de manœuvres en France ou Belgique. Enfin, diverses personnes connaissant M. sont au Mexique et il semble évident que J. redoute d'être reconnu; à toutes les audiences publiques, il se présente avec des lunettes noires et se tient le visage dans les mains.

L'écrivain A. S. P. croit le reconnaître formellement sur photo.

UNE VIE D'INDIO.

18 avril 43. — Vladi, rentré de Zacapu, me raconte qu'il dessinait un vieil Indio, mendiant, de plus de quatre-vingts ans qui lui parlait volontiers, avec grande dignité, humilité, pleine lucidité. Recroquevillé, haillonneux, pouilleux, une calavera aux yeux vifs et tristes sous le grand chapeau... Enfant, il se souvenait d'avoir vu passer les troupes françaises : « De beaux mâles barbus et moustachus en pantalons rouges. Le général me demanda le chemin. Je répondis : Que Votre Seigneurie me pardonne, mais don Benito (Juarez), nous a défendu de rendre service aux Français, ne m'en veuillez pas... Et le général me dit : Va, mon garçon. » En 15 ou 16 de ce siècle, les Villistes arrivèrent au village, dans le Michoacan. C'étaient des bandits. « Ils me prirent et me pendirent. Je n'étais pas encore mort,

mal pendu, quand une vieille femme se mit à leur faire des reproches : C'est un père de famille et un honnête homme, et un chrétien... Alors un cavalier dit : Si je coupe la corde avec ma balle, il restera ici-bas. Le cavalier tira et coupa la corde. Je perdis connaissance. (Me desmayé...) » Des Carranzistes, il a bon souvenir. La troupe de don Venustiano Carranza occupa le pays. On savait que ce paysan avait 200 pesos (40 dollars environ). Des soldats vinrent les lui demander. Il refusa de les livrer, montrant ses enfants. Ils le frappèrent et l'emmenèrent à l'Etat-major. Là, il demanda à comparaître devant le général. Le général lui dit que les citoyens devaient soutenir l'armée, mais il refusa de livrer ses 200 pesos, démontrant qu'il était pauvre. — « Qui t'a frappé au visage ? » demanda le général. — Vos soldats, Seigneurie. — Mes soldats ne sont pas des bandits. — Qu'ils le soient ou non, ce sont eux qui m'ont frappé, Seigneurie. » Le général fit aligner les soldats et demanda au paysan de reconnaître ceux qui l'avaient brutalisé. Il en reconnut trois et le général leur brûla lui-même la cervelle devant la troupe entière. « Ils tombèrent à mes pieds et j'en eus pitié. Trois hommes morts, pour 200 pesos qu'ils n'avaient pas même réussi à me prendre... »

Vladi lui payait les séances de pose 1 peso (par jour). Après trois jours, le vieil homme lui dit : « Je ne viendrai plus poser ; avec les 3 pesos que vous m'avez fait gagner, Monsieur, je vais pouvoir prendre l'autocar et rentrer au village pour y mourir chrétiennement. — Il est loin, le village ? — Huit kilomètres... » Vladi lui offrit un quatrième peso que le vieillard refusa doucement : « Je ne peux pas le prendre, ne l'ayant pas gagné. » Vladi le lui mit dans la poche.

« Quelle dignité et quelle sagesse chez de tels vieux Indios ! »
Je réponds : Comme chez nos vieux moujiks.

KAFKA.

25 avril 44. — Lu *Le Procès* de Franz Kafka, qu'il écrivit en 1920, en Bohême, au temps de l'euphorie démocratique de l'Europe centrale. Le livre se déroule sur le plan du rêve éveillé, du vrai rêve éveillé, avec une sincérité visionnaire aiguë et intelligente. Ce n'est pas comme la production des surréalistes qui semblent vous dire : Attention, nous allons vous déclencher le rêve à la figure — et qui vous fabriquent en effet du rêve exactement de même que les poètes symbolistes fabriquaient des vers alexandrins. Le drame atteint au plus haut tragique à travers la banalité — confinant au grandiose — d'une vision qui se soutient sans défaillance jusqu'à la dernière page et qui est celle de l'homme le plus ordinaire se débattant à tâtons contre une formidable machinerie sociale dont on ne sait dans quelle mesure elle existe objectivement et dans quelle mesure elle est le produit de sa complicité intérieure. Le procès est absurde, la mécanique de la justice roule à vide, raisonnée à tout instant, consciente et aberrante ainsi qu'une immense paranoïa embrassant le monde social. A la fin, deux messieurs bourgeoisement vêtus emmènent l'employé de banque K., lucide et résigné, le conduisent hors de la ville, se font des politesses avec un couteau — après vous, Monsieur, mais non je vous en prie! — et l'égorge au nom de la justice impénétrable. Ce pourrait être la satire visionnaire d'une époque à venir. Kafka semble avoir pressenti les machineries totalitaires, leur écrasement parfait de l'homme, leurs égorgements et c'est en ce sens que son roman est d'un visionnaire-prophète.

La Tchéka existait au moment où il écrivait, mais elle était loin d'avoir cette signification, elle était même d'une essence différente en vertu de la négation révolutionnaire des vieilles justices; et le drame de Kafka se déroule sur le terrain de la vie bourgeoise la plus banale.

DE L'HUMOUR : CANTINFLAS.

29 avril 44. — Cantinflas dans *El Gendarme desconocido*. Il m'avait paru, il y a deux ans, d'une basse vulgarité, car je ne connaissais pas le Mexique; le sel de l'humour populaire est terroir, on ne le goûte qu'en se familiarisant avec le terroir; réduite à un commun dénominateur universel, la vulgarité qui se moque d'elle-même est insupportable; le terroir lui restitue un charme un peu tragique, celui de l'humain en lutte contre lui-même. La bouffonnerie de l'oiseau aux ailes coupées qui s'essaie lourdement à voler. — Il n'y a pas d'humour mexicain, du moins dans les villes et la presse. La structure sociale semi-coloniale ne pourrait donner naissance qu'à la satire révolutionnaire et celle-ci ne trouve pas d'interprètes dans la population privilégiée des villes.

Cantinflas fut clown dans un cirque. Il se stylise — assez mal — un personnage inspiré de loin par le Chaplin d'autrefois : veste trop courte et pantalon tombant qui dégage le ventre jusqu'à l'aîne. C'est plutôt déplaisant et souvent inutile. La stylisation facile pour susciter le gros rire d'un public enfantin. Il s'en passerait avec avantage. — Son parler stylise parfaitement celui de la rue et même celui des demi-intellectuels. Le fond en est d'incohérence. Mais la vigueur du personnage vient de ce qu'il est vigoureux, sain, servi par la chance qu'il provoque sans cesse spontanément. Il ne triomphe que par hasard, sans comprendre, tranquillement ahuri. Mais autant ses propos sont incohérents jusqu'à l'absurdité apparente, autant son personnage est intérieurement cohérent, d'instinct, de sagesse innée. Il a l'air d'enseigner que le pauvre diable vit par hasard, en roulant et rebondissant comme une balle, de ruisseau en ruisseau, de bagarre en bagarre, et suscitant parfois chez « les gens instruits » (qui sont bouffons avec sérieux et profondément avachis) la sensation d'une supériorité géniale. Il tient du gavroche, du fou joyeux, de l'innocent de village et du père Ubu, tout cela sans

s'en douter, joyeusement, avec une assurance naturelle de pauvre diable synthétique auquel tout arrive et qui ne s'en fait pas puisque cela ne sert à rien. Le seul trait qu'il doive aux révolutions mexicaines, c'est un certain sens de sa dignité : aucun complexe d'infériorité en lui, ce n'est pas un humilié comme les personnages comiques de Tchekhov; il ne se sent inférieur ni aux chefs de la police surgalonnée, ni aux bureaucrates des ministères ni aux toreros en renom; il a l'air de leur répéter sans cesse : Eh, allez donc, on est tous des hommes!

Par son langage et ses gestes et son ahurissement intelligent, il me rappelle les personnages de Zostchenko, mais non sans infériorité. L'humour soviétique du début était tragique au fond — nettement —, sarcastique et verbal. Il usait d'une syntaxe amorphe, des néologismes de l'époque et il montrait le citoyen se débattant avec ce parler balbutiant d'idiot prétentieux et fort, dans de petites situations lamentables. Il soulignait l'intrusion d'un nouveau langage, souvent incompréhensible à ceux qui le parlaient, au sein de vieux embêtements accablants et stupides; et le contraste entre de grandes idées et de vieilles mœurs persistantes, écrasantes. C'était un réalisme amer teinté d'esprit contre-révolutionnaire — dans la mesure où l'implacable satire d'une révolution douloureuse et en partie manquée peut être appelée contre-révolutionnaire. Zostchenko, en outre, nourri de puissante littérature russe, touchait souvent aux plus grands thèmes : « Le socialisme, ce sera quand des violettes pousseront sur l'asphalte... » L'histoire du chien policier amené dans la cour d'un immeuble où l'on a volé un manteau de fourrure; et toutes les personnes dont le chien s'approche pour les flairer se mettent à confesser bruyamment des larcins, et cela fait une telle confession générale que quand la bête revient vers son maître, l'agent de la milice se met à crier aussi qu'il avoue, citoyens! Il vole la moitié de la pitance de son chien... (Ce fut écrit vers 1930...) L'histoire de l'incendie dans la petite ville; les pompiers accourus voient que c'est la boutique du nepman Tite qui brûle — et ils font demi-tour, car le nepman est une sorte d'ennemi public; mais Tite ne s'en fait pas devant le feu dévorant, car il est

« assuré », l'Etat payera les dégâts. — La volubilité de Cantinflas et son bon sens évident à travers le balbutiement obstiné rappellent aussi le brave soldat Chveik dont il partage la chance. Mais Chveik n'est jamais incohérent, il est au contraire rigoureusement logique, jusqu'à l'absurde, et consciencieux : c'est le pauvre diable d'une société très cultivée et qui contient à l'état diffus une somme énorme de bienveillance et d'intelligence routinière.

L'humour le plus bas, le plus dénué de signification dont je me souviens, c'est l'humour marseillais des derniers temps. Marius est un monsieur obèse, suant et bon vivant, qui rigole des fesses, du bon vin et des grosses farces, mais pour lequel les problèmes n'existent sous aucune forme. Le pauvre diable bien vêtu et gavé qui ne se doute même plus qu'il est un pauvre diable.

... Le seul personnage sain et vivant que le cinéma mexicain ait produit, c'est Cantinflas, pitre involontaire, destructeur des conventions, veinard inouï, infiniment sympathique. (On ne lui fait plus faire de films satiriques, il s'épuise dans des parodies, *Trois Mousquetaires*, *Roméo et Juliette* : cela ne comporte nul danger de pensée sociale.) A rapprocher de ce fait que le cinéma américain, notamment avec les grands films de Capra (*Mr Deeds*, *Vous ne l'emporterez pas avec vous...*) gravite autour du thème de l'innocente et bienfaisante folie. L'homme sain, qui échappe à l'oblitération totale par les conventions et la mortelle mécanique de la vie courante, fait figure de cinglé. Ou l'homme banal quand il s'ouvre une échappée vers l'humain apparaît comme une sorte de fou. Ce qui sous-entend que la norme de la vie est une sorte de folie puissamment organisée.

RUINES TOLTÈQUES DE TOULA (HIDALGO).

30 avril-1^{er} mai 44. — Petite ville pauvre, marché coloré, au centre une église féodale, haute et crénelée, en pierre grise,

entourée d'une muraille blanche également crénelée. Le couvent adjacent est en ruines, patio calme. Ayuntamiento en vert foncé relevé de blanc, petit beffroi, horloge. Délabrement et chaleur.

Verte vallée, comme une vallée de Seine ou de Marne, mais on traverse le rio sur un pont suspendu fait de quelques planches dansantes posées sur des câbles au-dessus desquels courent deux câbles minces — le garde-fou. On gravit une colline crayeuse hérissée de puissants cactus. C'est le Cerro del Tesoro. Il y a quelques années, les gens de la ville allaient chercher là le trésor toltec et ils trouvaient de belles pierres sculptées. Un président municipal en fit mettre dans les rues; puis survinrent des Américains qui les lui achetèrent, il n'en reste qu'une, que l'on n'a pu vendre car il aurait fallu détruire une maison pour l'acheter.

Les ruines, au sommet, sont vastes; on n'a dégagé qu'une grande pyramide à six terrasses au moins, une autre s'est révélée sous un tumulus voisin. Tula passe pour avoir été avant l'an 1000 la cité des Toltèques, contemporaine de Teotihuacan qui existait déjà depuis mille ans, postérieure de cinq cents ans au vieil Empire maya du Yucatan et à la civilisation zapotèque de Monte-Alban, Oaxaca. La splendeur de Tula se situerait entre 1000 et 1200. Quoi qu'il en soit, la parenté de ces cités est aussi frappante que le serait celle des villes d'architecture romane et gothique d'Europe jugée d'après des ruines. Le Dieu-homme assis et accoudé, légèrement renversé, avec un autel rectangulaire sur la poitrine, le Chacmool est présent ici comme à Chichén-Itza. Celui que nous voyons, sculpté dans du granit gris; est plus qu'à demi détruit, il n'en reste que les mains et l'autel; il paraît qu'un archéologue français, il y a longtemps, fit ici des fouilles à la dynamite. La grande pyramide est bien reconstruite, rectangulaire, pareille à une forteresse; mais une énorme brèche s'ouvre dans un de ses flancs et c'est là que l'on a trouvé, ensevelies, peut-être à l'époque de l'invasion aztèque, les magnifiques statues qui formaient, pense-t-on, des colonnes supportant sur la plus haute terrasse un temple (les toitures en bois ouvragé n'ont sans doute pas résisté au temps). Ce sont de grandes œuvres uniques dont on ne rencontre l'équivalent que dans une région

tropicale de Vera-Cruz ou de Tabasco, où existent d'énormes têtes humaines monolithiques, d'une facture parfaite, gisant en cercle dans la brousse. Les constructeurs tolèques dressaient l'effigie humaine en costume d'apparat, sculptée dans trois monolithes de près d'un mètre de diamètre et plus haut. J'admire la stylisation simple, mais vivante, des pieds chaussés de sandales peintes en rouge et jaune, des genoux dont la courbure est douce et puissante, des sobres vêtements. Mais la perfection des visages est saisissante. Elle intrigue par sa grandeur abstraite. S'agit-il d'un visage humain hiératique, réduit à la symbolique élémentaire des traits — ou d'un type divinisé qui n'est pas celui de la race des bâtisseurs eux-mêmes? Ce sont de larges faces régulières sans accentuation de pommettes, aux yeux horizontaux largement ouverts, bien proportionnés, au nez aquilin, plutôt mince, à la bouche plutôt petite avec des lèvres nullement proéminentes. Ce pourrait être le portrait schématique d'Européens ou de Mongols (plus de ressemblance toutefois avec l'Européen) d'un type aristocratique. Les visages me semblent avoir dans les 60-70 cm. de diamètre. Ils contrastent avec le réalisme évident de portraits de chefs en bas-reliefs sur d'autres tronçons de colonnes carrées.

Une terrasse cimentée d'un ciment végétal et minéral qui s'est très bien conservé par endroits, était entourée, au bas, de bas-reliefs peints en rouge, jaune et bleu reproduisant indéfiniment le même motif d'homme vu de profil faisant une offrande. La couleur est vive, l'art médiocre. Des trous carrés marquent sur cette terrasse l'emplacement de colonnes, l'ensemble étant de belles proportions. — Ailleurs l'ocelot, portant un collier, la langue pendante, bien musclé (60 cm de long, 30 cm. de haut) se reproduit comme motif ornemental; et l'aigle profilé. Noter l'exploitation du motif de la grecque, comme à Mitla. (Une « cour d'honneur » latérale à la pyramide.) Sur un des côtés de la pyramide, on a dégagé les bases d'habitations avec beaucoup de poteries brisées. Grandes tuyauteries d'écoulement des eaux, ouvertes et cimentées à l'intérieur.

Ces constructeurs de l'an mille étaient des architectes et des

ingénieurs accomplis. Il est évident que pour mener à bien leurs grands travaux, le montage des massives colonnes faites de plusieurs blocs monolithiques par exemple, ils disposaient de machines ingénieuses en bois et cordages (comme les constructeurs des cathédrales chrétiennes de la même époque). Les tronçons de colonnes s'ajustaient par une sorte d'axe pénétrant dans une cavité ronde, de sorte que les tremblements de terre ne pouvaient déranger l'équilibre des blocs.

— Bas-reliefs représentant un serpent tenant dans sa gueule ouverte une tête de mort.

On trouve la calavera sculptée — en grand nombre — au pied de la pyramide du Soleil de Tenayuca et ailleurs. La calavera mexicaine réunit deux symbolismes, celui des civilisations pré-colombiennes et celui de la mort chrétienne.

Curieuses coïncidences des noms : Téotihuacan — en aztèque Cité des Dieux — et Théo, Dieu.

En pays tarasque, la station de Tarascon.

Tula — et en Russie, Tula.

NATURE DE L'HOMME.

1^{er} juin 44. — Causerie du Dr H. V., chez F. F. : « Six portraits de capitalistes. » H. V., avec une bonne diction discrète, son air de séminariste timide et humoriste, décrit des hommes qu'il connaît, un roi du sucre, un aventurier richissime, un artiste névrosé qui fait de grandes affaires. Il décrit leur caractère en indiquant les mobiles intérieurs, se demande « ce qu'ils deviendraient en régime socialiste », laisse entendre que leur nature profonde ne saurait changer et qu'elle constitue une donnée antérieure à la formation sociale, et qu'en toute société non capitaliste il y aura des hommes de ce type. — Michael Fraenckel s'indigne comiquement : « Mais ce sont de parfaits idiots ! Ne vivre que pour l'argent ! » Ce n'est pas si simple. F. F. estime brièvement que le caractère humain est une donnée

primordiale, rattachée à la constitution bio-psychologique, invariable ou immuable. Je vois beaucoup de choses à répondre et je réponds sommairement.

En somme, la psychologie freudienne qui arrive à cette conclusion (F. F.) retrouve la théorie des idées innées. — Dans quelle mesure les instincts humains sont-ils invariables? La différence entre l'homme et les mammifères supérieurs vient de la modification des instincts due à l'intervention de l'intelligence (et à la sociabilité qui en est inséparable). Les instincts sont donc modifiables. (Considérer également l'exemple des animaux domestiques supérieurs tels que le cheval et le chien.) — Les millénaires de vie sociale ont agi sur l'homme au point qu'il est malaisé de distinguer entre la donnée sociale de sa formation et la donnée biologique. Le Surmoi social crée de « nouveaux instincts ». La profondeur de l'empreinte sociale — variable et appelée à varier énormément — semble souvent décisive dans la formation de l'homme. C'est elle qui donne aux caractères leur forme. — De l'homme ancestral à l'homme historique et à l'homme moderne, le type physique s'est modifié : songer au crâne de Néanderthal, au prognathisme du troglodyte, à sa villosité. Peut-on douter que les modifications neuro-cérébrales aient été plus grandes encore? — Il faut par contre reconnaître l'étonnante stabilité du type humain historique, depuis quelques milliers d'années. Les sculptures hittites, égyptiennes, babyloniennes, étrusques, les plus anciennes, montrent des hommes *actuels* et les sénateurs romains ont des têtes de bourgeois de notre temps; on rencontre Socrate dans tous les milieux intellectuels. L'histoire est courte dans son ensemble. La variabilité psychologique est infiniment plus grande que la variabilité de type physique, la substance psychologique étant ce qu'il y a de plus souple et ductile. Exemple récent : des Noirs de l'Afrique centrale transportés comme un bétail d'esclaves aux E.-U. pendant le XVIII^e siècle produisent aujourd'hui des businessmen et des intellectuels peu ou nullement différents dans bien des cas des Blancs formés par mille à deux mille ans de civilisation. De nouveau l'importance capitale de l'empreinte sociale. — Dans la civilisation européenne, nous pouvons observer

des changements du caractère de l'homme — assez profonds, mettant même en cause l'instinct essentiel, la libido : l'ascétisme hindou, chrétien, la moralité sexuelle protestante. L'amour tel que nous le connaissons, avec la conception moderne du couple (les conceptions plutôt) est un fruit tardif de la civilisation chrétienne, il naît au Moyen-Age; la conception des rapports entre l'homme et la femme était profondément différente dans la société antique, et *plus pauvre*, la femme étant plus près de la servitude. La loi du talion, commune à toutes les communautés primitives et qui survit encore sous la forme de la vendetta corse, géorgienne, far-west, est en voie d'extinction dans la vie privée et même dans la psychologie collective. L'esprit de vengeance est presque dépassé. — L'intelligence rationnelle et l'esprit scientifique n'obtiennent leurs premiers larges triomphes qu'au XIX^e siècle et il faut convenir qu'ils sont encore mis en question, mais non par la puissance des instincts et des caractères, par les crises et ruptures de l'organisation sociale que Renan définissait « ces gothiques édifices... » Ils ont en tout cas profondément modifié, dans bien des cas, la nature profonde de l'homme moderne. Un Freud est à classer parmi les vrais « saints » de la société moderne. — L'attitude de l'homme devant la mort, qui touche à l'angoisse fondamentale, est en voie de changement. Le secours de la « grande illusion mystique » est souvent devenu superflu. (Se rappeler la belle œuvre de Marie-Jean Guyau, l'optimisme de Metchnikoff.) Une conquête de la sérénité est en voie d'accomplissement (cf. aussi, le Testament révolutionnaire de Ioffé). Si la religion est l'immense névrose collective, ne sommes-nous pas acheminés vers une guérison relative? — Nous pouvons suivre la formation et le déclin de l'individualisme bourgeois, depuis la Renaissance jusqu'aux révolutions contemporaines. Le darwinisme social fut pourtant considéré comme déterminé par « les lois naturelles ». La révolution russe démontre en dix ans que l'esprit de propriété (capitaliste) peut être facilement surmonté.

Il y a eu un développement de la conscience aussi surprenant et créateur que l'apparition même de la conscience dans la série

animale. Ce développement n'en est qu'à son début, nous n'en pouvons prévoir les conséquences, l'ampleur, les achèvements. — Il ne concerne profondément, à présent, que des minorités, au sein même des hautes civilisations. — La psychologie de la profondeur est une découverte récente (et déjà elle constate des variations importantes : les névroses mystiques et les névroses de sorcellerie ont presque disparu; les névroses étudiées par Freud sont *d'hier*; la société actuelle en pleine transformation en révèle d'autres, rattachées aux grandes idéologies du monde en crise, bolchevisme, nazisme, culte du chef). — La psychologie pratique, psychotechnique, n'en est qu'à ses débuts, mais il est assez probable qu'elle transformera l'éducation. — La bio-psychologie de Pavlov n'en est qu'à ses débuts : impossible de prévoir son avenir (son influence). — L'ambiance sociale du moment historique, un moment qui peut se prolonger un demi-siècle, avec ses déchaînements de barbarie, est infiniment défavorable à l'étude de ces questions, — ne permet même pas de les bien poser. Or nous en sommes prisonniers : la *captivité intérieure*, notion capitale. Se méfier de notre manque d'imagination.

MÉDÉRIC. — CUERNAVACA.

10-12 juin 44. — Partant pour Cuernavaca avec Laurette et Jeannine, je viens de lire qu'un des leaders de la Résistance française, Jean « Médéric », arrivé d'Alger à Paris, s'est empoisonné au moment où les agents de la Gestapo l'arrêtaient. J'en parle à Laurette. Sans nous le dire, nous avons tout de suite pensé à Jean Gemaehling. (Erreur : Jean G. survit.)

— A Cuernavaca, un matin : « Le débarquement est commencé... » Devant les yeux, l'image des plaines et des plages normandes.

Plutôt que des idées, ce sont des sentiments, mais enracinés au plus profond : qu'il est inique d'être dans ces jardins semi-tropicaux pendant que... — Qu'une fatalité préside à ces événe-

ments : pas une terre d'Europe, pas un hameau ne sera épargné. Le feu passera partout, ravagera tout. Et il fera son tour du monde. Il s'est allumé à Séville et Barcelone, il a rebondi à Varsovie, Helsinki, Paris, Singapore, Guadalcanal. Il faut qu'il passe partout.

Facile de se répondre qu'il ne faut pas avoir de remords d'être épargné pour le moment, qu'il est insensé de souhaiter même subconsciemment, inconsciemment, la participation de tous à la catastrophe, car ce serait aussi la catastrophe totale. Et qu'une vision de tragédie antique, gouvernée par la divinité inconnue, aveugle et impitoyable, reflète davantage l'anxiété presque désespérée que l'intelligence active.

La nuit, plus distinctement que le jour, le jardin plein de manguiers, de citronniers, d'orangers, de bananiers, de lauriers-roses en fleurs, s'orchestre de crissements, de susurrements, de sifflements, de bourdonnements, de vibrations. Le concert de myriades d'insectes est dans l'ensemble d'une tonalité métallique — qui me fait penser à un bleu d'acier phosphorescent. De jour et de nuit, je suis enclin à m'y attarder sans penser, sans rêver, comme si je me laissais absorber par cette vie innombrable, puissante et rudimentaire. Pas une parcelle de matière, pas un fragment d'espace qui ne vibre et ne vive, terre travaillée par la plante et l'insecte, air parcouru d'ailes dont beaucoup sont invisibles, plantes peuplées de bestioles. Les oiseaux-mouches vibrent sur place devant des fleurs, des papillons plus grands qu'eux décrivent des courbes incohérentes, une colonne de minuscules fourmis transporte du riz, des lézards à collier pourpre m'observent attentivement et ce sont des dinosaures en miniature, une grosse tarentule noire, au corselet de velours, aux mandibules aussi grandes que son corps, cherche son chemin, ivre de lumière. J'ai essayé de travailler dehors un soir, sous une ampoule électrique. L'assaut des insectes m'a chassé, ils couvraient mon écriture, de stupides hannetons butaient en plein vol contre mes lunettes, des araignées descendaient du feuillage, de gros papillons de nuit s'aveuglaient à l'électricité.

Cuernavaca, le soir, est une petite ville triste que la présence

de grands arbres magnifiques apaise et enchante. Non loin du marché, il y a des Cantinas-Baile, « Dancings » annoncés au dehors par quelques lampes colorées. L'intérieur est nu, on dirait des granges, avec un comptoir, un *sinfonola*. Les gens du comptoir ont l'air de ruffians sales qui n'auraient pas dormi depuis plusieurs jours. Un troupeau de filles entre quinze et dix-neuf ans s'aligne sur des bancs le long du mur quand le *sinfonola* cesse son vacarme pour deux minutes (pas davantage). Un troupeau d'hommes débraillés, en sueur, venus ici du garage ou de l'atelier sans prendre la peine de se laver les mains, les considère. Un peu en arrière, les grands chapeaux, les sarapés, les pieds nus, les faces tannées des Indios de la montagne qui sont de passage et contemplent les plaisirs de la ville. Au premier plan, devant le comptoir, un fonctionnaire en veston, cravaté, complètement ivre, titube, s'incline, se met à vomir sur le plancher. Nul n'y fait attention. Par-dessus la portière à claire-voie qui donne sur la rue, un petit agent de police ridé et cuivré, en bleu, regarde, les yeux mornes et luisants. — Les filles sont avachies, banales, petites, une blonde au teint clair détonne. Deux se dégagent de l'ensemble, une, habillée de soie blanche, hispano-indienne, avec un museau d'écureuil aux yeux sombres et grands, aux pommettes anguleuses, à la bouche grande, aux dents qu'un rire provocant fait briller; elle danse frénétiquement, en riant (tout le monde, du reste, se déchaîne); l'autre a une lourde tête bien proportionnée, plébéienne et fortement dessinée, avec des yeux graves, une expression immobile et comme distante. On les paie vingt centavos la danse. Et dans la chaleur pesante, elles s'agitent entre les bras des coolies des heures durant. Sur cette frénésie monotone, pas ou presque de sourire, pas de rire ou fort peu, pas de joie visible, une sorte de pesanteur plane, une résignation de demi-griserie taciturne et fatiguée. Mais dans le couple éphémère — la durée d'un disque — l'homme en chemise crasseuse et sandales est correct sinon aimable, parfois cérémonieux, jamais voyou; la fille est indifférente et gentille dès qu'elle en a l'occasion. Aucun érotisme, aucune grivoiserie. Les couples qui s'aiment s'aiment de bon amour avec tendresse

et jalousie, ceux qui se bornent à forniquer le font animalement, sans complications ni débauche. L'existence en trois tons d'animalité, de pauvreté, de gravité.

LA GUERRE.

20 juin 44. — Je résume divers entretiens sur la guerre.

J'exprime devant F. F. mon inquiétude au sujet des avions-fusées. — F. F. : Rien de décisif. L'antidote sera inévitablement trouvé en quelques semaines. Un surcroît de souffrances, rien de plus. Et un événement significatif sur le plan de la technique, un pas vers la guerre automatique dans laquelle l'intelligence combattrait nue, sous les machines.

On s'accorde à constater que les Nazis ont perdu la guerre. El Alamein a été le tournant; pas un succès depuis. Le débarquement en Normandie atteste une immense supériorité, créatrice d'audace, d'un côté, une réelle infériorité de l'autre.

Max D. : Il n'y a plus qu'à trouver le Badoglio allemand.

Moi : Possible, mais cela me semble improbable. Rappelons-nous sans cesse que nous ne savons pas comment meurent les Etats totalitaires à parti unique. Je suis enclin à supposer que l'appareil nazi, avec sa formidable centralisation technique, formé de plusieurs centaines de milliers d'hommes qui savent qu'ils ne peuvent espérer nul pardon, offrira une longue résistance désespérée, intelligente, terroriste. Il ne peut tenir aucun compte décisif de l'état d'esprit des masses quand cet état d'esprit est contre lui. Les derniers nazis materont par la terreur, dans les dernières villes bombardées, les premières résistances de la fureur populaire et se feront tuer. Pas de Badoglio probable dans ces conditions — sinon après un effroyable nettoyage. En résistant pied à pied, possible qu'ils tiennent encore deux à trois ans...

H. L. ne pense pas que cela puisse durer si longtemps. — S'attendre à l'apoplexie foudroyante. Dès maintenant, tout peut arriver. (Moi : D'accord.) — Ils chercheront à se camoufler en

masse; une minorité se fera tuer, la majorité trahira, s'adaptera, constituera des mouvements *underground*... Possible aussi qu'ils jouent délibérément la carte du chaos révolutionnaire.

Fritz Fraenckel.

21-22 juin 44. — J'ajoute ces pages longtemps après, j'ai reculé devant la peine de les écrire et je ne le fais que par une sorte de devoir parce que je sais trop la fragilité de la mémoire et quel oubli inique et appauvrissant ensevelit les morts. F. F. mériterait de durer parmi nous, pour nous, mais il n'a rien écrit dans les dernières années, ou presque rien. Il avait consacré le meilleur de son activité, en dehors de la psychanalyse, au P. C. allemand, à la Brigade Internationale d'Espagne, et il était devenu, par conscience, l'ennemi du P. C. totalitaire — depuis les procès de Moscou et la fin de l'Espagne républicaine. Renié par ses anciens amis, lâché même par un Regler — pour des raisons mesquines inintelligibles — il avait vu toute cette grande activité d'autrefois se convertir en mensonge et poussière. Il vivait en réalité sur un profond découragement, rattaché par quelques fils à des idées, socialisme, science, psychologie. Dernièrement, tout en soutenant une très dure lutte pour subsister et s'acclimater un peu ici, il s'était laissé aller à boire. Toute sa vie durant, il avait du reste expérimenté les drogues, sans s'y soumettre, mû par la curiosité de l'effet psychique et le besoin, singulièrement bienveillant, de comprendre l'homme, le névrosé, le drogué. Quand il avait bu, il devenait affectueux, sentimental, il avait des yeux mouillés et il était gai, il aurait voulu rassurer tout le monde : « Ne t'en fais pas, hombrecito ! » Maintenant que son image se décante en moi, je vois mieux les mobiles essentiels de sa vie : la curiosité active (désir de connaître et de vivre le connu), un amour simple, sincère, compréhensif des hommes (il croyait ce facteur effectif indispensable à la vie consciente et il y voyait le vrai fondement des idéologies révo-

lutionnaires — quand elles sont ce qu'elles aspirent à être). Vingt ans et plus de psychanalyse en avaient fait un être extraordinaire par sa capacité de comprendre et sa bienveillance totale en profondeur et en pratique. Pourtant, il exerçait une sévérité tranquille devant l'offense ou la trahison des grandes choses. Probe, mais jamais moralisateur, jamais juge, infiniment indulgent et pourtant net dans ses jugements sitôt qu'il le fallait. Nous parlions d'un mauvais tableau érotique de V. B., il dit : « C'est humain et l'artiste fait bien de s'exprimer, ça le soulage; mais ce n'est pas de l'art. » Il disait aussi qu'il ne faut pas essayer de guérir les névrosés, même assez désagréables, quand ils puisent dans leur névrose même des raisons de vivre et des capacités. Sa curiosité : En Espagne, pendant les bombardements, il sortait des abris-ambulances, pour voir, « le désir de voir l'emportait de beaucoup sur l'instinct de conservation ». Je ne lui ai jamais posé une question difficile ou intime sans recevoir une réponse claire, toujours extrêmement bienveillante et irréfutablement réfléchie. Je dois énormément à son exemple d'équilibre intelligent dans la fragilité et à sa richesse intellectuelle que les malveillants et les imbéciles pouvaient méconnaître à cause de ses allures de bohème amusé, triste et flottant. Au cours de nos discussions sur le marxisme, il m'aida à comprendre le rôle anticipateur et créateur de l'intelligence, l'espèce de liberté qui participe de l'intelligence, la complexité du problème des superstructures et que l'œuvre d'un Freud égale celle de Marx avec des révélations nouvelles sur l'homme, dont on ne peut plus faire abstraction en aucune circonstance. (Nos entretiens sur le rôle du caractère et de la psychologie personnelle dans les débuts du conflit Trotsky-Staline. Notre travail sur le problème religieux qu'il est désormais impossible de traiter selon le simplisme matérialiste qui, depuis Voltaire, fut une sorte d'aveuglement. Nos discussions sur les racines psychologiques du Nazisme, le Sang, la Race, le Père et sur les fondements affectifs du Totalitarisme.) J'avais toujours l'impression qu'il portait en lui de quoi donner des œuvres importantes et durables, je lui proposai même un jour d'écrire pour lui, sous sa dictée, simplement ses souvenirs

de clinicien qui avait approfondi tant de cas extraordinaires : ainsi celui de l'homme viril qui se voulait femme et mère... Il hochait la tête et refusait doucement, car je touchais à son découragement secret qui affleurait visiblement à la surface de l'être. Nous n'avons été que deux, je crois, à recueillir beaucoup de choses de lui et à ne le point méconnaître en ces dernières années : H. L. et moi. Il est même étrange qu'en dehors de ses patients, il ait pu être tellement méconnu dans l'émigration et tellement environné parfois de médisance. Mais peut-être est-ce là le lot du psychologue qui, si désarmé qu'il soit, comprend trop de choses du premier coup d'œil : on lui en veut de perdre devant lui les mauvais secrets qui font l'axe de la personnalité médiocre ou vacillante.

Qu'il était léger sur la terre ! Cela dut faire rire quelques malveillants — d'un rire dont lui seul eût fait une bonne analyse. Maigre et frêle en apparence, pas grand et pouvant paraître petit, il portait sur un cou décharné une tête de savant comme Gustave Doré l'eût imaginée pour illustrer Jules Verne ou un roman de l'an 2000. Le front prédominait, grand et bosselé, largement dégarni au sommet, entouré d'une flamme de cheveux gris avec de grosses touffes aux tempes. Les yeux étaient vieux gris d'eau, pleins de vivacité, parfois très tristes et même mornes, le plus souvent allègres et pétillants. Le bas du visage s'amenuisait, avec une bouche et un menton de vieillard (52 ans). On perdait du reste cette impression sitôt qu'il s'animait. Un jour que j'entrais avec lui dans un café, une serveuse me demanda si je n'étais pas venu avec le « Señor Einstein » ! — Mais si, dis-je, como no ! Il marchait d'un pas léger, dansant, vif et prompt ; le plus souvent habillé de gris ou de beige disparate, tête nue, la chemise claire, la cravate de travers — et cela lui faisait du tort devant la clientèle. Je n'ai pas connu d'autre homme dont le sérieux et la valeur se fussent habillés d'une telle légèreté, jusqu'à effleurer l'inconsistance matérielle.

Il aimait la bonne cuisine, le bridge, les alcools, les femmes, les voyages, la lutte, les idées et le savoir par-dessus tout. L'avant-veille de sa mort, chez lui, nous jouions aux cartes un jeu de

soldats russes que je venais de lui apprendre, un jeu enfantin où il s'agit de tricher naïvement et insolemment le plus possible et il y passa maître à l'instant et rit joyeusement des bons tours qu'il me fit.

Nous parlâmes de l'anniversaire de la mort des Rühle qui tombe le 24 juin, il y a un an, pensant à le commémorer. Il ne voyait pas que faire dans le vide où nous sommes. Et deux jours après, le 21, comme il venait de se doucher et raser en chantonnant, il tomba à la renverse dans le cabinet de toilette. Il avait poussé un cri, Franz et Chiki le ramassèrent, il demanda du camphre, se rendant compte de ce que c'était; il n'y en avait pas, on courut en chercher et quelques instants après il mourait sans reprendre connaissance. Depuis plusieurs mois, nous étions inquiets à son sujet, il souffrait d'une douleur au poumon, on avait craint le cancer, il y avait eu à ce sujet des discussions entre les médecins. Mais depuis un séjour à Acapulco où il s'était baigné et détendu, cela semblait passé. Lui-même se doutait peut-être de quelque chose et, incroyant, s'était mis à lire le soir des pages de l'Évangile. Nous projetions un travail que je lui avais proposé sur la psychologie du militant. Il venait de mettre au point des notes sur le Racisme.

J'entre dans la chambre où il n'est plus : ce qui reste de lui, c'est la dépouille étendue sous un drap. Le grand front subsiste, dureté du crâne, les yeux sont clos et les paupières fripées, une tache vineuse envahit le cou, le teint a verdi en quelques heures, la bouche est ramassée, finie, lamentable. Il y a quelque chose d'enfantin et de tragiquement vieux dans cette belle tête morte. Chiki sanglote debout près de la fenêtre et je me crispe tout entier. — Puis l'odeur cadavérique dans la maison, la veillée du corps que nous accomplissons, les gens, les fleurs, les cierges, Vladi qui fait un affreux croquis de la tête en voie de disparition, déformée. H. L. a refusé une photo de ce croquis : « C'est une trahison de l'homme. » La mort est une trahison de l'homme vivant. Fini, Fritz, adieu.

Nous avons décidé avec Franz l'enterrement juif parce qu'il se sentait juif et ne voulait pas se séparer de la communauté.

Les rites lui importaient peu et nous importent peu. Cimetière illuminé de soleil, une basse maison où l'on lave le corps avec les prières bibliques. Un vieux fossoyeur coiffé d'un chapeau mou délavé creuse la fosse et il semble se débattre dans la terre avec ses dernières forces. Un médecin bien pensant vient nous demander d'avoir du tact dans les discours, il craint les attaques contre le stalinisme... On l'envoie promener. Les Juifs gardent le chapeau ou le béret, quelques chrétiens qui sont des athées nu-tête. Le cercueil descend dans la fosse. Franz au visage de panique et de pleurs. Discours. Julian, bref et bon, un salut révolutionnaire officiel mais véridique; H. L. très ému, balbutiant, mais lisant des paroles réfléchies, justes, essentielles, — moi qui parle de deux guerres, des révolutions vaincues et de la ténacité à comprendre l'homme, trop de charge pour une vie humaine. J'ai dit aussi : « Personne de ceux qui l'ont approché n'a échappé à son influence, chacun a été au moins un peu amélioré... » — « Ne le croyez pas, me dit ensuite H. L., vous ne savez pas ce qu'il y avait d'hostilité contre lui. » J'avais peine à parler, je ne voulais pas céder à l'émotion qui me mettait au bord d'une sorte de panique, mais je me sentais porté par une sorte d'acharnement. Quelques-uns m'ont trouvé poseur et dramatique. Mais je suis content d'avoir dit une fois de plus que nous continuerons le même chemin. Je ne me sens pas séparé des morts.

Le personnel du cimetière était formé de vieux Juifs, petits et ridés, mal rasés, calamiteux comme dans un village d'Ukraine... Je suis parti un des derniers; des fossoyeurs se sont approchés de moi et m'ont parlé en russe avec sympathie, je leur en ai été reconnaissant. — On voulait ouvrir une souscription pour ériger un monument, Franz a dit *non*. Pas de monument pour toi, Fritz, rien que la terre et nous. — Laurette n'était pas venue.

Je me souviens de l'émotion de Fritz à la réunion que nous tîmes pour commémorer la dissolution — la mort, plus exactement le long assassinat — du Komintern auquel il avait comme moi donné sa jeunesse. Centre ibéro-mexicain, une salle de restaurant que l'on n'avait pas balayée, nous étions une vingtaine. Les gueules malveillantes des M. qui bâillaient et se nettoyaient

les dents, et Fritz bouleversé, rouge, lisant ses notes. Et moi-même, crispé, pensant à tant de morts et à tant d'espérance et d'énergie gâchée.

Je sais peu de choses sur sa longue vie. Médecin militaire dans l'armée allemande pendant la première guerre. Spartakiste des débuts avec Karl et Rosa. Refusa d'appartenir au Comité Central du parti communiste allemand. Hébergea plusieurs fois, sous le nazisme, le Comité Central. Arrêté, un sous-sol de l'Alexanderplatz, — il n'aimait pas à en parler. L'évasion d'Allemagne, favorisée par des fonctionnaires payés. L'émigration à Paris, voyage aux Baléares, travail pour le parti. L'organisation du Service sanitaire des Brigades Internationales en Espagne. La révélation des procès de Moscou, la crise de conscience. Marseille, le Comité américain, le *Winnipeg* intercepté par les Anglais devant la Martinique, internement (excellent) à Trinidad, la misère et les amitiés et le travail à Mexico, à la fin une situation presque bonne. Un fils — qui a un visage d'une finesse et d'une douce énergie à douze ans — resté en Allemagne. Des travaux publiés en Allemagne et perdus. Avait été l'élève de de Saussure.

TOUKHATCHEVSKI.

27 juin 44. — Lisant un article sur la disgrâce de von Brauchitsch, dans le *Novy Journal* de New-York (B. Nikolaevski), j'y trouve cette révélation qu'au cours de l'été, trente-quatre des émissaires des milieux dirigeants de la Reichswehr eurent à Prague des entretiens avec les dirigeants sociaux-démocrates exilés (O. Wels); ils recherchaient un accord contre Hitler. La collaboration de la Reichswehr avec l'U.R.S.S., établie depuis Rapallo, continuait. (Je me souviens d'avoir dit à G. Luciani, du *Temps*, à Moscou, un an auparavant, que j'étais, avec, je pense, la plupart des militants de l'opposition, L. T. en tête, partisan de la cessation immédiate de cette collaboration.) Staline la dirigeait certainement lui-même, et il paraissait infiniment probable que le tota-

litarisme nazi materait les vieux cadres de l'armée et deviendrait pour l'U.R.S.S. un ennemi mortel. Plus tard, Staline fit probablement état des contacts qu'il avait ordonnés ou délibérément laissé poursuivre pour liquider Toukhatchevski et les autres généraux rouges. — L'idée me vient que, de même que les chefs de la Reichswehr souhaitaient un changement de régime dans le III^e Reich, les Toukhatchevski le souhaitaient en Russie et se trouvèrent acculés à des résolutions quand commença l'extermination de la génération révolutionnaire — la leur — en 36. Les uns pouvaient rêver d'une démocratie autoritaire en Allemagne, les autres d'une différente démocratie autoritaire en U.R.S.S., et les deux régimes se fussent appuyés. Ce ne serait nullement en contradiction avec les seuls faits probants publiés sur l'affaire Toukhatchevski, par Erich Wollenberg, dans son *History of the Red Army* (Londres, 38).

En tout cas, hypothèse à scruter.

LA GUERRE : PERSPECTIVES ET TOURNANT.

28 juillet 44. — Triste soirée hier chez Franz F. et H. L. L'absence de F. F. me pesait et se traduisait par une baisse de niveau spirituel oppressante. — Avec B. P., H. V., H. L., nous faisons un tour d'horizon.

Enormes événements des derniers jours : conjuration militaire contre Hitler en Allemagne, machine infernale, épuration sanglante des cadres de l'armée en plein combat. — Surprenante avance russe en Pologne, la Vistule franchie?

B. P. affirme que la guerre sera finie cette année — la guerre contre Hitler. H. L. est d'avis que le front oriental s'est effondré et que c'est irréparable.

Moi : Que le nazisme ait désastreusement perdu la guerre de Russie est certain. Il est toutefois difficile d'admettre qu'il soit réduit à l'impuissance au front Est, en complet contraste avec la lutte qu'il soutient en France. L'hypothèse la plus probable me

paraît être celle-ci : « l'intuition » d'Hitler a provoqué un nouveau désastre à Vitebsk, après lequel a commencé une retraite générale, très dangereuse (noter la difficulté d'empêcher une retraite générale, accomplie à la suite d'une guerre perdue, de se transformer partiellement en déroute), mais d'un caractère stratégique et plus encore politique. Quel caractère ? Transformer la guerre d'agression contre la Russie en une guerre de défense nationale, aggraver au sein des Alliés le conflit polono-stalinien. Qui sait en outre dans quelle mesure les dirigeants nazis sont encore les maîtres de l'Etat-major ? Celui-ci pourrait avoir l'arrière-pensée de capituler — non sans conditions — devant Staline (auquel les promesses et « conditions » coûtent peu de chose puisqu'elles ne l'engagent pas), laisser se constituer à Koenigsberg ou ailleurs un « gouvernement démocratique » formé par le Comité allemand de Moscou, jouer à fond la carte de la soumission à la Russie (soumission-collaboration). Staline promettrait aux cadres de l'armée, de la bureaucratie, de la technique allemande de leur laisser des fonctions dirigeantes dans le nouveau système « démocratique », en se réservant de les assouplir et épurer à son gré, avec l'appui de mouvements populaires qu'il inspirera. Hégémonie stalinienne sur l'Europe centrale et par conséquent sur le continent. Du côté allemand, on pourrait faire le raisonnement suivant : « Grâce à notre haute culture, à notre capacité technique, à notre concentration industrielle et à l'affaiblissement de l'U.R.S.S., nous serons en réalité, dans cinq ou dix ans, les plus influents au sein d'une puissance combinée russo-germanique dominatrice de l'Eurasie. »

Otto Ruhle émettait la supposition qu'avant de succomber, le parti nazi n'hésiterait peut-être pas à adopter des mesures « révolutionnaires », en décapitant la grande bourgeoisie, afin de donner aux dernières convulsions de la guerre un caractère social explosif.

Avec H. L., j'examine les conditions sociales de la guerre de Russie. Nous tombons d'accord sur les données suivantes : le pacte de 1939 était populaire en Allemagne dans toutes les couches de la population, il répondait à une espérance générale

de collaboration étroite avec la Russie. — L'agression contre l'U.R.S.S. en 41 a été extrêmement impopulaire. — On reconnaît certainement aujourd'hui qu'elle fut une erreur-suicide. — Les désastres et les hivers ont rendu cette guerre, dont l'iniquité était profondément reconnue, plus impopulaire encore. — Les désastres ont accru le prestige de Staline et de l'organisation russe tandis que baissait le prestige d'Hitler et du nazisme. — Par contraste avec le joug nazi, le système totalitaire russe, sur lequel l'Allemand moyen peut se faire beaucoup d'illusions, peut devenir tentateur. Sentiment fataliste : « Le retour au capitalisme est impossible, la continuation du III^e Reich aussi, il faut passer par là. »

Tout ceci semble ouvrir un immense conflit entre le totalitarisme russe et le monde anglo-saxon. — Staline a l'avantage de faire encore appel dans une certaine mesure à l'esprit révolutionnaire, à une époque de transformation sociale violente et de pousser dans le sens de l'économie dirigée et planifiée, c'est-à-dire d'une évolution inéluctable. Tant que des économies dirigées et planifiées d'un type démocratique ne se seront pas établies, il conservera cet avantage, d'autant plus puissant que les réactionnaires, en s'opposant aux tendances socialistes, feront son jeu; il ne reculera devant rien pour empêcher la formation de démocraties socialisantes qu'il ne saurait contrôler et qui constitueraient une menace mortelle pour son absolutisme. (Il n'hésitera pas même à employer leurs enseignes...)

— Sur la fin de la guerre, je maintiens contre B. P. et H. L., qui la croient probable en 44, que l'hypothèse d'une longue résistance acharnée des nazis est la plus probable, et peut prolonger le combat au moins jusqu'en 45. Ma thèse reste que les maîtres de l'appareil totalitaire ayant brûlé leurs vaisseaux, n'attendant merci de personne, continueront à se défendre parmi les ruines, au milieu de la haine et du délabrement, par la terreur.

— Je maintiens aussi que la puissance stalinienne est en réalité beaucoup moins forte qu'il ne paraît, en raison de l'épuisement de la moitié au moins du pays, de la maturation de nouvelles forces sociales, de l'interdépendance économique et psy-

chologique des régimes totalitaires, de l'usure de l'ancien parti... Mais c'est la gravité même de la situation qui oblige le régime à poursuivre une politique d'offensive; pas de salut pour lui en dehors de l'hégémonie sur l'Europe centrale ou sur une partie de cette Europe.

— H. L. : Tant que ces tournants n'auront pas été franchis, le retour des réfugiés socialistes en Europe sera impossible et nous n'aurons aucune perspective claire ou optimiste. Dans la situation incertaine et troublée qui commence, nous trouverions partout des assassins du Guépéou ou des camps de concentration staliniens, plus ou moins camouflés. La technique des procès de Moscou — calomnie, faux et suppression physique — sera très largement appliquée comme un procédé de conquête et de camouflage de l'écrasement des oppositions.

KOMINTERN : DR STEPANOV (LEBEDEV).

5 août 44. — Conversation avec José B. sur les vieilles affaires d'Espagne. Ercoli (Palmiro Togliatti, aujourd'hui ministre communiste à Rome) fut secrétaire du Bureau des Pays latins depuis 29-30 et vint souvent en Espagne, même pendant la guerre civile (Albacète). Le P. C. espagnol fut dirigé pendant la guerre civile par Ercoli, Codovilla (Argentin) et le Dr Stépanov. Ce dernier était en Espagne lors de l'enlèvement de Nin (mais il est possible que ce kidnapping fût l'œuvre d'un service secret autonome).

J'ai connu le Dr Stépanov, Bulgare, qui devrait aujourd'hui atteindre la cinquantaine, s'il n'a pas disparu... De taille moyenne, le teint mat, le visage massif un peu gorille mais non sans beauté, front grand et regard noir intense. Parlait parfaitement le français. Sous le nom de Dr Lébedeff, il avait été l'un des premiers agents de l'Internationale communiste en France, avec Abramovitch (Zalevski) en 1920-21. Médecin, discret, travailleur, extrêmement sérieux, l'homme des missions de confiance qui s'accomplissent avec effacement. — En 27, quand l'opposition de gauche, le bloc Zinoviev-Léon Trotsky forma sa

Commission des Affaires internationales, firent partie de celle-ci : Radek, Fritz Wolf, Kharitonov (de la part de Zinoviev), Nin, Stépanov et Victor Serge (d'autres peut-être comme Pauline Préobrajenski). Stépanov, appartenant à l'opposition de gauche, avait été autorisé à observer une attitude rigoureusement conformiste, c'est-à-dire à se maintenir dans une clandestinité absolue. Je le vis chez lui au premier étage (je crois) de l'Hôtel Lux, en grand secret (nous parlâmes de l'attitude à adopter vis-à-vis de Souvarine, Monatte et autres, il n'était pas sectaire du tout). Il ne se révéla jamais comme opposant, « s'adapta » de mieux en mieux jusqu'à la trahison complète. En 37, on l'avait rencontré à Paris.

Fritz Wolf fut un des premiers fusillés (ne l'ai pas connu). Kharitonov a péri, ainsi que sa femme, avec la tendance Zinoviev. En 38, j'appris que Pauline, simulant la folie depuis l'exécution sommaire de Préobrajenski, vivait dans un asile, grâce à la complicité de certains médecins.

Abramovitch (ex-Zalevski) s'était fait remarquer pendant les journées de juillet 17, en vendant dans la rue les journaux du parti, ce qui le fit assommer par les Cosaques. Je le rencontrai fin 21 à Tallin, où il était secrétaire d'ambassade et chargé des liaisons de l'Internationale communiste, puis à la légation de Vienne (1924) où il remplissait les mêmes fonctions. Ouvrier israélite typique, aux cheveux crépus, plutôt petit, le visage fripé; brouillon et cordial, d'une grande honnêteté personnelle. Pourrait avoir entre 50 et 55 ans, mais a certainement disparu en raison de la confiance que lui portait Z. et de la connaissance profonde qu'il avait des activités de l'I. C. à ses débuts.

TEMPS NOIRS.

9 août 44. — Lu aujourd'hui :

— Une dépêche d'Istamboul disant qu'un bateau turc transportant 296 réfugiés juifs roumains a été coulé en Mer Noire, une demi-douzaine de personnes ont été sauvées;

— Autre dépêche sur le manque d'eau et la disette à Florence, ville ouverte autour de laquelle on se bat;

— Des notes sur le cauchemar de Londres, bombardé par les avions-fusées; c'est un absurde massacre et l'on s'accoutume à y vivre;

— Un article de Léon Dennen sur l'extermination des Juifs de Hongrie — des centaines de milliers de Juifs — au moyen des wagons asphyxiants dans un camp de Haute-Silésie. L'armée nazi amène avec elle des *Judenvernichtung Abteil* qui fonctionnent comme des administrations efficaces;

— Le récit d'un journaliste américain sur les suicides collectifs de la population japonaise de l'île Saipan, occupée par les Américains. On a vu un officier décapiter ses derniers soldats puis se précipiter, le sabre au poing, sur un tank; des jeunes filles se coiffer et se laver avant de se jeter à la mer; des familles faire leurs ablutions puis se noyer tout entières... (Les Américains se sont cependant efforcés de rassurer la population civile et ont réussi à en interner une partie. L. dit que le suicide japonais se rapporte à une psychologie profonde, essentiellement différente de celle de l'homme blanc, « une psychologie, dit-elle, qui plonge jusque dans la physiologie », c'est-à-dire aux sources de l'instinct, — cela me paraît juste.)

— Une information officielle sur l'exécution par pendaison de huit généraux allemands impliqués à tort ou à raison dans la récente « conspiration » contre le Führer. (Je sais comment on fabrique ces sortes de conspirations.)

— Des informations scientifiques américaines sur la famine en Chine et la variété des morts d'inanition.

Vu, presque sans émotion, des clichés montrant des ruines d'anciennes églises en Russie et en Italie; des prostituées de Cherbourg à la tête rasée; des collaborationnistes français, traqués dans les rues et implorant pitié à genoux...

. Nous sommes au niveau des temps noirs du début du Moyen Age. Besoin d'y réfléchir. Extrême difficulté d'y réfléchir.

LA MORT DE NADIEJDA ALLILOUEVA (1932).

10 août 44. — Un journaliste au service de Staline, qui signe « G. W. Herald » publie une correspondance sur Svetlana Staline, que je lis dans *Todo* (n° du 10 août). Il écrit que Nadia Allilouéva, devenue « experte en poisons et antidotes », goûtait les aliments servis à Staline — et Staline trouvait cela naturel! Et que, bien que son décès ait été officiellement attribué à une appendicite, « on murmurait à Moscou qu'elle était morte en réalité après avoir bu un verre de vin destiné à Staline ».

J'étais à Moscou au moment où N. A. se suicida. Je fréquentais, à l'Hôtel Métropole, les Kolberg-Gogoua (Julie Nikolaévna, ma parente et son mari, Callistrate G., vieux menchévik géorgien qui avait été autrefois le dirigeant marxiste d'un groupe dont Staline tout jeune, faisait partie); chez eux, je rencontrais parfois le vieil Allilouev, un alerte vieillard à la barbe blanche taillée en pointe. J'appris dans ce cercle les détails de la fin de N. A., qui avait eu des crises de dépression et souffrait de la famine, de la terreur, de l'impopularité et du culte de Staline. N. A. se tira un coup de revolver, dans la poitrine, je crois; les premiers soins lui furent donnés par la belle-fille (ou fille?) de Kaménev, médecin de garde au Kremlin, qui fut arrêtée deux jours plus tard pour avoir parlé dans l'intimité de ce drame. On la relâcha du reste promptement, mais je ne doute pas qu'elle ait disparu par la suite. La cuisine de Staline était faite par des personnes absolument dévouées, l'idée insensée du poison ne vint à personne et elle eût été accueillie comme la plus perverse des inventions. Je ne me souviens pas d'avoir entendu dire qu'il y ait eu des arrestations à cette époque dans le personnel du Kremlin. On racontait qu'un cuisinier au service de Staline avait été arrêté, quelque temps auparavant, pour avoir, par excès de zèle, comparé Staline à un grand empereur (en buvant à sa santé).

La Propagande lance maintenant, douze ans après, la version officieuse de l'empoisonnement! Elle admet ainsi que le com-

muniqué officiel mentait. La mentalité florentine créée à l'époque des procès de Moscou est encore sciemment cultivée. (Les décès de Gorki, de son fils et de Kouybichev furent de même rétrospectivement transformés en « crimes » avec une extraordinaire — et stupide — perversité psychologique.)

SAINT-EXUPÉRY.

14 août 44. — *Time* de ce jour, 12 lignes : « *Missing in action*. Count Antoine de Saint-Exupéry, 44, best-selling french aviator-novelist... on a reconnaissance flight over Europe... » Je venais d'apprendre la mort, le supplice de Max Jacob, à la prison de Drancy, huit jours après son arrestation l'an passé.

Douze lignes, deux titres de livres et « succès de librairie » pour Saint-Ex. Il reste, il est vrai, permis d'espérer que l'étonnante chance qu'il eut dans ses accidents l'ait sauvé une fois encore et qu'il ne soit que prisonnier. Le calcul des probabilités semble être contre.

Il me semblait toujours qu'une brume flottait autour de lui, brume protectrice pour l'homme caché? Un visage de Français moyen, un regard naïf ou voilé, plusieurs destins manqués autant que réussis. L'aviateur fut excellent jusqu'au jour où il prit conscience du risque et de la grandeur des visions. Alors, il devint un bon écrivain, limité mais magnifique (*Vol de Nuit*). L'écrivain prit conscience des problèmes humains et sociaux et le romancier y perdit. Il voulut comprendre à fond et remédier, élaborer des théories, chercher des formules sociales, faillit se noyer dans ses recherches et ses découvertes ingénues. Je pensai que désormais il lui serait impossible de construire simplement un bon roman. Il toucha à la politique, cerné par les influences du milieu familial bourgeois, aristocratique, etc., et du journalisme d'argent, fut sympathisant des Croix de Feu et se passionna pour la révolution espagnole, finit par se laisser porter par les eaux de Vichy, ne se détacha de la Légation française à Washing-

ton que quand la partie de Vichy fut perdue, mais je persiste à croire que dans ce combat intérieur il fut sans cesse désolé, tâtonnant, pénétré de la conscience suraiguë d'une période de décadence.

Un soir, dans un café aux cuirs rouges de la place de l'Ecole Militaire, nous discussions révolution espagnole, production, marxisme; il se mit, le crayon à la main, à me démontrer sur des serviettes en papier que la somme du travail humain indispensable à la vie collective ne variait pas avec le machinisme puisque la construction même des machines absorbait le travail apparemment libéré par la production en série. J'aperçus tout à coup en lui une sorte de découvreur du mouvement perpétuel, un technicien écrasé par la technique, de même que le mondain était dominé par « le monde », l'argent, et le sexuel par une avidité dramatique. — Soirées chez lui, sur la terrasse de la place Vauban, pendant l'Exposition de Paris : feux d'artifices sur la Tour Eiffel, vastes nuées sur Paris, Consuelo en robe persane. — Ses tours de cartes stupéfiants sur la grande table en bois blanc... Cela passait l'imagination. Mais je voyais dans sa bibliothèque de gros ouvrages sur *Les Tours de Cartes*, probablement étudiés à fond. Son amour de la mystification, contrepoids d'un sentiment grave de la vie. — Dernière rencontre chez Léon Werth, la nuit même de l'invasion de la Belgique. Il sentait que tout était fichu, noyé de cafard. (Nous ne savions pas encore les nouvelles.)

LA MORT ET L'INTELLIGENCE.

30 août 44. — Finissant de travailler avec H. L. sur les manuscrits de F. F., je dis que le plus tragique dans la mort, le plus inacceptable pour l'intelligence, c'est la disparition complète d'une grandeur spirituelle, faite d'expérience, d'élaboration intellectuelle, de connaissance et de compréhension, en très grande partie incommunicable. Les moyens de transmettre l'acquis d'un bon cerveau sont presque dérisoires en comparaison avec la

valeur et la profondeur de cet acquis. Il faut sans cesse recommencer, réinventer — que d'essentiel se perd! — Nous nous demandons si les croyances en l'immortalité de l'âme, si tenaces dans les sociétés instruites, ne sont pas appelées à donner une compensation psychologique au sentiment dévastateur de ce destin. — La vie a sa continuité, ses recommencements, l'intelligence qui en est le fruit le plus précieux, aboutit à l'anéantissement, quels que soient ses trésors... C'est peut-être là aussi une des sources de la civilisation : un colossal effort social tend à remédier à l'anéantissement. L'individu cherche à s'assurer une durée par des œuvres, par le rayonnement de son activité (accomplissement d'une mission, poursuite de la gloire, besoin de fixer le moment, d'exprimer, d'enseigner, chez l'écrivain et le réformateur; besoin de « s'intégrer à l'histoire »).

H. L. considère la théorie de la « tendance à la destruction ou à la mort (Totentrieb) » comme l'une des deux bases fondamentales de la psychologie freudienne (Libido, Totentrieb), bien que Freud ne l'ait formulée qu'à la fin de sa vie et sans avoir le temps de l'approfondir. Freud lui-même a travaillé jusqu'à la mort même : sa résistance à la vieillesse et à la mort révèle son combat avec l'anxiété et le parti créateur qu'il en sut tirer.

...C'est à Léninegrad, à l'hôpital Marie, en 28, mourant (je l'étais réellement et le savais) que je pris la résolution d'écrire et si possible des choses durables, en tout cas des choses méritant au moins une certaine durée. Mon activité antérieure m'apparut tout à coup comme futile et insuffisante. L'impulsion que je reçus alors — plus exactement qui naquit en moi — fut d'une telle vigueur qu'elle s'est maintenue jusqu'à ce jour, dans les circonstances les plus contraires, et sans que les considérations d'intérêt, d'amour-propre ou de vanité l'aient sérieusement teintée.

LES JUIFS.

1^{er} septembre 44. — J. M. nous ramène chez nous en auto après deux réunions successives (socialistes esp., Prieto, Rivet, puis rédaction de *Mundo*). Me sens fatigué, il fait pluvieux, on croirait une nuit d'automne à Paris, ce qui est ici d'un grand charme. J. M., juif, ne veut pas l'être, nie quelquefois qu'il l'est ou s'avoue demi-juif, profondément tourmenté par un complexe d'infériorité racial enté sur un complexe d'infériorité plus général qui le rend amer, acerbe, agressif, dénigreur... Conversation sur les Juifs. Je dis qu'ils constituent une variété supérieure de l'homme civilisé : plus actifs, avec une spiritualité dynamique atteignant souvent à la grande puissance; puissamment matérialistes aussi dans les sociétés matérialistes... « Ce n'est pas par hasard que le même groupe ethnique produit le Christ, Maimonide, Spinoza... et de nos jours Marx, Trotsky, Freud, Einstein, des hommes incomparables qui bouleversent la vision même du monde... »

J. M. : « Ne parlons pas du Christ, s'il vous plaît, son historicité n'étant pas démontrée... »

— Je veux bien, quoique il serait facile de démontrer que le mythe chrétien, même sans historicité du Christ, est l'œuvre du peuple juif et reprend la tradition des prophètes...

J. M. : Et laissons tomber Maimonide dont nous savons si peu de chose...

Mais il cherche en vain des grandes figures contemporaines comparables à celles que j'ai nommées. Un moment, il s'accroche à Louis Pasteur; et comme j'ai dit incidemment : « C'est un fait », s'en prend au *fait* : qu'il n'y a pas de faits objectifs, que tout est affirmation personnelle, subjectivisme contestable et cœtera. Il ne veut d'autre mesure de la réalité que lui-même et soutient pour cela qu'il n'y en a pas d'autre. Envie de lui dire : Mon pauvre ami, quelle désolante faiblesse révèle votre agressivité

philosophique si dénuée de sagesse. Je me contiens, cela ne ferait que le vexer.

Reprenons ce sujet ce matin avec Laurette. Laurette observe que les Juifs constituent le seul peuple dont la continuité de culture remonte à près de 4.000 ans (le règne du roi David, env. 1.000 ans av. J.-C.). Le peuple le plus vieux, le plus profondément cultivé, le plus profondément accoutumé à la pensée. C'est en effet une considération d'immense importance. Tous les grands peuples d'aujourd'hui, dans la civilisation blanche, n'émergèrent de la barbarie que dans les premiers siècles du Moyen-Age. Grecs, Egyptiens, Latins furent submergés par les invasions barbares et disparurent en tant que collectivités pensantes, les Juifs seuls ont fait preuve de cette endurance extraordinaire qui leur a permis de survivre en se développant sans cesse, bénéficiaires et contributeurs de toutes les civilisations. Rôle du hasard historique dans cette aventure, privilège dangereux de la dispersion, facteur spirituel (la religion la plus avancée, la plus philosophique du monde antique). — Laurette esquisse d'autres vues frappantes : que la haine du Juif fut la haine du peuple le plus vieux, du Peuple-Père. (La révolte de Jésus contre l'étroite Loi judaïque, révolte du Fils contre le Vieux-Père; Jésus sans cesse préoccupé par le rapport Père et Fils, matière à analyse freudienne.) (Jésus créateur de la nouvelle conception du Père, la révolution chrétienne, expansion du Judaïsme renouvelé, commençant l'avènement de l'homme blanc, son universalisation.)

Pour des raisons sociales assez claires, les Juifs de l'Europe orientale et centrale ont fait preuve depuis un demi-siècle d'un dynamisme intellectuel exceptionnel (leur rôle aux E. U.). L'extermination par les Nazis de ces masses humaines riches et fécondes diminue la vigueur et le rayonnement de l'Europe.

DIFFICULTÉ D'ÉCRIRE. ECRIVAINS RUSSES.

10 septembre 44. — H. L. me voyant travailler au roman, m'a demandé si je me sens en pleine possession de mes moyens?

— Non. Jamais je ne fus si loin de ce sentiment. Le roman sur les procès de Moscou me fut pénible à écrire, mais j'eus bien la sensation d'y donner tout ce que je peux donner. Et celle du devoir accompli, d'une fidélité. Impubliable jusqu'à quand? — *Les Derniers Temps*, ce sera un livre sincère et probablement satisfaisant, mais rien de plus sauf en quelques pages où la compréhension de l'homme le soulève un peu. Terriblement difficile de créer dans le vide, sans le moindre appui, sans la moindre ambiance. Si je pouvais me laisser aller à fond, secouer le poids des censures extérieures et intérieures (celles-ci reflet des premières), le livre vaudrait cent fois plus et je me sentirais cent fois mieux. Mais c'est psychologiquement une quasi-impossibilité. Ecrire pour le seul tiroir à cinquante ans passés, devant un avenir obscur et sans exclure l'hypothèse que les tyrannies dureront plus que ce qui me reste de vie, qu'est-ce que cela donnerait? Une projection assez riche sur fond de désespoir; et j'aime mieux le compromis pratique avec les censures sociales que le plongeon délibéré dans le désespoir. Encore : demeurer raisonnable : les choses peuvent et doivent changer suffisamment avant longtemps pour que je puisse respirer plus librement. Le compromis est tout de même un acte de confiance, de confiance mutilée et raidie mais vivante. — J'en suis à me demander si mon seul nom ne sera pas un obstacle à la publication du roman.

Curieux d'observer que j'écris à présent, dans ce pays libre d'Amérique, comme les Russes écrivaient vers 1930 quand la dernière liberté spirituelle expirait là-bas. Pilniak, Fédine, Tynianov, Kavérine — et même le facile Lavréniev — me tenaient le langage que je me tiens moi-même dans la solitude. Lydia Seyfoulina se soûlait et devenait neurasthénique; Pasternak attendait

la prison... Ossip Emiliévitch Mandelstamm, poète authentique, nous lut dans l'intimité un conte inspiré de la manière de Giraudoux; des impressions du Caucase s'y mêlaient d'allusions à la liberté de l'imagination que nulle puissance ne saurait anéantir (nulle puissance sauf la censure et la police politique). Finissant sa lecture, son visage maigre et irrégulier aux yeux inquiets, fut exalté : « Croyez-vous que c'est publiable? » Zostchenko leva sa face jaune, réticente et régulière, pour dire : « Ça ne me paraît pas si scandaleux... » J'avais la pénible impression d'une révolte sournoise et contournée d'enfant peureux qui cherche des trucs pour dire quelque chose sans en avoir l'air. Quelque temps après Mandelstam tenta stupidement de se suicider en se jetant par une fenêtre trop basse. Et il « eut des ennuis ». — Un soir, chez moi, il fut contraint et gêné. « C'est que vous êtes marxiste », avouait-il. Et comme je lui montrai un volume de photos de *Paris la Nuit*, la contrainte tomba subitement devant ces images. « Grâce à ces photos, la confiance m'est revenue... »

DISCUSSIONS IDÉOLOGIQUES.

13 septembre 44. — Deuxième réunion de la Commission des Groupes soc. indép. pour l'étude du projet de document politique élaboré par M. P., Giron. et W. S. C'est une espèce de « Manifeste communiste » très primaire, ressassant toutes les vieilles phrases du genre. Je le critique durement — pensant que des textes de ce genre ne peuvent que discréditer la poignée d'hommes qui en prend la responsabilité. On m'écoute avec intérêt et hargne intérieure. Je dis qu'on ne peut pas improviser aujourd'hui de ces documents, tous les termes, toutes les idées étant à revoir devant des réalités nouvelles et lancées en plein ouragan. Discussion confuse et plutôt pénible. Incidemment, j'ai dit que le Parti socialiste ouvrier-paysan s'est complètement liquéfié dès le début de la guerre; M. P., visiblement chagriné, affirme qu'il

« existe et comme une force » et se dit mieux renseigné que moi, lui qui quitta la France avant la guerre... Je relève qu'il est faux d'écrire que la classe ouvrière, en démocratie bourgeoise, n'a que ses chaînes à perdre et qu'elle y jouit — y jouissait en Europe — d'un bien-être réel et de réelles libertés... M. P. parle de malnutrition des masses en France avant la guerre! Je dis que l'Etat change de nature et n'est plus « la bande armée d'une classe pour la domination d'une autre », selon Engels, sauf dans les régimes totalitaires; l'Etat moderne c'est aussi l'organisation des communications, des écoles, de l'hygiène publique, etc. Indignation de M. P., de Giron., de J. M. : pour un peu, je sens qu'ils crieraient à la trahison! Je relève des naïvetés peu intelligentes comme « l'organisation complète du monde »; des incohérences comiques comme l'affirmation de la « souveraineté intégrale » de tous les peuples des colonies, le rejet de « toute idée hypocrite de tutelle à leur égard » et la proposition de leur apporter une « aide économique, morale et armée » (!!!) On ne me répond pas grand'chose, mais je vois bien que je lèse des sentiments qui ne trouvent pour s'exprimer que cette pauvre phraséologie. (Ma thèse : que l'émancipation des peuples des colonies ne peut qu'être le résultat d'une étroite collaboration avec les pays industriels — les métropoles — socialement réorganisés, en marche vers plus de justice et d'humanisme... Froide-ment accueillie sans débat.) N. M. F. dit que « nous voulons faire de l'action » et non seulement « nous livrer à des discussions académiques même fort intéressantes... » Quelle action sinon celle des machines à écrire, et les idées, les vues justes ne sont-elles pas en un certain sens des actes? J. M. enfin me reproche de ne pas parler « prolétariat et dictature du prolétariat »! (En a-t-il jamais *parlé* lui-même? Autre histoire.) A un moment de la discussion, je me suis senti exactement comme dans une cellule du P. C. russe en 27, quand nous réfutions contre les clameurs les déjà sanglantes stupidités du « socialisme dans un seul pays » et dénoncions le Thermidor en cours. Nous discussions ainsi, ai-je dit : « Je dis que ceci est une soucoupe blanche, je n'ai pas dit que c'est une soucoupe bleue, je n'ai pas dit que

c'est une carafe noire, j'ai dit que c'est une soucoupe blanche! » Boukharine, à cette époque, recommandait de tout mettre par écrit — et de ne pas confier le papier au contradicteur! Le phénomène psychologique du Bureau politique se répète à l'infini. (Au fond : des idéalistes coincés par la sclérose des doctrines, les circonstances, et dominés par leurs convictions et sentiments affectifs, bref par des fanatismes. En de telles conditions, celui qui trouble la sécurité intérieure des autres fait figure d'hérétique haïssable.) M. F., J. G., M. P. me reprochent de mettre en doute des convictions qu'ils ne mettent pas en doute, eux, d'où leur sentiment de supériorité.

Le fond du débat, indépendamment de la mauvaise qualité du texte proposé :

Leur conviction extrêmement optimiste et schématique est que la révolution russe va se répéter sous peu en Europe. « Les ouvriers occuperont les usines (M. P.), ils prendront le pouvoir (Giron.) et coetera », puis la révolution européenne formera une Fédération socialiste... Des cadres nouveaux se forment partout, les mouvements de résistance clandestins démontrent déjà la puissance des masses... Les Espagnols pensent être en Espagne dans six mois et à la tête de grands mouvements. M. P. : « Le P.S.O.P. continue! » et il sort une coupure de presse attestant que des copains lyonnais ont préconisé dans une feuille clandestine « la formation d'une armée rouge » en France, ce qui est bien le comble de l'absurdité : faire à la fois dans l'impuissance, au risque de la vie, le jeu des réactionnaires et des staliniens...

Mes thèses : que cette guerre est profondément différente de celle de 14-18 à laquelle elle fait suite, et qu'elle implique notamment des éléments de guerre civile internationale (Vives dénégations de M. P.). — Que la structure économique du monde a changé, le capitalisme traditionnel faisant place à l'économie planifiée et dirigée, donc de tendance collectiviste, qui peut être celle des monopoles, des partis totalitaires — ou des démocraties d'un type nouveau, si celles-ci réussissent à naître. (Vives dénégations de M. P.) — Que les défaites du socialisme européen ne

sont pas uniquement imputables à l'insuffisance des leaders, bien que celle-ci compte, mais s'expliquent davantage par la décadence de la classe ouvrière et du socialisme par suite de la technologie moderne (chômage chronique, déclassement des chômeurs, immense augmentation de la capacité de production du machinisme, avec moins de main-d'œuvre; influence accrue des techniciens.) (M. P. repousse l'ensemble de ces vues sans tenter de les réfuter; et parler d'un affaiblissement des classes ouvrières en tant que classe semble à tous un sacrilège... Qu'y puis-je si c'est la vérité? Un bon vieux bolchévik, de ceux qui nous exclurent et nous coffrèrent avant de se faire fusiller eux-mêmes, me répondrait : Il n'y a pas de vérité qui puisse prévaloir sur l'intérêt du parti...) — Que nous sommes bien emportés par le courant d'une immense révolution, mais que la révolution russe ne se répétera pas sinon en des épisodes secondaires. Que le socialisme doit renoncer aux idées de dictature et d'hégémonie ouvrière et se faire le représentant des grands nombres chez lesquels germe une conscience socialisante, obscure et sans terminologie doctrinale. — Que l'essentiel pour l'avenir immédiatement prochain serait d'obtenir le rétablissement des libertés traditionnelles démocratiques, condition de la renaissance du mouvement ouvrier et du mouvement socialiste; que nous devons tenter de sortir du néant où nous sommes, rechercher l'appui et la sympathie des masses démocratiques partout où il y en a, nous faire comprendre d'elles, mettre nos idées à jour. — Que le stalinisme, qui a formé et nourri les mouvements de résistance armée en France, Yougoslavie, Grèce et ailleurs constitue le pire danger, le danger mortel que nous serions fous de prétendre affronter seuls. — Que les années à venir seront de luttes confuses dans lequel le mouvement socialiste ne pourra que renaître — s'il ne se suicide pas par la démagogie insurrectionnelle. — Qu'il doit rechercher l'influence sur le terrain de la démocratie, dans les Constituantes et partout, accepter bien des compromis avec intransigeance d'esprit. — Que si la gauche socialiste patauge dans l'extrémisme sans influence, avec un langage guère intelligible aux gens et une idéologie périmée, datant de 1920, les

staliniens fabriqueront un faux socialisme souple et sans scrupules qui peut très bien l'emporter.

J'ai beau dire, l'accord est impossible et la discussion difficile et stérile. — Ceux qui ont de la souplesse intérieure changeront sous les coups de trique des événements; les autres végéteront dans des groupuscules en marge de la vie (ce qui offre bien des satisfactions) ou seront broyés.

MENTALITÉ COMMUNISTE.

14 septembre 44. — Laurette me disait il y a deux jours, après des entretiens avec de jeunes communistes riches, fils d'un banquier, que nul argument ne compte pour eux. D'abord, parce qu'en réalité ils ne tiennent sérieusement à rien, ensuite parce que dépourvus d'esprit critique, de connaissances et d'attachement à des valeurs, ils ont réponse à tout. — Mais l'U.R.S.S. est un pays totalitaire! — « Si c'est ainsi, c'est une évolution nécessaire. Du reste Bernard Shaw écrit qu'il a vu à Moscou des haut-parleurs — dans les rues — qui répandaient la critique contre Staline... » (Sic). — Mais on a fusillé tous les fondateurs de l'U.R.S.S. même! « Donc, ils avaient trahi. » — Mais comment admettre que les hommes les meilleurs et les plus forts trahissent tous? « Chacun sait que les révolutions dévorent les révolutionnaires. » — Mais il y a de vastes camps de concentration pour les femmes et les enfants de fusillés! « Je n'en crois rien. » (Et Laurette n'ose pas discuter à fond...) — Mais la pensée dirigée a tué toute vie intellectuelle! — « Je tiens que la littérature et la poésie russes actuelles sont les plus belles du monde, voyez Wanda Wassilewska, et l'ambassadeur Oumanski m'en a donné l'assurance. »

Ce matin, rencontré un jeune avocat stalinien, membre jusques hier du P. C., depuis hier de la « Jeunesse Socialiste » fondée par le P. C. Conversation sur le même ton. « Le totalitarisme russe est une phase indispensable de la transformation sociale...

Et puis, à quel autre parti irais-je? Ils sont tous rétrogrades et corrompus... Le P. C. a ses défauts, mais il représente un Etat progressiste... » Je l'invite à distinguer entre *progrès* et *régression sanglante*. Il s'avoue mal informé et se dérobe.

Depuis fin 1941, pas un seul livre disant simplement la vérité sur le régime intérieur de l'U.R.S.S., n'a été publié dans ce pays. Les derniers parus, à cette date, furent celui de Jean Valtin et le mien sur l'agression hitlérienne : à peu près introuvables aujourd'hui. Par contre la littérature pro-stalinienne inonde les librairies. Aucune traduction du peu de livres publiés sur ce sujet aux E. U.

Un jeune médecin me demande si je tiens l'Allemagne pour vaincue et, comme je lui réponds affirmativement — ce n'est plus qu'une question de temps — prend une mine consternée. « Je souhaite, dit-il, la victoire des Allemands et des Russes; ce sont les premiers peuples du monde; il faut qu'ils finissent par s'entendre. » Très *antigringo*.

P. M. me parlait de l'influence du communisme en Haïti. Une mentalité arriérée (peuple) ou superficiellement cultivée (aristocratie intellect. d'un pays tropical et primitif) s'accommode de cet idéalisme confus : grandes réalisations de justice sociale, anti-impérialisme, culte du chef, abdication du libre-examen, dérivation des instincts de destruction vers la terreur et la répression des complots.

ACAPULCO.

Mi-septembre 44. — Acapulco, avec le Dr G. P. et son fils, Jeannine. La route, dix heures, 450 km. env. passe par une magnifique succession de paysages, mais très fatigante : on dépasse plusieurs fois l'altitude de Mexico et plusieurs fois l'on atteint des zones basses et chaudes. J'aime à reconnaître les sites de la moitié du monde que je commence à connaître, que je ne finirai jamais de connaître. Les falaises de roches, sur lesquelles l'eau ruisselle et des nuages s'attachent, devant Taxco,

me rappellent la vallée de la Loue, le Jura. Vers Igualà, tropiques, canne à sucre, pesanteur d'incandescence, monotonie. Le rio Balsas, court entre des brousses basses, intensément vertes; ses eaux sont brunes, jaunes, bouillonnantes. Des huttes couvertes de chaume, au bord; les enfants nus, les porcelets, les poules, les lézards, les insectes, les serpents et les scorpions vivent en communauté. Plus loin, vers le rio Papagayo, se lève une merveilleuse Suisse inhabitée, d'un vert léger, avec des vallées, des sommets, des chutes d'eau, des bois, l'ensemble baigné d'une lumière végétale aquatique. La solitude est totale. Tierra colorada, gros bourg, dans les terres rouges (comme en Adjaristan...), abondance de fruits.

Nous entrons à Acapulco la nuit tombée. La route cesse, la ville n'a que des chaussées et des rues défoncées, inondées, où les ornières se désagrègent en boue profonde. Ténèbres trouées d'enseignes lumineuses. Moiteur, odeurs de décomposition végétale. Silhouettes polynésiennes que nos phares éclairent brutalement tandis que nous les éclaboussons de boue fraîche. L'obscurité les poétise, mais en réalité beaucoup d'êtres jeunes, les filles plus fines que les garçons, mais d'une animalité plus évidente, avec moins de force. C'est un pays fainéant et délabré. Les gens traînent une vie facile dans la chaleur, la moiteur, la crasse, balancés sur les hamacs, écoutant la radio ou la guitare, exploitant veulement le touriste. Rien de pittoresque ni de soigné, ni d'organisé; petit marché infect, *zocalo* étouffant et laid, église insignifiante. Il y a des ruelles tranquilles et chaudes assez sympathiques. Commerce juif et syrien. Un palace devant le port, paraît gris, miteux, inutilement insolent, vaincu par le laisser-aller. L'eau potable manque comme l'électricité; pas de poisson au bord de cette mer opulente et nourricière; on ne mange que des conserves. De gros pêcheurs indios (et vaguement négroïdes) m'offrent une promenade en mer qui leur rapporterait plus qu'une nuit de pêche. *Gracias*. Les enfants musent tout nus sous les feuilles des bananiers. — Dans le port, un convoi venu des E. U. : quelques bateaux massifs et gris-foncé somnolent sur l'eau sournoise. En somme, ville inhabitable. On y construit

deux palaces sur la hauteur où la pension sera de 100 piastres par jour, un salaire mensuel d'employée. La municipalité fait aménager un nouveau cimetière. Il en est besoin. Sous les pluies, les murs de l'ancien, qui donnent sur la chaussée, se sont par endroits écroulés, et des cercueils sont à nu... Vis-à-vis, le noble élan des cocotiers. Les villas sont sur la hauteur; la route n'est faite que pour l'auto, torride, sans ombrage, sans bordure.— —

— Songé que ce furent les derniers paysages de F. F. Cela leur donne pour moi une teinte indéfinissable.

— Les sites sont d'un vaste pays où l'homme tient fort peu de place, où l'on pourrait croire que la nature est inhumaine. L'océan est désert et redoutable, grouillant de vie, insectes marins, requins, tout cela dangereux, ennemi; le soleil consume et engourdit la pensée; la végétation, bien qu'elle n'ait pas le grandiose de la selve, est victorieuse, oppressante et sournoise, pleine d'insectes et de serpents; la « brise » est ces jours-ci un vent énergique qui déchire avec acharnement les feuilles des bananiers, vous poursuit jusque dans les chambres et procure la fatigue d'un combat; l'humidité attaque les livres et les tissus; quand on se couche on a vaguement la sensation d'entrer en désagrégation... Tropiques.

— Et quelle extraordinaire nuit électrique nous avons eue. Les éclairs illuminaient sans discontinuer la crique, les caps, les assauts d'écume sur les roches, l'horizon de l'océan. Ils étaient silencieux, ils rayonnaient sous des nuages bas, dans la tiédeur, paraissant éclater au zénith, mais on n'en voyait pas un trait. Ils se succédaient de seconde en seconde, sans que, dans les intervalles de nuit complète, on puisse compter deux. On se sentait baigné dans les éclairs et cela devait être ainsi pendant les journées.

— Sur les plages, les vagues sont hautes et violentes. Au Pie de la Cuesta, on les voit venir, roulant lourdement, charriant de l'eau admirablement verte et des explosions d'écume. Impression d'une force absolue, élémentaire et par conséquent inintelligible.

— Village primitif al Pie de la Cuesta, entre la lagune calme

et la vaste plage assaillie des vagues. La lagune contenait naguère beaucoup d'alligators, que l'on appelle ici cocodrilos... Une vieille India explique que l'on peut maintenant nager sans crainte, il n'y en a plus, — peut-être plus loin, pas ici... Le paysage de la lagune est adouci, collines bleues au loin, mais la chaleur pèse. Le village est fait de huttes couvertes de chaume, largement ouvertes, construites sous les cocotiers. Devant les huttes, des hamacs. Des enfants et des gens assoupis s'y balancent. On vit de rien en ne faisant sans doute presque rien : fruits, cocos, poisson, quelques centavos ramassés chez les touristes. Un businessman construit un hôtel.

— Devant la maison du Dr G. P. il y a un bel arbre aux grandes feuilles d'un vert humide et frais. Le tronc lisse et gris en est hérissé d'épines acérées, larges à la base et très dures. Cet arbre est vénéneux, la sève en brûle la chair. Ni les insectes ni les oiseaux n'y touchent, il grandit dans le silence et la paix. Deux fourmis ailées se sont posées sur une feuille et elles sont mortes. Avec une décoction de quelques feuilles, Gabino a exterminé les rats. Gabino nous dit que les Indios du voisinage redoutent cet arbre et menacent de l'abattre. Ils l'appellent el arbol de Santo Ignazio — en l'honneur de Loyola sans doute. Ils ont connu les Jésuites.

— Gabino, trente ans, athlétique et beau garçon moustachu aux yeux veloutés, au visage doux et charnu. Il va et vient sans bruit, les pieds nus, proprement habillé. Le jour, il porte à la poche de sa chemise un stylo et un porte-mine. Le soir, un gros revolver à la taille. Malheureux en ménage, il est seul. Il paraît qu'il brutalise les femmes. Je le vois recopier patiemment des poèmes dans un magazine. Au-dessus de son lit la *Virgen morena* et des girls découpées dans un magazine américain, rassemblées avec goût dans un cadre; il a inventé le montage.

— Il me dit que la solitude de cette ville isolée le rend fou, loco, et qu'il veut aller à Mexico, devenir un bon ouvrier charpentier. Il parle de la corruption de la ville en termes moraux et m'explique qu'il ne boit pas. Très difficile de lui

faire faire quelque chose de précis en un temps donné. Il disparaît sur un « *Si Señor, en seguida* », et le lendemain rien n'a été commencé... Un matin, se promenant, nu jusqu'à la taille dans les taillis, la machete à la main, il est beau.

— Sur la mer volent les pélicans. J'aime leurs ailes déchirées, aux grandes plumes dures, leur bec énorme, leur façon avide de frôler la vague, en chasse. Ils me font penser aux oiseaux préhistoriques. — Au bord des routes, quantité de papillons, grands, rouges et noirs, jaunes, couleur de dentelle légère. — Des lézards d'un vert étincelant. — Les rochers baignés par la vague sont pleins d'oursins, de crabes, ceux-ci paraissant noirs, mais en réalité en nacre sombre, d'une agilité fantastique. — Les enfants attrapent de grandes araignées dorées au corps rond, avec de longues pattes rayées de blanc et jaune.

— Un soir, à table, Jeannine aperçoit l'*alacran*. C'est un magnifique scorpion gris de dix centimètres de long. Je viens de lire que le Scorpion a précédé de loin les mammifères, c'est un survivant de la jeunesse de la terre. Coupé en deux, celui-ci continue à chercher frénétiquement des chemins. Les deux moitiés courent en tous sens, agressives. Les pinces mordent ce qu'on leur offre à mordre. A peine est-il bien tué que de minuscules fourmis accourent pour le dévorer. — D'autres fourmis, de belle taille transportent toute la journée, sur les escaliers, des débris de fruits. Chacune porte une charge plus lourde qu'elle-même. — La nuit, les lucioles flottent sur le feuillage et entrent sur la terrasse.

— Plage. Jeannine a bu beaucoup d'eau, failli étouffer. Aucune panique, l'instant suivant. Elle adore se rouler dans les vagues pendant des heures. Les deux garçons, Félix et Frank, 13 et 15 ans, sont pleins d'attentions pour elle, mais leur flirt continu revêt la forme d'un combat : taquineries, bouderies, poursuites avec les pistolets à eau, farces. A moins de dix ans, elle est déjà beaucoup plus « petite femme » qu'ils ne sont des jeunes hommes.

— Le Dr G. P. a apporté des ouvrages de physique, de géologie, d'astronomie et nous en parlons sans fin, par bribes, dans le

vent, devant l'océan. Il dresse un tableau de la construction électronique des corps simples. — Je n'ai pas pu travailler du tout. Ambiance d'enchantement inhumain et dissolvant. Mais tout à coup esquissé le projet d'un grand roman embrassant des hommes très différents et les crises d'une génération entière, l'autre avant-guerre, l'entre-deux-guerres, les révolutions, la philosophie, qq. chose de très composite et de tendu à la fois vers le passé irrévocable et l'avenir inconnu. Laurette m'a beaucoup manqué par moments, il me semble qu'on ne voit, ne vit bien qu'ensemble, — mais que c'est ardu à réaliser! Enfantinement fait des projets.

INTRANSIGEANCE, INTOLÉRANCE, CONFLITS.

2 octobre 44. — Je suis en conflit avec beaucoup de camarades, avec les plus actifs, qui sont aussi les moins instruits, il est vrai, à l'exception de M. P. Leur fidélité à des formules que je considère comme dépassées et dont je pense que le socialisme mourra s'il ne réussit pas à se renouveler, les rend hostiles envers moi au point que, dans les discussions, ils cessent de me comprendre, ne voulant pas comprendre, se sentant obscurément offensés et désirant plutôt combattre que réfléchir. — C'est pour moi une très vieille et très décourageante expérience. Les hommes les mieux disposés, professant en principe le respect de la pensée libre, l'esprit critique, l'analyse objective ne savent pas en réalité tolérer la pensée différente de la leur. Celui « qui pense autrement », selon le mot de Rosa Luxembourg (« la liberté, c'est la liberté de celui qui pense autrement ») apparaît tout de suite comme un ennemi. Au moins comme un hérétique dont l'hérésie contient une grosse goutte de trahison. Dans ce sentiment que je reconnais si vivace chez une douzaine de réfugiés qui s'estiment et devraient être des amis, l'intolérance est en germe tout entière, avec ses inquisitions, etc. La foi lésée, la foi menacée par une inquiétude, ne pardonne pas. En Russie,

la bureaucratie sut mobiliser contre nous ces ensembles affectifs. Les thèses nouvelles furent identifiées à des trahisons et les plus solides, les plus décidés d'entre nous ne furent pas exempts d'une profonde peine, génératrice de doute et d'indécision. « Plutôt se tromper avec le parti que d'avoir raison contre lui! » — Je l'entendis répéter bien des fois.

Problème essentiel : il faut prendre parti, il y a toujours une vérité à chercher, à trouver, à défendre, une vérité qui oblige, impérative. Ni action ni pensée valable sans *intransigeance*. L'intransigeance, c'est la fermeté, c'est l'être. Comment la concilier avec le respect de l'être différent, de la pensée différente? Nietzsche a raison de considérer la « possession de la vérité » comme liée à la volonté de domination. — La vérité scientifique, il est vrai, est d'une autre qualité, tardivement apparue au XIX^e siècle, expérimentale, soumise à une discipline désintéressée; mais elle ne pénètre encore les convictions (qui sont de nature affective) qu'à un faible degré. Et précisément, le socialisme qui fut d'aspiration scientifique a perdu de son esprit scientifique en se laissant distancer par les découvertes et les recherches et en s'engageant à fond dans des luttes sociales qui en firent, surtout en Russie, une foi, puis un régime, une double intolérance par conséquent. (Germes de Totalitarisme là-dedans : Erwin Wof me disant à Bruxelles : « Mais le marxisme est totalitaire, il embrasse toute la vie et vise à la transformer totalement... » — Et, repoussant mes conseils, il allait se faire assassiner en Espagne.)

J'aperçois une solution. L'intransigeance combattive, contrôlée par une rigueur aussi objective que possible et par une règle absolue de respect d'autrui, — de respect de l'ennemi même... (Le respect de l'ennemi, les Totalitaires le rendent difficile sinon impossible.)

LA GUERRE PERMANENTE.

24 octobre 44. — Conversation avec H. L. sur la guerre permanente. C'est une prévision juste de Léon Trotzky que nous risquons d'entrer dans une phase de guerres ininterrompues, permanentes si l'humanité ne réussit pas à brève échéance une réorganisation sociale (et psychologique) dont les moyens paraissent à vrai dire dérisoires... Le mot du paysan chinois interrogé par un journaliste américain : « Quand croyez-vous que finira la guerre? — *Jamais.* » Nous voyons aujourd'hui que la guerre de 14-18 (qui se prolonge en Russie jusqu'en 21-22), commença de poser des problèmes d'organisation du monde, économiques et autres, dont personne ou presque ne prit conscience à l'époque. (Les révolutions russe et allemande en prirent relativement conscience, mais l'aboutissement totalitaire de la révolution russe montre que ce fut très imparfaitement; ils eurent une conscience politique claire pour l'époque et obscure en ce qui concernait le développement historique.) La fin de la guerre contre le Nazisme approche, mais on voit se profiler nettement le conflit entre l'économie « soviétique » et les autres systèmes. Aucune solution visible pour les questions d'Asie. Croire aux victoires totales serait puéril. Ni pour la reconstruction sociale de l'Europe, ni pour l'équilibre des puissances, ni pour les questions raciales-coloniales, on n'entrevoit de solutions véritables, ni même de propositions idéologiques susceptibles d'animer de très grandes masses. Le Christianisme restera important, mais sans dynamisme social, sans faculté créatrice : il ne pourra que résister, s'adapter, survivre, consoler, guider parfois les désemparés. Le Libéralisme maintient encore des esprits précieux par la santé du jugement humaniste, mais la fin de l'entreprise privée le réduit à un facteur secondaire. Le Conservatisme est un raidissement, un aveuglement égoïste, parfois stupéfiant par son manque de sens du réel, — il est catastrophique, à preuve le nazi-fascisme, son bâtard monstrueux. Le Socialisme n'est plus

à jour, dépassé par les sciences, la technologie, les luttes de classes obscurcies. Possible, il est vrai, qu'il puisse se mettre à jour puisque l'essentiel en demeure infiniment plus valable que les autres idéologies. Il semble appelé à se diluer à travers la société entière et la conscience sociale entière. Comme je l'écrivais en 37, le marxisme est tellement entré dans la conscience moderne (plusieurs de ses propositions principales) qu'il ne s'en distingue plus et y disparaît dès lors en tant que doctrine délimitée susceptible de susciter l'enthousiasme. Les articles fondamentaux du programme socialiste seront appliqués par n'importe qui, parfois par des antisocialistes (ce qui est assez dangereux) : nationalisations, fédérations, sécurité sociale minimum. L'éducation scientifique n'est pas encore en mesure de suppléer l'éducation religieuse d'autrefois en donnant à l'homme une vue complète et moralement impérative de l'univers et de la destinée. Les guerres entraînent une émancipation de la femme et une destruction des traditions qui dominaient la sexualité, mais sans donner naissance à une sécurité et à une éthique nouvelle. Les masses se cramponneront évidemment au sentiment national, — la famille élargie, la tribu agrandie, la communauté de caractère.

H. L. répond que c'est une solidarité et qu'avec un peu d'esprit rationnel, elle aboutit à des solidarités plus larges qui ont des fondements profonds dans l'âme et dans les nécessités matérielles. Il convient que nous sommes sur le seuil d'une longue époque de luttes confuses. Il dit que les questions de la psychologie et de l'éducation vont se poser de plus en plus au premier plan, pour ceux qui adoptent un parti pris d'optimisme historique, — car il faudra tâcher, de plus en plus, d'agir directement, le plus directement possible, sur la mentalité de l'homme. Et l'on prend possession de connaissances qui permettent de concevoir une technique appropriée.

LA MÉCANIQUE ET LA VIE.

26 octobre 44. — Chez le Dr G. P. à Lomas, le soir. Il fait froid, nous sommes sur la terrasse d'où l'on aperçoit les feux de Mexico; nous guettons des éclaircies dans un ciel nuageux afin de pouvoir braquer le télescope sur la demi-lune. Quand nous réussissons, la vision de celle-ci est magnifique. J'ai l'impression d'un Sahara semé de cratères. Au bord de la lumière et de l'ombre, un immense cratère se découpe en relief de hautes montagnes suspendues dans l'espace au-dessus d'un trou d'ombre. La fine tête de G. P. va et vient entre la clarté de la chambre et la nuit froide de la terrasse. Je lui trouve une ressemblance, probablement plus que physique, avec Bergson que j'écoutais à la Sorbonne en 1909 ou 10. Bergson apparaissait en redingote, frêle, avec un cou d'oiseau posé sur le sol dur, une tête ovale et dénudée, le teint rose pâle, le nez et la bouche très minces. J'étais au fond de l'amphithéâtre, et de là il semblait aussi désincarné que pourrait l'être un homme, fragile, comme réduit au minimum de chair qu'il faut pour supporter une intelligence. Il avait aussi les mains fines et très claires. Des dames joliment chapeautées l'écoutaient au premier rang... G. P. a le même crâne dénudé, le même visage ovale un peu plus sanguin, le même nez mince, légèrement crochu — et un regard bleu gris qui met à nu une intelligence contemplative et perçante. Je sais que c'est un anxieux du pourquoi de la vie, du pourquoi de la mort, des problèmes humains que la désintégration de la religion a laissés en suspens. Nous parcourons ensemble, en une heure, plusieurs traités d'astronomie, de physique et de biologie, notamment celui de Spelman, édité par l'Université de Yale, et celui d'Uxkull. (Uxkull est un junker et je viens de lire dans un communiqué russe que l'on se bat à Uxkull...) U. n'est probablement qu'un vitaliste moderne, il s'attache à démontrer que la vie est essentiellement concordances (*Fuegung*) entre la fonction et la nécessité, par conséquent invention, création, finalité poursuivie et

atteinte. Tout cela était contenu dans le terme déterministe d'*adaptation* qui n'a jamais été scruté à fond. Spelman, moins philosophe au sens ancien (métaphysique) du mot suit des investigations de laboratoire. Il commence notamment par analyser l'expérience de Driesch. Un œuf de triton coupé en deux produit deux tritons complets. Impossible dès lors de localiser dans des chromosomes répartis en une certaine architecture les « données » de l'être à reproduire, c'est la substance tout entière de l'œuf qui détient la capacité de reproduction (et de compensation si une partie en est retranchée). La prudente conclusion de Spelman ne se présente que dans les dernières lignes du livre, formulée avec timidité, sans insistance, et c'est que le déroulement tout entier de la vie semble fait de phénomènes complexes, échappant aux définitions mécaniques (et par conséquent strictement spatiales), analogues à ceux qui ont lieu dans la cellule nerveuse (sensibilité, mémoire, pensée). Les vieilles écoles matérialistes s'indigneraient et pourtant il est bien évident que, si mystérieuse que soit sa nature, la pensée est le produit de la vie, consubstantielle avec la vie, et qu'il n'y aurait rien de particulièrement audacieux à soutenir qu'elle est la vie même parvenant à se découvrir et se connaître. (Je m'aperçois que le terme de consubstantialité n'est qu'un truisme explicatif.) — Nous parlons de ceci : C'est Descartes, je crois, qui le premier en philosophie appliqua la mécanique à l'intelligence de l'être vivant, de l'homme d'abord. Depuis, toute la science de l'époque du développement du machinisme a suivi cette pente. De même que Darwin, travaillant à l'époque du déchaînement de la concurrence capitaliste, découvrit la sélection naturelle (en en exagérant beaucoup l'importance), appliquant involontairement la notion subconsciente chez lui du terrible « darwinisme social » à l'évolution des espèces, toute la philosophie scientifique a été fortement teintée par l'idéologie sociale. La société industrielle-capitaliste évoluait rapidement, progressait à vue d'œil (accroissement des moyens de production et du bien-être), de là l'*évolution* et le *progrès biologique*. (La société humaine n'étant qu'un fragment de la nature, ce n'est d'ailleurs pas entièrement faux, au fond,

mais c'était simpliste.) Bergson fit observer que l'intelligence s'est formée chez l'*Homo faber* — l'Homme qui fait, combien juste ce terme! — par le maniement des solides. En effet, géométrie euclidienne, mécanique newtonienne, science moderne — jusques aujourd'hui, car aujourd'hui nous sommes à un tournant... (Le maniement de l'énergie électrique et atomique n'est plus celui des solides, celui de la matière brute.) Les merveilles du machinisme firent admettre implicitement que la vie résulte d'un *mécanisme* plus complexe et plus ténu que les machines, infiniment, mais de même nature. Or, il n'en est évidemment rien; qu'il y ait *mécanisme* dans la cellule vivante, dans la cellule pensante (si toutefois la pensée pouvait être localisée dans des cellules déterminées, ce qui n'est pas prouvé), l'*Homo faber* ne peut pas échapper à cette conception, mais le temps est venu de reconnaître que c'est un *mécanisme* si profondément différent de celui que nos mains savent construire, qu'il mériterait un autre nom. Qualitativement différent, il doit être conçu tout autrement; il y a agencement, organisation créatrice, avec des moyens profondément différents de ceux qui régissent le travail humain et la création des machines. Il y a surtout un pouvoir de synthèse et de déploiement et de création de l'immatériel (qui n'est nullement l'irréel, mais au contraire une forme essentielle du réel : la pensée) tout à fait inexplicable selon les règles de la science mécaniste d'hier. Je n'écris pas sans effort le mot « immatériel », ayant à secouer pour l'employer une pesante rigueur de pensée antiobscurantiste (les enfantines explications spiritualistes de la post-religion).

Uxkull, Driesch, Spelman sont des Allemands... Rentrant de chez le Dr G. P. je trouve dans un numéro de *Free Europe* un article de lord Vansittard sur la responsabilité globale du peuple allemand dans les calamités présentes. Lord V. n'a évidemment aucune idée de ce qu'est une machinerie totalitaire et de la façon dont elle emprisonne totalement les hommes; il ne se doute pas qu'installée *n'importe* où cette machinerie produirait les mêmes effets. A la base de sa théorie, un immense défaut d'imagination et de connaissance. Il respire le libéralisme britannique et son

esprit ne s'en évade pas une seconde. La réfutation de sa philosophie de guerre est d'une puérilité presque comique. Qu'écrirait un Vansittard hindou sur les Anglais? Un V. polonais sur les Russes? Un V. éthiopien sur les Italiens? Qu'écriront les V. de demain sur les Russes, étant donné que le Totalitarisme stalinien reprend forcément la terrible succession historique du Totalitarisme nazi? — Noter que cette réfutation facile ne lève pas les questions de psychologie nationale : elles existent.

JEANNINE RÉALISTE.

27 octobre 44. — Jeannine, en souplant, aperçoit le tableau de V. Brauner : une grande fleur régulière, violette, dont la tige est une serre d'oiseau de proie, posée sur un tronc d'arbre. Au centre de la fleur un cristal contient des lumières et des couleurs... Jeannine : Papa, pourquoi peint-on des choses qui n'existent pas? Il n'y a pas de fleur comme ça, avec une patte d'oiseau et un cristal. Ce n'est pas vrai. Pourquoi peindre ce qui n'est pas vrai?

— Mais il y a peut-être des fleurs qui sont ainsi.

— Non, je suis sûre qu'il n'y en a pas. Tu dis des menteries.

— On en voit peut-être dans le rêve.

— Ah... Mais le rêve, ce n'est pas vrai.

— En tout cas, c'est très beau.

— Oui, mais ce n'est pas vrai.

Depuis longtemps son esprit concret et positif m'étonne. D'une histoire, elle demande toujours : Est-ce que c'est vrai? Est-ce que c'est arrivé? Aucun intérêt véritable pour les contes de fées, le merveilleux, que Lounatcharski et beaucoup d'autres affirmaient correspondre aux besoins de l'enfant. L'influence de Laurette, qui lui a lu des contes d'Andersen et qui se plaît au merveilleux, n'a nullement mordu sur elle. En ce sens, elle est différente de Vlady dont l'imagination se déréglait volontiers avec complaisance (et continue à passé vingt ans, sur les plans de la réalité déformée). En ce sens, elle tient plutôt de ma rigueur concrète, sans que je lui aie rien enseigné. (C'était aussi l'esprit

de mon père qui se voulait scientifique en tout.) Mais les enfants ne seraient-ils pas infiniment plus réalistes et intéressés à la réalité que les grandes personnes qui ont besoin d'évasions vers le merveilleux, la mystique, le surréel, l'irréel — ou l'autre réel fantastique du monde intérieur?

PEINTURE, DR ATL.

7 octobre 44. — Contrastes : dans le vestibule de Bellas-Artes, une Américaine, nommée Robinson, expose des portraits tellement anémiques et plats que l'on s'en détourne avec soulagement. On entre dans la grande salle, et les paysages d'Atl éclatent, présence de la terre et de l'homme. Ce sont de grandes toiles révélant d'amples sites mexicains, des horizons courbes comme si l'on saisissait la sphéricité du globe, de durs nopals quelque part au premier plan, tout hérissés d'humble énergie primitive, des roches fracassées, on sent que les catastrophes géologiques sont présentes et nullement finies, les crêtes bleues du fond sont des cassures de la planète et les nuages roulent leur force par-dessus tout cela... « Vous avez le sens du cosmique, ai-je dit au vieil Atl, — et vous en tirez des poèmes nietzschéens... » Le sens d'une solitude orgueilleuse (parfois très ingénûment, comme dans les portraits où l'artiste se peint lui-même, modelant son propre visage comme une roche et faisant en sorte que son crâne se confonde avec une cime couverte de neige...) — un sens de la vie qui atteignit sa plénitude avant la première Guerre mondiale, à une époque où les plus grandes espérances n'étaient pas encore mutilées et où l'homme se sentait le dominateur et la conscience du monde (Whitman, Verhaeren, Nietzsche, Reclus).

(Robert Browning : *Parting at Morning* :
Round the cape at a sudden came the sea,
And the sun looked over the mountain's rim :
And straight was a path of gold for him,
And the need of a world of men for me.)

Le vieil Atl lui-même était assis dans un fauteuil, habillé d'un complet en tweed montrant la corde, les mains appuyées sur une canne. La dure boule de son crâne surmonte un visage rapetissé, amaigri et blêmi, les yeux se sont exorbités, billes bleuâtres, — ces yeux m'ont mal reconnu, j'ai dû lui rappeler nos entretiens sur le volcan, alors les souvenirs ont percé les brumes intérieures. Il m'a dit qu'il veut exposer ses dessins et tableaux du Paracutin et qu'il se hâte. « Mais oui, c'est quelquefois très bien, ma peinture, j'ai dit quelque chose, moi! » — Il ajoutait d'un air entendu : « Bien sûr tout n'est pas parfait, il y a du déchet... » — Moi : « C'est égal, grâce à vos toiles, vous avez bien employé une partie de votre vie... » — Lui, l'air décidé : « Justement, justement! » Que le vieillard ressemble à un enfant! (Cela n'est peut-être vrai que du vieillard qui a de la grandeur : pas de grandeur sans ingénuité.) Il n'a plus l'allègre vigueur que je lui voyais sur les pentes du Paracutin, la vivacité d'esprit de notre entretien nocturne sous les explosions et dans l'embrasement du cratère... Je sens qu'il est à la fin de sa vie. Humilié par un mal de la jambe qui lui rend la marche difficile.

Rencontré ensuite Michael Fraenckel et, parlant d'Atl, il me dit que ce fut un aventurier sans foi ni loi, un agent payé des Nazis, un antisémite frénétique — après avoir été un révolutionnaire courageux, un archéologue intelligent et dépourvu de scrupules, un débrouillard plutôt amoral... Tout cela est vrai. Une ardente vitalité dans le chaos social, l'instabilité, l'irresponsabilité élémentaire de presque tous. Il convient de comparer A. à un personnage de la Renaissance italienne comme Benvenuto Cellini qui tuait si facilement les gens, supportait si vigoureusement le poison et, malade, voyait la mort assise au chevet de son lit, sentait sur ses membres la poigne de la mort et lui résistait; et ne devait être ni commode ni scrupuleux en matière d'argent.

En sortant de l'exposition Atl, je vis dans la galerie supérieure une grande fresque commencée, qui me parut mauvaise. J'apprends que c'est celle de l'assassin Alfaro Siqueiros, un assez grand peintre, l'assassin de Trotsky, l'homme de confiance du Guépéou, etc. Il est sous le coup de poursuites, et il exécute là

une commande de je ne sais quelles autorités; et c'est en ville un personnage mondain.

MALAQUAIS.

17 octobre 44. — Rupture avec Jean Malaquais, inexplicablement stupide et violente. Un incident de séance, les insultes de sa femme, son invraisemblable lettre d'outrages. H. L., lisant ce document, dit : « C'est un remarquable exemple de *rationnalisation* d'impulsion subconsciente... Il a écrit ça dans un drôle d'état... Et l'on pourrait conclure que cet homme vous déteste parce qu'il vous aime... »

Depuis longtemps je sentais cette attitude envers moi et Laurette la percevait parfois plus nettement que moi. Au fond : complexe d'infériorité, forte vitalité, agressivité, d'où la jalousie, l'envie, une susceptibilité qui contient un grain de manie de persécution, bref un tempérament de névrosé (incurable, dit H. L. et F. F. le pensait aussi). Sa tendance à voir invariablement les choses et les gens par le bas. Un conte saisissant à cet égard : Gary, l'homme vu pendant son sommeil surtout et par ses fesses que les servantes viennent contempler... Avec cela, une certaine lucidité, un effort constant, fructueux par moments, pour s'élever au-dessus de lui-même, se faire une personnalité autre, meilleure. Nous en avons souvent été touchés. — L'étrange vision qu'il a de moi à travers lui-même.

De la difficulté de concevoir autrui autrement qu'à travers soi-même et à l'image d'un soi-même dont on n'est pas très content, que l'on sculpte et refoule. Danger du complexe d'infériorité et du manque d'imagination. L'ex-terroriste au pouvoir se sent environné de « terroristes » qui complotent sa mort puisqu'ils lui disent n'être pas de son avis.

Trouble et difficulté de réagir devant l'agression de J. M. L'outrage suscite encore en moi une réaction de violence que je contrôle mal.

LA DUPLICITÉ.

3 novembre 44. — Nous avons inventé bien des choses, en Russie, bien des choses funestes, et ce ne fut pas notre faute. La mainmise totale de l'Etat sur l'homme a commencé chez nous, — notre infortune. Vers 1928-30, on vit surgir un mot nouveau dans la vie du parti, *dvourouchnitchestvo*, que le français *duplicité* traduit sans vigueur. Nous riions de ce vieux bolchévik (qui avait une belle biographie moyenne) qui en trois jours, fit une déclaration publique en faveur de l'Opposition, la rétracta devant la Commission de Contrôle, Yaroslavski étant venu le tirer la nuit de son lit pour le soumettre à un interrogatoire — et le lendemain, ressaisi de ses frayeurs nocturnes, rétracta sa rétractation... Il a certainement, par la suite, rétracté de nouveau son affirmation d'opposant et cela n'a pas dû l'empêcher de finir en prison ou d'être exécuté sept ou huit ans plus tard pour ces raisons diverses... Nous connûmes des épidémies de duplicité; ce fut même une tendance politique, celle de Zinoviev-Kaménév : la rétractation avec réserve de conscience afin de gagner du temps, de servir le parti et d'être là (au lieu d'être en prison) au prochain tournant de l'histoire. Avec une poignée de trotskystes, je blâmais cette dissolvante gymnastique morale et préconisais le don-quichottisme de la résistance au grand jour, et l'on nous disait que nous poursuivions une « tactique de suicide politique », ce qui paraissait vrai. — Le mal a gagné toute l'Europe et une grande partie de l'Asie. Combien de gens servent des régimes totalitaires ou collaborent avec eux, malgré eux, en ne trouvant de salut intérieur que dans la réserve mentale tantôt haineuse, tantôt désespérée, le plus souvent lâche — simplement? — Journaux français : il semble impossible de s'y retrouver; quantité de collaborationnistes avérés ont rendu en secret des services à la résistance... La France entière a vécu sous le régime de la duplicité. L'homme nu et désarmé sous la machinerie de l'Etat n'a que cette lamentable et dégradante fuite. Que l'on ne peut attendre

la rébellion héroïque que d'une minime minorité déterminée par des qualités de caractère exceptionnelles et par les circonstances matérielles.

MAX JACOB, BENJAMIN CRÉMIEUX ET AUTRES MORTS.

5 novembre 44. — Benjamin Crémieux a été assassiné par les Nazis. Je n'ai fait que l'entrevoir, son attitude vacillante et complaisante envers le totalitarisme russe ne nous ayant pas permis de nous fréquenter. Sous le régime du pacte Molotov-Ribbentrop, il « vit clair » avec amertume et nous nous rencontrâmes dans les couloirs du Quai d'Orsay. Lui, en tenue d'officier, une barbe rabbinique et des lunettes, très bourgeoisement et noblement intellectuel juif, et l'esprit délié. Sans grande force, c'était un homme intelligent et cultivé, réellement attaché à des valeurs menacées. — On l'a pris, humilié, insulté, tué; il a dû souffrir énormément comme tant d'autres, et nul ne le saura jamais. Un journal lui consacre huit lignes dans le même numéro où Brillat-Savarin récolte plusieurs colonnes, et des papotages idiots remplissent des pages. Chaque chose à sa place.

Une indifférence énorme accueille l'annonce des morts. Giraudoux est mort; Max Jacob a été torturé et assassiné, Saint-Exupéry a disparu, aucune réaction, aucune note émue, émouvante, aucun intérêt véritable parmi les gens qui connaissent les œuvres et les hommes, rien dans la presse, ou presque. Et quand on publie quelque chose, c'est si bête et si pauvre que mieux vaut ne rien publier. Il y a trop de morts évidemment, on ne peut plus les recenser, les œuvres et la pensée valent désormais si peu que point n'est besoin d'en parler. Je me souviens de l'indifférence qui accueillit parmi nous l'annonce de la mort de Sneeveliet... Sommes-nous plus de trois ou quatre à nous souvenir vraiment d'Otto Ruhle, d'Alice, de Fritz? J'aime à croire que quelqu'un à qui personne ne songe leur garde un souvenir bouleversé, — c'est possible. Baisse de valeur de l'homme et baisse de qualité

des caractères. Je m'étonne que, contre cet abaissement général, on ne lutte pas davantage. Il est possible de réagir beaucoup et de demeurer plus dignement vivant; le courant dévastateur est fort, mais on y cède trop. Toujours le problème de la lâcheté et du courage.

Je me souviens encore avec reconnaissance d'une lettre de Duhamel que je reçus à Léninegrad en 31 ou 32. Je lui avais écrit pour lui annoncer la mort de Maximilien Alex. Volochine, qu'il connaissait depuis leur commune jeunesse. Il me répondit : « J'ai passé une soirée en méditation sur cette vie et cette mort... »

Mort du vieux Maillol dans un accident d'auto sur une route des Pyrénées... Suspect.

DISCOURS DE PRIETO.

11 novembre 44. — Prieto, chez lui, dans le confort clair et avenant dont il s'est entouré. Corpulent, il paraît énorme, mou, rose, les traits épais, les yeux petits entre d'épaisses paupières roses. Il se renverse dans un fauteuil, balance la jambe, vêtu d'un complet en étoffe souple. Parle avec une netteté intelligente et réfléchie. Il doit travailler peu, mais tout est dans sa tête active. — La Junta de Liberacion manque d'argent, de moyens matériels, alors que le Parti communiste et Negrin en ont d'illimités. De Gaulle consent au transfert de la Junta en territoire français, mais il y a d'autres oppositions... — Il n'écrit pas son discours de ce soir : quelques notes à peine. On le sténographiera. Il pense en parlant et parle à la tribune après avoir fait un discours mental. Cerveau d'orateur, comme Jaurès.

1.500 à 2.000 personnes dans les locaux délabrés du Centre Pablo Iglesias, calle de Tacuba 15, l'ancien local du Comité Central israélite. Quelques très jolies femmes, des jeunes gens simples et sympathiques qui vont applaudir avec exaltation. Majorité d'hommes mûrs ou vieillissants à têtes de vieux militants

ou d'intellectuels usés. Rencontré un fondateur du P. C. espagnol, des députés. — Prieto est grand orateur, extrêmement habile. Discours d'une architecture parfaite, avec le mot pour rire de temps à autre, la véhémence déclanchée au bon moment, l'argumentation simple, réduite au schéma persuasif : il semble ne manier que l'évidence. Il commence par lire solennellement les noms des 34 députés socialistes aux Cortès fusillés par Franco (sur 99), de Besteiro, mort en prison, de Caballero, interné en Allemagne, d'autres, morts en exil... Pas un d'entre nous n'a transigé avec sa conscience ! Bon exorde pour dénoncer ensuite le jésuitisme du P. C., ses appels aux droites, ses usurpations, son appel aux *requetes* absolutistes qui ont sur les mains le sang de 25.000 travailleurs massacrés en Navarre...

En réalité, discours de guerre civile. Le combat est ouvert entre le P. C. totalitaire et la démocratie socialiste, en Espagne comme en Pologne.

Constatation de faits. Que les événements de 1917-1918 ne peuvent pas se répéter à la fin de cette guerre. A l'ancienne opposition entre la révolution socialiste et la réaction capitaliste se substitue la guerre civile entre le Totalitarisme stalinien et le socialisme démocratique. Conservatisme et néo-fascismes bénéficient de cette tragédie. Ceux qui pensent encore en les termes théoriques de 1917-18 (voire de 1871 !) se situent sur le plan de l'illusion désastreuse.

EXTERMINATION DES JUIFS

12 novembre 44. — Lu *The Black Book Of Polish Jewry*, — effroyable. Cent fois répété, avec des variantes de sadisme et de bestialité techniquement organisée, le même récit de violences, d'outrages et finalement d'extermination rationnelle dans les usines appropriées. Avec les Juifs de Russie, cela doit faire dans les trois millions d'assassinés — au moins —, tout un peuple.

L'imagination est dépassée, la lucidité chavire. Difficile de penser clair.

Un mystère absolu environne les camps d'extermination, wagons asphyxiants, chambres asphyxiantes etc. Probablement tout le personnel sélectionné qui y fait l'horrible besogne est-il ensuite détruit lui-même, soit que les exécutants deviennent les demi-fous visiblement dangereux, soit que le système prévoie la disparition de semblables témoins. — La propagande, par l'imprimé et l'illustré dévoile cependant largement l'humiliation des victimes. Photos de journaux : de vieux rabbins courbés, gardés par de jeunes brutes à fusils, creusant la terre... C'est une préparation psychologique nécessaire pour le crime. — Certain que les Nazis ont trouvé des milliers d'exécutants zélés, une complicité de grand nombre. Entache-t-elle de responsabilité l'homme allemand? Impossible que par réaction instinctive, on ne le croie pas, on ne veuille pas le croire; cette réaction sera légitime parce que naturelle. Mais la réalité?

En réalité, le système a fait appel aux instincts destructeurs, au sadisme, au complexe de castration, pour sélectionner quelques milliers de brutes à tout faire : pas difficile d'en trouver cent mille sur 65 millions d'habitants, et ces cent mille suffisent largement à toutes les tâches. — En outre, la machinerie totalitaire (inconcevable pour quiconque n'en a pas fait l'expérience) n'offre à l'homme moyen, ni bon ni mauvais, plutôt sociable, plutôt modelé par un à deux mille ans de civilisation, aucun choix. Envoyé en Pologne, sous l'uniforme, mis en faction non loin d'une usine d'extermination, l'homme moyen ne peut résister que par le suicide, la révolte-suicide, la réserve de conscience (qui se traduit par une passivité névrosée, parfois explosive...). HL me fait observer que l'évasion peut aussi être recherchée dans une acception exaltée, dans un consentement fanatique, impliquant le sacrifice du meilleur de soi et l'aveuglement voulu. (Imaginer lord Vansittard sous un uniforme totalitaire et désigné par ses chefs pour faire partie d'une brigade de *Judenvernichtung*...)

L'attitude des Juifs eux-mêmes, chez lesquels la conscience sociale est particulièrement éveillée. Dans les Ghettos et dans les

camps, le service auxiliaire était, est accompli par des Juifs eux-mêmes, choisis parmi les plus valides et que l'on extermine après quelque temps de travail. Ils le savent, mais ils gagnent quelques jours ou quelques semaines d'inférieur délai. Il y en a qui, ayant accepté le « travail », viennent ensuite demander à être fusillés — et un SS leur brûle la cervelle. En attendant, *on leur permet de manger* les vivres apportés par le troupeau que l'on asphyxie, électrocute ou mitraille. Le dernier repas compte pour la bête humaine affamée et condamnée. Ici, aucune censure n'est permise de la part des bien-nourris non-condamnés.

12 novembre 44. — Jusqu'à présent ce crime, unique dans l'histoire des hommes, n'a suscité que des réactions dérisoires — même chez les Juifs. Il est fort peu connu, on en a fort peu parlé, comme si une vaste complicité l'environnait. Raisons politiques et psychologiques? L'antisémitisme latent, partout dans le monde arriéré et réactionnaire? Oui, mais encore le refoulement — sain — d'images et de notions monstrueuses et *dangereuses*. La divulgation d'un tel crime entraîne des contagions involontaires dont on ne peut pas prévoir les conséquences. Si on pouvait en détruire jusqu'au souvenir on adopterait ainsi la seule attitude sage. Que la vérité sur l'homme actuel ne peut pas toujours être dite; qu'il faudrait en annihiler une partie pour sauver cet homme.

L'extermination a été organisée par des ministères et préparée par un Institut scientifique d'Etudes du problème Juif (Dr Alfred Rosenberg...) Là je me perds. La mentalité des fonctionnaires instruits de ces rouages, je ne peux pas la concevoir : ce mélange d'esprit rationnel, de psychose inhumaine, de lâcheté totale, de technicité, de férocité... — Les Nazis ont marché contre le courant de l'évolution humaine tout entière qui allait de l'animalité vers l'humanisme. En ce sens, ils ont créé du nouveau et commencé la destruction de l'acquis de milliers d'années d'histoire. Conséquences impossibles à prévoir. — Certain que les marxistes élémentaires qui ne veulent voir dans cette guerre

« impérialiste » font preuve d'un médiocre aveuglement qui les rejette en dehors de la connaissance des faits. Les impérialismes jouent leur partie, mais l'antisémitisme est un phénomène psychologique et social d'une autre qualité, infiniment plus grave que tous les autres phénomènes psychologiques déclenchés par la guerre et qui donne au néo-impérialisme nazi un caractère particulier en ramenant les instincts au point où ils en étaient dans les guerres d'extermination de tribu à tribu.

LA REGRESSION. A quinze ans, je lisais *Le Dernier Jour d'un Condamné à Mort* de Victor Hugo. On proposait en France l'abolition de la peine de mort, l'exécution du fou Soleilland qui avait violé et étranglé une enfant devenait un événement mondial. Les Congrès socialistes affirmaient l'abolition de la peine de mort... Il n'y a pas de Victor Hugo aujourd'hui pour écrire *Le Dernier Jour d'un Million de Condamnés*... Pas un civilisé n'est sûr de n'être ni assassiné, ni exécuté, ni tué par une bombe-fusée...

LE POPO

Dimanche 19 novembre 44. — Bonne route en pente douce conduisant un peu au-dessous de la limite des neiges. L'air raréfié est imprégné de lumière, il fait frais. Bois de pins et de sapins, calme, transparence. Sensation de l'espace à fleur de terre, légèreté. On se sent radieux, paisiblement, il me semble que les autres doivent se sentir ainsi comme moi. Très haut, le carrefour de Cortez « où passa le premier cheval des conquistadors ». Le chemin de Veracruz passait entre l'Ixtaccihuatl et le Popo. De ce carrefour on découvre des horizons de planète vierge, les pentes de neige abruptes et douces de l'Ixtacci, celles plus massives, arrondies, du Popo, les descentes des bois verts, les plaines au-dessous, pareilles à la mer, des amas de nuages horizontaux et par dessus leurs vapeurs, une cime bleuâtre, La Malinche et plus loin, le pic étincelant de l'Orizaba... La route est de cendre volcanique rousse, qui devient d'un gris pâle en montant davantage. On

marche à petits pas, dans un essoufflement enivré, on voudrait courir, peut-être danser, on se sent à la fois l'âme légère, comme si la transparence du monde et la blancheur froide de la neige l'aéraient, la rafraîchissaient, la délivraient — et la poitrine affaiblie, le cœur vacillant. (Un bel endroit pour y mourir.) Et pendant que nous y sommes en fête, quelqu'un y est mort, un alpiniste tombé dans une crevasse à une heure d'ici... Des jeunes gens en parlent. (Trois heures plus tard, nous rencontrerons l'ambulance qui vient le chercher — de Mexico car il n'y a pas de poste de secours à Amecameca.) Nous n'atteignons pas la limite des neiges, — l'essoufflement. La véritable ascension prendrait encore quatre heures dures après un entraînement spécial. Laurette et Jeannine descendent des pentes, les pieds nus dans la cendre lumineuse. Moedano, le plus jeune d'entre nous, se couche tout à coup au bord de la route, le cœur battant et pris de vertige. Il a une bonne tête de métis, avec du sang négroïde, des yeux grands et doux, un air de force. Nous admirons une roche surplombant la route, qui est grise, mais de près se révèle couverte de fleurs de l'altitude, aux couleurs vives et ténues, de la lumière végétale en veilleuse, en sourdine. « On dirait un fond de mer », dit Laurette. Le Dr G. P. raccroche à toutes choses sa pensée sur l'univers, l'hérédité, la structure de la matière et la recherche humaine. Nous parlons sans fin de ces choses, par bribes, en respirant la montagne et l'exaltante fatigue, il a du rire dans les yeux. De derrière la roche en fleurs émerge une silhouette d'homme jeune au visage anguleux, aux cheveux assez longs, je crois reconnaître Vlady — aucune rencontre n'étonnerait ici. C'est un globe-trotter hongrois, souriant, les bras chargés de plantes aux nuances chantantes, et qui nous montre fièrement sa canne sur laquelle il a cloué des emblèmes de toutes les villes d'Europe, Istanboul, Sofia, Vienne, Gênes, Barcelone et la Tour Eiffel. Il parle un bon français. « Je parcours le monde à pied. » C'est un but à la vie — un but d'égoïsme innocent. Je lui souhaite de refaire le tour d'une Europe apaisée. « Oh non ! Je suis trop vieux. Déjà trente ans... »

Ensuite, le site magnifique d'Amecameca, peut-être celui que

j'aime le plus au Mexique, avec celui de Patzcuaro. La Plaza est en fête, nous voyons passer un mariage de 1830, la mariée en robe blanche et fleurs d'oranger (paysanne aux joues roses), le marié empoté comme il sied; de solennels marmots joliment vêtus portent la traîne blanche, une gosseline sortie d'un conte de fées porte un coussin sur lequel il y a quelque chose que je ne distingue pas, les anneaux? La Clef de la Chambre nuptiale, une amulette de la Vierge brune? La gosseline précède les mariés et elle a une couronne de papier doré sur la tête. Les garçons d'honneur sont en uniforme d'une Ecole militaire, les demoiselles d'honneur en robes de soie rose. Ce cortège s'avance à travers la foule du marché, les bigarrures, le soleil, les couleurs, vers l'Eglise au delà de laquelle s'érigent les neiges de l'Ixtaccihuatl et des montagnes bleues surplombées de nuages mouvants. A côté de l'Eglise, une école aux fenêtres cocassement gothiques est peinte en bleu clair. Près de nous d'invraisemblables autocars engouffrent des Indios, leurs paniers, leurs dindons, leurs mangeailles, leurs moutards — on se demande s'il vient un moment où ces voitures ne pourront plus recevoir un suprême voyageur à sombrero — et ce moment, en effet, ne survient jamais. Des jeunes filles reviennent de la messe, sans doute les filles des caciques de l'endroit, riches et souriantes, l'une me paraît d'une beauté rare (mais peut-être est-ce simplement l'enchantement de la plaza et de la montagne proche) : Espagnole pure, au nez droit, à la bouche grande, riante, vêtue avec goût; mantille sobre, veste d'un blanc grisailé, jupe courte, bas noirs à grosses mailles sur des jambes trapues bien musclées. Elle efface l'image du mendiant peut-être lépreux. Rutilement des oranges et des poivres sur le marché, or léger des nattes et des cordes.

Du Sacromonte, le paysage se dégage avec une plénitude que je ne lui ai encore jamais vu; à chaque station de la Croix, les deux volcans blancs émergent plus puissamment au-dessus des feuillages. L'Eglise de Fray Martin de Velncia est un joyau de couleurs, vieux-rose. Nous marchons sur des vieilles tombes et de toutes parts les terres apparaissent, une vallée acheminée vers des horizons d'innombrables collines, la ville en clair et gris,

les cimes blanches, énormes, proches, ruisselantes de lumière. Nous les verrons se dorer, s'éteindre en feu pâle. A l'entrée latérale de l'Eglise, on vient de placer une excellente statue en bronze de Fray Martin, simple silhouette mince et grave. Les cierges sont allumés devant le chœur, on est entre l'horizon et l'autel. Revu la plus haute chapelle, au-dessus, et le cimetière avenant, délabré, encore plein des fleurs sèches apportées le jour des morts. Sur les murs de la chapelle et sur bien des tombes, le signe multiplié de la main : pensé à la main arabe du destin.

Bonne traduction de Ixtaccihuatl, la Mujer dormida : La Belle Endormie.

LES INTELLECTUELS AMÉRICAINS DEVANT L'URSS STALINIENNE.

The New Republic vient de publier, le 17 novembre, un numéro spécialement consacré à « La Russie d'aujourd'hui », que l'on ne peut considérer que comme le témoignage éclatant d'une double défaillance, intellectuelle et morale. Manque de courage en présence de faits qui, pour être compris et dominés, exigent du courage; manque d'esprit scientifique, refus de voir clair, de distinguer le vrai du faux, fuite dans l'omission et dans l'interprétation circonstancielle. Voyons cela d'un peu près, sans trop y insister.

Mme Vera Micheles Dean voit dans les procès de Moscou « une explosion de xénophobie ». C'est ignorer délibérément les causes sociales du massacre de la génération révolutionnaire et, par ailleurs, l'attitude bienveillante et presque enthousiaste du peuple russe envers les étrangers. Cette dame estime que le « sentiment antiallemand » joua un rôle décisif dans les épurations staliniennes : c'est tout ignorer de la réalité, des documentations publiées sur ce sujet et c'est oublier que les massacres préparèrent, la chronologie l'atteste, la collaboration de Staline avec Hitler.

M. Max Werner parle de l'Armée rouge sans mentionner ses

trente à quarante mille fusillés de 1937-38; sans indiquer que c'est une armée décapitée par la destruction de son commandement. Mais il estime que ses réserves peuvent atteindre vingt à vingt-cinq millions d'hommes (!!!), ceci sur une population adulte n'excédant pas 90 millions d'âmes!

M. Roger N. Baldwin parle d'une « démocratie dans la production » qui existerait en URSS — à défaut de tout autre... Et ceci est radicalement faux, le nombre des ouvriers et des techniciens envoyés dans les camps de concentration le prouve assez. Aux « conférences de la production », on ne peut parler que dans le sens unique des interventions officielles.

M. A. Iougov traite de la collectivisation de l'agriculture sans indiquer qu'elle fut la cause de la grande famine de 1931-1934 (qu'il ne mentionne pas) et de la disparition, d'après les statistiques officielles, de 5 millions de familles paysannes entre 1929 et 1935. (Chiffres exacts : nombre de foyers de cultivateurs au 1^{er} juin 1929, 25.838.000; au 1^{er} juillet 1935, 20.903.100.) M. Iougov écrit aussi que « le standard de vie de l'ouvrier soviétique a été incontestablement supérieur au cours des dernières années à ce qu'il était avant la première guerre mondiale ». M. Iougov ne peut cependant pas ignorer les études du professeur Prokopopovitch sur les salaires réels en URSS, études fondées sur les données officielles et qui concluent dans le sens opposé. Les salaires réels, en URSS, sont de 15 à 30 % inférieurs, pour la majorité des travailleurs, à ce qu'ils étaient en 1913 et en 1926-27. M. Iougov parle de « l'amélioration des conditions d'existence dans les campagnes » où nous avons si souvent entendu regretter le bon temps d'autrefois, le temps où l'on pouvait acheter du sucre et du thé, et même des chaussures! Nous y étions, il est vrai, en 1936. Mais voici un témoignage du début de 1941, que nous trouvons dans le périodique de M. Iougov lui-même, *The New Road*, organe social démocrate russe paraissant à New-York, numéro du 6 mai 1941 : « Quant à la consommation, le niveau des campagnes soviétiques est extrêmement bas. Il y a des provinces où le sel est presque un luxe, le thé une rareté, l'aiguille — et à plus forte raison les ciseaux — n'existant que dans le

rêve... Dans les villes mêmes, une montre, un stylo, un simple carnet constituent un luxe inouï difficilement accessible aux privilégiés... » M. Iougov écrivait dans le même numéro de *The New Road* que « l'état de l'économie soviétique est catastrophique »...

M. Yarmolinsky traite des écrivains soviétiques sans dire que la littérature soviétique est dirigée dans ses moindres détails par l'Etat totalitaire; sans mentionner les épurations périodiques des bibliothèques et la mise au pilon de millions d'ouvrages et de l'œuvre entière des meilleurs cerveaux de la révolution; sans mentionner les noms de Boukharine, de Kaménev, de Voronsky, de Riazanov, de Tarassov-Rodionov, de Galina Sérébriakova, de Lélévitch, de Gorbatchev, tous disparus avec leurs œuvres entières; sans mentionner la disparition du dramaturge Meyerhold; — sans indiquer que Pilniak (disparu mais nommé dans l'article) fut un des véritables fondateurs de la jeune littérature soviétique...

M. John N. Hazard parle de la légalité sans mentionner la disparition extra-légale des juristes Pachoukanis et Tchlenov et des commissaires du peuple à la justice Krylenko et Antonov-Ovsénko... Si les ministres disparaissent la nuit dans les ténèbres — à quelle légalité ont droit les pauvres gens? M. John N. Hazard ne se le demande pas.

M. Maurice Hindus constate que le peuple russe est attaché à Staline puisque Staline garde encore le pouvoir dans le cinquième mois de guerre. Nous nous permettrons de rappeler à cet auteur que l'impopularité de Nicolas II fut clairement démontrée en certaines journées de mars 1917, mais que ce fut après trois années de guerre pendant lesquelles les armées russes firent preuve de la même valeur qu'à présent, avec des résultats moins désastreux.

Nous ne saurions trop engager les amateurs de curiosités intellectuelles à mettre de côté ce numéro de *The New Republic*, pour le rouvrir dans quelque temps, mettons dans un an. Ce sera très intéressant...

P.-S. — Un mot encore sur l'article de M. Roger N. Baldwin

qui écrit que les livres et journaux étrangers sont à la disposition du public russe. Ceci est radicalement faux. Lettres, journaux, livres tout est filtré par le Guépéou. Pas une publication socialiste de l'étranger n'entre en URSS; pas un livre qui déplaît aux censeurs; et les citoyens soviétiques ont peur de correspondre avec l'étranger.

PROBLÈMES SOCIALISTES.

25 novembre 44. — Beaucoup de socialistes continuent à poser les problèmes en termes strictement traditionnels sinon routiniers. Les schémas qu'ils ont dans la tête sont ceux de 1917-1918 — et même celui de 1871! Comme si les événements allaient se répéter. (Fragmentairement, ils pourront se répéter, mais tous les contextes étant différents, la vue d'ensemble sera profondément différente.) Extraordinaire puissance de la tradition, aboutissant à une sorte d'aveuglement; tenir compte aussi de la difficulté douloureuse de maîtriser une situation nouvelle, pleine d'embûches et de déceptions; l'esprit d'investigation objective recule et renonce plutôt que d'aller vers des découvertes qu'il n'est pas certain de pouvoir dominer et qui peuvent mettre en question — pressent-il — ses anciennes bases de foi.

Mais l'erreur que l'on commet ainsi risque d'être catastrophique. Les publications de l'I. L. P. (1) anglais présentent la situation sous cet angle d'autrefois : réaction et révolution s'affrontent en Europe... Deux adversaires sont en présence — et c'est entièrement faux : il y en a trois. Conservatisme, socialisme et totalitarisme stalinien, engagés dans une lutte mortelle. Le Conservatisme, débilité sur le continent par les fascismes qu'il enfanta et qui crèvent, a de grands appuis réels et potentiels dans les puissances démocratiques et il ira jusqu'à des formes de néo-totalitarisme — s'il le peut. Le totalitarisme stalinien prend partout l'offensive parce qu'il se sent probablement si menacé par ses faiblesses intérieures et par une situation internationale

(1) International Labour Party.

tellement critique qu'il ne lui reste vraiment qu'à exploiter à fond l'indécision et l'incompréhension de ses rivaux; il joue à la fois la carte révolutionnaire et la carte conservatrice : Conservateurs, je suis l'ordre, la société hiérarchique et la paix sociale et je sais fusiller les trublions! Ouvriers, paysans, intellectuels, je suis l'Etoile rouge, la légende de Lénine, la nationalisation des industries, la réforme agraire, la sécurité contre le chômage! Businessmen, je suis les bonnes affaires, gens de lettres, je suis les gros tirages! Ce double langage, il le tient avec une certaine sincérité cynique parce que la réalité le justifie. Le système totalitaire russe est révolutionnaire par rapport au capitalisme traditionnel et réactionnaire par rapport à l'humanisme libéral et par rapport à l'aspiration socialiste. Mais que peuvent des aspirations, seraient-elles les plus fondées, les plus nécessaires — et je crois qu'elles le sont, celles-ci — contre une machinerie étatique formidablement organisée? Entre ces deux tendances, celle du socialisme (et de la démocratie des masses américaines et européennes), bien que profondément enracinée et mobilisant — faiblement — les plus grands nombres est presque désarmée, faute d'institutions qui lui soient intégralement propres et faute de conscience claire. L'infime minorité qui représente sa pensée claire n'a ni moyens matériels ni appuis considérables. Elle ne peut à vrai dire se manifester pleinement qu'aux Etats-Unis — et là même, elle est très faible. Une situation d'immense guerre civile européenne se crée avec trois partis inégaux engagés les uns contre les autres, de sorte que chacun des trois partis doit viser à neutraliser l'un des deux autres ou à rechercher son alliance. Si le socialisme ne maintient pas vigoureusement sa physionomie démocratique et libertaire (au sens étymologique et non anarchiste du mot), il sera déchiré et broyé. Son pire ennemi, le plus destructeur en ce moment, c'est le totalitarisme de la post-révolution russe, le bolchévisme transformé en totalitarisme absolu d'un type analogue aux totalitarismes réactionnaires. Ses seuls alliés naturels sont dans les masses démocratiques des pays où la démocratie bourgeoise subsiste avec des traditions antérieures au grand capitalisme, Angleterre et Etats-Unis. Les mou-

vements de la fin de la première Guerre mondiale ne peuvent pas se reproduire dans ces conditions, à moins d'amener des résultats immédiatement pires que ceux de la victoire révolutionnaire de Russie et de la défaite du socialisme européen. Il n'y a du reste ni grands partis ni cadres, ni idéologie susceptible de les reproduire. Cela fait une situation confuse et dangereuse. Je suis enclin à penser que le sort de l'Europe ne pourra se décider que lorsque le totalitarisme stalinien aura été limité ou détruit par les nouveaux conflits qu'il ouvre nécessairement. (Qu'il capitule; qu'il soit transformé ou aboli par des secousses intérieures souhaitables et assez probables; qu'il suscite un état de conflit aigu avec ses alliés-rivaux d'aujourd'hui.) — (Ou qu'il impose victorieusement son hégémonie à la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, ce qui annoncerait une troisième Guerre mondiale...)

La gauche socialiste, en attendant, se contente d'illusions et d'involontaire démagogie : les yeux bandés par de grands principes. Les camarades que je vois ici rêvent d'un petit Komintern bien à eux; rêvent d'être portés demain par des vagues de masses; demeurent isolés et les plus clairvoyants ne voient pas d'alternative au pessimisme le plus noir tout en affectant un optimisme « marxiste ».

Dialogue avec Molins :

Moi : Si la gauche socialiste, qui avait toutes ses faiblesses, est l'élément le plus dynamique et le plus idéaliste du socialisme, s'isole en petite secte, elle finira exterminée par les communistes totalitaires. Son seul salut et sa seule chance d'être utile sont dans le ralliement avec les vieux mouvements socialistes (modérés) et les masses démocratiques. Là elle serait un levain bienfaisant et trouverait des défenses naturelles.

N. M. : Crois-tu? Dès que nous ouvririons la bouche dans un Parti socialiste, les vieux opportunistes et les stalinisés nous mettraient le bâillon ou nous mettraient dehors; et les partis socialistes — dont nous serions membres... — nous laisseraient tranquillement assassiner par les staliniens...

Je ne puis nier que ce soit possible — en l'avenir proche —

mais je crois que ce n'est pas certain et que des réactions beaucoup plus saines sont possibles aussi, sinon probables, au sein des masses démocratiques instruites par tant d'expériences. Je ne vois rien d'autre à tenter en tout cas.

N. M. : Autant se faire tuer sans rien abdiquer de soi-même, en posant clairement les questions.

Je ne lui réponds pas que précisément les questions ne sont ni bien ni clairement posées. Une tactique de suicide ne peut être bonne que dans les situations tout à fait désespérées et je suis au fond le moins pessimiste des deux.

Et cet entretien me rappelle les propos de Boukharine à Kaménev, en 28, à propos de Staline : « Si nous le suivons, il entraîne le pays aux abîmes et nous périssons, et la révolution périt avec lui. Si nous le dénonçons, il nous accuse de trahison et nous périssons... » B. et K. choisirent de suivre en dénonçant, de dénoncer en suivant, d'acclamer — obligatoirement — en murmurant, et mirent dix ans de torture psychologique à périr comme ils le prévoyaient. Nous eûmes raison contre eux d'adopter l'attitude intransigeante qu'ils appelaient celle du suicide politique, mais qui était aussi la fuite en avant, la plus courageuse et peut-être la plus rationnelle sur les champs de bataille. (C'est à présent l'attitude de Staline en politique internationale.)

Dw. Macdonald, dans *Politics*, interprétant une observation juste (que la conscience sociale a fait en France — et ailleurs — des progrès peut-être immenses) estime que le mouvement communiste peut déborder ses dirigeants totalitaires et remplir une fonction saine. Je lui réponds qu'il se trompe gravement et que « l'appareil communiste gouverne sans merci, parfaitement, tous les mouvements qu'il influence... Cet appareil avec son mécanisme fonctionnel, policier et psychologique, est un grand fait nouveau dans l'histoire dont on n'a pas encore mesuré la mortelle importance. Vous vivez dans un pays trop libre pour imaginer ça »... « Je crains que l'on ne voie surgir bientôt en divers pays des condottieri communistes-totalitaires, genre Mao Tsé-Dzioung ou Tito, cyniques et convaincus, qui seront « révo-

lutionnaires » ou contre-révolutionnaires — ou les deux choses à la fois — selon les ordres qu'ils recevront, et capables de volte-face d'un jour à l'autre. »

ESSOUFFLEMENT OU DÉPRESSION.

3 décembre 44. — Michael Fraenckel est petit, chétif : une tête intelligente et fine, lunettes, regard vif, facilement teinté d'humour, le bas du visage aigu. Il écrit, écrit sans fin, ayant renoncé à trouver un public assez large — et presque renoncé à tout. Pourquoi ? lui ai-je demandé. — Parce que je ne peux pas faire autre chose, parce que je ne peux pas ne pas écrire. (La pointe d'humour amer est nette dans sa réponse.) Prépare un Journal : visions tristes du Mexique (il ne peut pas supporter le spectacle de la misère et de l'incivilisation au milieu des paysages les plus beaux, mais désertiques et du vide intellectuel), réflexions sur les livres, les rencontres et les idées. C'est un bon travail d'homme inquiet et essoufflé. Un travail d'acharné qui ne trouve pas de tonique pour se remonter. Ce qui maintient M. F. debout c'est l'indomptable inquiétude juive, jamais tout à fait désespérée au fond et qui se résoud malgré tout par l'activité. On l'a pris une fois pour Trotsky, à Coyoacan, il le raconte avec plaisir — et vraiment il y a du Trotsky en lui, dans le front plus grand que le reste de la tête, l'élan des cheveux gris, les lunettes aiguissant impérativement le regard. Là s'arrête une furtive ressemblance superficielle.

Nous avons assez intimement parlé ce soir. (De coutume, ses samedis, livrés aux visiteurs de hasard, sont drôles ou pas drôles comme les rencontres dans le métro.) Il me montre une page de journal sur le poète qui doit — devrait venir — pour surmonter la mort, la décadence, le désespoir avec une nouvelle affirmation humaine d'une force illimitée... « Du point de vue sociologique, dit-il, je sais bien que c'est fou. » — Ce n'est pas si fou que cela, dis-je. C'est simplement contraire à la règle du déterminisme

ordinaire. Mais dans les dangers exceptionnels le déterminisme ordinaire n'est plus la règle absolue. L'instinct trouve parfois des solutions complètement imprévisibles, miraculeuses. Je ne donne au mot miracle, ici, nulle signification mystique, c'est simplement ce qui déroute la prévision et la compréhension, par le succès, la vigueur de l'effort inattendu. Vous ne faites que reprendre l'affirmation nietzschéenne que « l'homme doit être surmonté », — l'homme misérable et désemparé du chaos actuel. Il le sera, un poète peut surgir en précurseur, peut-être y a-t-il déjà parmi nous beaucoup de précurseurs inconnus qui *surmonteront*.

Parlé de l'incroyable difficulté de travailler : l'essoufflement. Nous nous apercevons que nous sommes à peu près au même point quant à cela. Je pense que l'altitude de Mexico me diminue beaucoup en m'imposant d'incessantes crises de fatigue. (Sur l'altitude : le Dr G. P. dit que les doses médicales des rayons X, en usage en Europe, ne sont plus valables ici : dangereuses, vu le dosage différent d'oxygène dans l'organisme. Une autre personne m'explique que la vie des chats est d'un tiers plus courte ici qu'en Europe...) M. F. est de cet avis, mais il insiste sur le manque d'ambiance intellectuelle : la vaste cité triste du business et de la misère indienne, l'inexistence réelle des idées, le silence de l'Europe. Nous nous rappelons le tonique inimaginable que nous trouvions dans les rues de Paris. Nous sommes au régime de l'essoufflement dans une sorte de désert.

SUR LA FIN DU ROMAN.

4 décembre 44. — ...Au régime de l'essoufflement dans un désert à deux mille quatre cents mètres d'altitude sous le tropique.

Henri Michaux, *La Cordillère des Andes* :

« Nous fumons tous ici l'opium de la grande altitude, voix basse, petit pas, petit souffle.

« ...Il nous fallut d'abord, pour entrer dans cette ville payer l'impôt du visage. »

L'impôt du visage humain, modelé par l'âme, est lourd à payer; on en est défiguré.

Je suis à la fin des *Derniers Temps* et j'éprouve à finir ce livre une difficulté extraordinaire. Ce n'est pas seulement l'essoufflement physique et le manque d'ambiance favorable. C'est davantage qu'un roman doit contenir — pour moi — une justification intérieure, intérieure à ses personnages et à son atmosphère et qu'en réalité tous les hommes que j'ai tenté de faire vivre là m'apparaissent comme des condamnés cheminant dans du brouillard. Ils ont besoin d'une solution, j'ai besoin d'une solution pour eux — *et il n'y en a pas*. L'histoire ne peut imposer ses solutions qu'en leur passant sur le corps.

5 décembre 44. — *Arsenic and Old Lace*, film américain de Capra, passable. La pièce a connu à New-York des centaines de représentations. Le *leit-motiv* du cinéma américain dans ses productions fortes : que la folie ou la manie sont les seules évasions de l'homme dans le monde présent, les grandes sources du rire et de la sensation de plénitude. Cette fois, il s'agit d'une sorte de plénitude amusée au spectacle de la folie doucement tragique et macabre. Tout le monde est fou, se croit fou et même les gens sains sont enclins à imiter les fous, tant ceux-ci sont entraînants. (Une petite vedette blonde et un officier de police intelligemment banal font exception pour que la fin heureuse soit possible.) Une famille héréditairement tarée, devenue bien bourgeoise à Brooklyn. Deux vieilles filles, deux sœurs pieuses et bienfaitantes, inondées de bonté, empoisonnent avec une sorte de cocktail de vin, de cyanure, de strychnine et d'arsenic, les vieux messieurs solitaires qu'elles invitent, puis chantent solennellement les psaumes des morts et font enterrer « ces bons messieurs » dans la cave, par leur neveu qui se croit le président Teddy Roosevelt et s'imagine travailler au creusement du canal

de Panama en enterrant les morts de la fièvre jaune... « Nous faisons une œuvre de charité — of mercy », disent innocemment les vieilles dames; il s'agit d'épargner aux hommes vieillissants une fin de vie trop pénible. Un autre neveu est un fou criminel, évadé d'un asile, dans la grande tradition (pure pacotille) du cinéma. Tout est loufoque, les cadavres s'escamotent entre un grand coffre et la cave, Teddy Roosevelt charge en montant l'escalier, avec tant de brio que le médecin venu pour le faire interner est tenté de l'imiter, un policier est un doux maniaque véhément qui se croit dramaturge et, intervenant en plein crime, s' imagine assister à une répétition et s'exclame : « Vous m'avez volé ma situation! » Trépidation continue de la folie dans la banalité. Je sors de là oppressé et déçu. Voilà ce que l'on invente pour faire rire et détendre les foules qui viennent au spectacle! Le monde est loufoque, sinistre et gai, mais tout s'arrange quand même pour la jolie blonde et son fiancé, ils bénéficieront d'une grâce normale, pour un temps du moins. Cet humour noir est en réalité caricatural et faux; la satire sociale qu'il contient déraile vers une méchanceté puérile; rien n'est pensé à fond et la réflexion est bien le moindre des soucis des auteurs pour lesquels rien n'existe que l'effet et le business théâtral (rien : ni vérité ni devoir, ni conscience, ni — je vais plonger dans le ridicule! — amour des hommes); rien chez eux de l'élévation intérieure qui fait la grandeur d'un Tchekhov ou d'un Claudel, — absolument rien.

En des temps noirs aussi, mais pas si complètement noirs que les nôtres, Léonide Andréev créa son théâtre de l'effroi, au lendemain d'une guerre perdue par la Russie et d'une révolution vaincue par les pendeurs et les antisémites. Il était pénétré de romantisme philosophique, il posait la question du destin, il égalait par la qualité de l'inquiétude les tragiques grecs, il était plein du tourment de la conscience. Que nous n'ayons pas aujourd'hui un Andréev, mais que nous ayons ce théâtre et ce cinéma, c'est significatif. (O'Neil est dans la veine d'Andréev : il date de quinze à vingt ans.)

DR S. B.

8 décembre 44. — Essoufflement, légère angoisse physique presque constante en haut de la poitrine, battements de cœur et fatigues pénibles. Visite au Dr S. B. Il constate une tension artérielle trop élevée, un défaut de « potentiel » sur le cardiogramme dont la courbe au lieu de dresser toujours ses petites pointes en haut les tend parfois en bas... « Qu'est-ce que cela signifie? — Une insuffisance du potentiel électrique... Etat de fatigue à surveiller; nous ferons un autre cardiogramme dans six mois... » — « Expliquez-moi... — Impossible, il faudrait un cours d'une heure... » Le médecin avoue qu'il ne sait presque jamais au juste ce dont il s'agit; il va de soi que, souvent, il ne peut pas dire ce qu'il pense ou soupçonne, il cherche, devine, pressent, se fie à la nature, dit les choses raisonnables et réconfortantes le plus qu'il peut et s'occupe du client suivant. La situation de l'augure romain — dont Freud a noté l'utile fonction.

Moi : La sensation d'oppression ne peut-elle pas être en partie déterminée par la nervosité?

S. B. : Oui.

Et nous parlons des événements, de l'époque. Lui, tout à coup extrêmement sérieux, abandonnant l'expression avenante qu'il a pour le malade : « La fin de la guerre se dessine de plus en plus noire. Personne n'avait imaginé cela. Pourquoi avons-nous vécu? »

Le Dr G. P. raconte le cas d'un malade, un savant, souffrant d'un eczéma de la face, auquel il fit une dizaine d'applications de rayons, dans un cas que trois suffisent généralement à guérir. Le savant était désespéré. Et il revint — guéri. G. P. eut beaucoup de mal à lui faire dire ce qu'il avait fait. Finalement, il l'avoua : « Je suis croyant. Je suis allé m'agenouiller devant la Vierge de la Guadeloupe et elle m'a exaucé. » G. P. commente : « C'est évidemment aussi efficace que mes rayons; je vais toutefois tenter de vérifier si ce n'est pas l'effet de la dixième séance. »

POLOGNE, GRÈCE, ETC.

10 décembre 44. — Conversation avec un socialiste polonais. Il pense que présentement la Pologne est perdue. Personne ne pourra empêcher Staline de l'occuper et d'y faire « régner l'ordre » à sa façon. Personne n'a sérieusement envie de lui disputer ce butin si difficile à administrer. Historiquement, cette nouvelle tragédie ne semble pas pouvoir être longue, mais l'avenir immédiat est noir. « Puisqu'il ne reste à sauver que la dignité et l'espoir, nous sommes partisans de l'intransigeance absolue. » Je réponds qu'avec les Totalitaires, c'est la seule attitude non seulement digne, mais utile. Il faut être, dans la résistance, aussi absolu qu'eux afin de leur donner le sentiment d'une partie à jouer dans laquelle ils seront tenus de s'engager à fond, c'est-à-dire de courir tous les risques.

Deux perspectives de « fin de guerre » après la défaite du Nazisme, les deux également sombres : ou la guerre contre le Totalitarisme stalinien, afin de l'empêcher d'établir son hégémonie sur le continent européen, l'Iran et la plus grande partie de la Chine; ou le consentement — temporaire — à cette hégémonie...

Le Polonais : Je pense que les puissances démocratiques feront l'impossible pour éviter un conflit ouvert et armé pendant lequel Staline aurait dans leur propre sein des alliés non négligeables. Nous verrons des conflits diplomatiques, des pressions économiques, des transactions véreuses, des luttes sanglantes par personnes interposées peut-être dans tout le centre et l'Est de l'Europe — guerres civiles — et cela fera un état instable sans paix ni guerre véritable, un état de chaos européen où les forces se mesureront longuement... Que pensez-vous de l'attitude de Staline?

Moi : Qu'il est très conscient de cette situation et qu'il connaît seul sa propre faiblesse et sa propre puissance faite principalement de la faiblesse idéologique (sociale) de ses partenaires-adver-

saires... Qu'il tiendra des propos rassurants, signera des traités, usera de tous les camouflages imaginables, en inventera d'inédits, recherchera et acceptera les transactions mais ne tiendra jamais sa parole, ne sera jamais engagé en réalité et n'en fera qu'à sa tête, c'est-à-dire selon les nécessités et les possibilités de sa propre situation. Le rapport des forces est la seule chose qui existe pour lui et il sait l'estimer avec audace. C'est ce qui lui reste de la psychologie du « matérialiste révolutionnaire ».

Au moment où nous parlons, les communistes grecs se battent contre d'autres Grecs et contre les Britanniques dans les rues d'Athènes. Ce n'est pas sans ordres. Les journaux écrivent que « Staline laisse les mains libres aux Anglais... ». Double jeu. J'avais raison d'écrire il y a deux semaines à D. M. qu'il faut nous attendre à la répétition du drame de Varsovie sur le plan social. Les fausses communes naîtront çà et là par ordre, servant des desseins qu'elles ignoreront elles-mêmes afin d'exploiter le vieux romantisme révolutionnaire qui n'a pas appris grand chose.

LA CULTURE DE COCLÉ.

12 décembre 44. — Chapitre excellent dans *Old Civilizations of the New World*, par A. Hyatt Verrill. Cet auteur a découvert à la fin des années 20, dans les plaines de Panama, région de Coclé, à 15-20 kilomètres au pied du volcan éteint Guacamayo (côte du Pacifique), une vaste cité ensevelie où les fouilles ont révélé les vestiges d'une haute culture remarquable, œuvre d'une race américaine antique, complètement inconnue, complètement disparue, on ignore quand. Il suppose que ce foyer de civilisation fut restreint et que les éruptions du Guacamayo et les tremblements de terre l'anéantirent : « la Pompéi d'Amérique... ». Autrement ne s'expliquerait pas une disparition si complète et le brisement de massives colonnes monolithiques en basalte que l'on retrouve par fragments, souvent retournées, comme par des explosions. La terre explosa. Pour qui a vu le désert de laves

de Saint-Pierre de la Martinique, l'explication est tout à fait plausible.

Les recoupements révèlent une culture antique, qui s'est développée pendant de longs siècles. Grand temple d'une architecture intelligemment conçue, nombreuses colonnades, colonnes monolithiques sculptées (comment? avec quels instruments?) et apportées d'une carrière située à quelque distance... Poterie d'une richesse de dessin, de stylisation et de couleurs extraordinaire; variété extrême de formes; pas de couleur verte (probablement tabou). Vestiges de sacrifices humains. Nombreuses tombes. Statuettes réalistes, la faune tout entière reproduite, avec des animaux préhistoriques ou symboliques : le ptérodactyle ou lézard volant, le serpent à plumes, l'éléphant portant une charge (ce qui attesterait ou des relations avec l'Asie ou la domestication de mammoths?). Culte du soleil. D'après H. V., cette culture appartiendrait au cycle héliolithique; divers traits communs avec les autres cultures des Amériques — et des traits parfaitement originaux. Peuple pacifique, chasseur, pêcheur, agriculteur, travaillant le bois, la corde, la glaise, la pierre, portant des coiffures compliquées mais pas de vêtements. Le type humain serait différent de ceux des autres races américaines : « Ni le nez renflé et lourd — en bec — des Mayas et des Aztèques, ni celui, aquilin, des Incas et des Pré-Incas. Ni les yeux obliques des Mongols. Le nez est ordinairement droit ou légèrement aquilin, avec des narines étroites. Les yeux larges et droits, les lèvres plutôt épaisses et pleines, le menton fuyant, les yeux très écartés. On ne sait pas si ces hommes étaient de pigmentation claire ou sombre, mais ils portaient les cheveux longs, peignés ou tordus... et des coiffures très ornées. » (P. 90.) H. V. reproduit une figurine maya qui a un visage de ce genre; et je pense aux statues basaltiques de Tula (Hidalgo) dont la finesse de traits est eurasiennne. H. V. indique la coïncidence entre la légende nahua de l'éruption volcanique qui détruisit Tollan et le fait de la destruction de Coclé.

Je m'étonne que cette découverte ne soit pas encore intégrée aux recherches sur la préhistoire américaine. Coclé n'est ni mentionné dans *Les Origines de l'Homme américain* de P. Rivet ni

dans les Histoires du Mexique ancien que je connais. — La poterie est vraiment splendide; stylisations du visage humain et de l'oiseau, ornementation linéaire, le tout parfait.

PERSPECTIVES DU SOCIALISME. — GUERRE DE RÉGIMES.

19 décembre 44. — Les Nazis déclanchent une puissante contre-offensive à la frontière belge : pas épuisés, comme je le soutenais : la machine totalitaire a des ressources formidables, même dans l'agonie. En Grèce, les ELAS-EAM d'influence stalino-communiste se battent contre d'autres Grecs et contre les Britanniques. Les journaux discutent l'amputation ou le sacrifice plus ou moins complet de la Pologne.

Cette guerre implique tous les mobiles des guerres passées, mais elle est encore, et peut-être est-ce l'élément le plus important, une guerre de régimes, et de régimes techniques. (Rôle décisif de la technique allemande dans les victoires du début et l'efficacité de la résistance finale; rôle de la technique et de la planification politique à longue échéance dans la résistance victorieuse de l'URSS; suprématie technique des Américains, depuis qu'il ont planifié leur économie de guerre.)

Dès le début, la guerre a été complexe, dominée par des facteurs multiples : une partie d'échecs à joueurs multiples : le Totalitarisme nazi, le Totalitarisme russe, les démocraties capitalistes conservatrices; et, facteurs repoussés au second plan, mais susceptibles d'intervenir au premier, importants en tout cas : les masses populaires mues par des aspirations vaguement socialisantes, les masses coloniales aspirant à l'indépendance. En réalité, cinq joueurs autour du sanglant échiquier.

Il est aujourd'hui évident que la défaite du Nazisme ne sera pas la fin véritable de la guerre commencée par le III^e Reich avec le concours net de l'U. R. S. S. La question des régimes se posera inéluctablement pour l'Europe et en termes moins inéluctables ailleurs. Ou les Etats-Unis et l'Angleterre acceptent — tem-

porairement — l'hégémonie stalinienne sur l'Europe centrale, en fait sur le continent européen, à divers degrés, et jusqu'à la Chine intérieure, ou les Etats-Unis et l'Angleterre s'y opposent. Dans le premier cas, pas de révolutions populaires, sinon celles que le Communisme totalitaire inspire et dirige, les armements continuent, on reprend du souffle en vue de la III^e guerre mondiale; dans le deuxième, le stalinisme transige — sans tenir parole — recule pourtant en réalité, afin d'obtenir une trêve, une situation instable s'établit, qui présente aux mouvements socialistes européens des opportunités assez sérieuses; ou le stalinisme refuse de transiger (étant trop faible et trop menacé pour faire une politique qui ne soit pas de risque et d'offensive), le conflit rebondit et les mouvements socialistes ne peuvent qu'y être manœuvrés des deux côtés.

Je suis enclin à conclure qu'il n'y aura de possibilité de développement de vastes mouvements socialistes en Europe et par conséquent d'établissement de régimes d'économie dirigée et planifiée non-totalitaires (démocratiques) que lorsque la question du stalinisme sera réglée — par la retraite du stalinisme, ou par sa défaite, ou par les événements qui peuvent se produire en Russie même.

Trotsky pensait que le salut de la révolution russe viendrait des transformations révolutionnaires de l'Europe occidentale, à la contagion desquelles l'appareil totalitaire russe ne pourrait résister. L. T. s'est trompé quant à présent, faute d'avoir connu toute la puissance de l'Etat totalitaire (sur ce point, Hilferding vit plus clair). Cette puissance est telle que l'U. R. S. S. est à même de dominer, canaliser, écraser les mouvements révolutionnaires de l'Europe occidentale, de l'Asie et dans une certaine mesure de l'Amérique latine. Elle peut étouffer dans l'œuf ceux qui la gêneraient et soutenir, fomenter, armer efficacement les autres. La thèse de L. T. ne pourrait redevenir vraie que si l'Etat totalitaire russe, épuisée à l'intérieur par des efforts prodigieux, défaillait.

Considérer en outre qu'à l'époque de grande technique planifiée aucun mouvement de masses n'a de chances sérieuses de

s'imposer s'il ne dispose pas à son tour de cette technique, à commencer par les moyens de propagande, d'information, d'organisation... Conquérir ces moyens par les méthodes insurrectionnelles ne semble possible que dans les pays délabrés, à la condition que des forces étrangères s'abstiennent d'intervenir. Les hauts faits de l'Armée rouge de Léon Trotsky en 1918-1922, accomplis dans un pays qui n'avait pas d'aviation, ne peuvent être recommencés nulle part (si ce n'est par exemple dans l'intérieur de la Chine — et pas pour longtemps). Une révolution populaire dépourvue d'aviation serait inévitablement vaincue. — Du fait de la puissance stalinienne, le développement des mouvements socialisants est enrayé ou dominé; du fait de la technique moderne, les vieux moyens insurrectionnels perdent au moins les trois-quarts de leur efficacité; ils ne gardent qu'une efficacité strictement locale, à moins d'être soutenus de l'extérieur par un ou des Etats.

Le socialisme n'a pu croître que dans la démocratie bourgeoise (dont il fut en grande partie le créateur). Si, par inconscience, manque de cadres instruits et courageux, corruptibilités diverses, il se met à la remorque du stalinisme « révolutionnaire » (révolutionnaire, dans la mesure où l'économie planifiée l'est encore par rapport au capitalisme traditionnel — et c'est une faible mesure, vu l'évolution du capitalisme tout entier vers la planification — direction — collectivisation), il abdique et succombe, inévitablement broyé et déshonoré. Sa seule chance de vie et de victoire est dans l'intransigeance vis-à-vis du Totalitarisme stalinien, par le maintien d'une doctrine de démocratie et d'humanisme (excluant la pensée dirigée); et vis-à-vis du conservatisme capitaliste, dans le combat pour le rétablissement des libertés démocratiques traditionnelles redevenues révolutionnaires. Le suffrage universel donnerait presque partout en Europe des régimes socialisants susceptibles d'accomplir d'immenses changements *sans guerre civile*. (Ce que Lénine espérait en 17 : que le pouvoir des Soviets permettrait la transformation sociale en faisant l'économie d'une guerre civile, — est vrai aujourd'hui du suffrage universel et des libertés démocratiques traditionnelles. Préoccu-

pation de Marx et de Lénine d'éviter autant que possible les guerres civiles. Inconvénients catastrophiques de celle-ci : l'état de siège, la terreur — dépréciation de la vie humaine, — la concentration du pouvoir, l'abolition des libertés, l'organisation militaire de l'Etat, fût-ce de l'Etat-Commune russe 1918, le sacrifice des meilleurs et la sélection à rebours entraînent l'établissement du totalitarisme...) Très saine, chez la plupart des Espagnols l'intention d'éviter la guerre civile après la chute souhaitée de Franco.

Tout à fait enfantin et naïvement dangereux l'utopisme de M. P. qui compte sur les explosions de masses révolutionnaires pour sauver l'Europe à la fois « des impérialismes capitalistes » et du stalinisme. Idéologie de la « spontanéité des masses » qui méconnaît l'industrie moderne et la psychologie des masses — idéologie arriérée d'une quarantaine d'années. Les travaillistes anglais et l'I.L.P. semblent la cultiver inconsciemment puisqu'ils considèrent les mouvements, organisés par les P. C., de Yougoslavie (Tito), de Grèce (ELAS), de France et Belgique (FFI, la résistance) comme les prodromes d'une authentique révolution européenne dont il n'est en fait nullement question — *sur ce terrain et en ce moment.*

AJIJIC

24 décembre. — 2 janvier 45. — Laurette m'a rejoint le 24 à Guadalajara. Elle est entrée dans la chambre d'hôtel vers 10 h. 30, hâlée, avec son air de jeune-fille-grande-fillette, les bras chargés de poteries, un très joli collier rouge à poissons d'argent au cou — et pleine de joies à conter. Venant de voyager une journée entière d'autocars en autocars, tous en retard et bondés; rapportant des vaisselles, des poteries, des riens encombrants. Si pleine d'impressions qu'avant même d'ôter son paletot et de se laver les mains, elle me raconta tout en me faisant des portraits... Mon anxiété de l'avoir attendue toute la journée se dissipait et

faisait place à un bonheur calme. — Guadalajara, nuit de fête, morne.

Ajijic, la chambre exiguë, le lac, les monts sur l'autre rive, les couchants splendides. Laurette, Frantz, Jeannine, les deux bassets grimpent dans la montagne. Laurette se sent bien.

Nuit du nouvel An. Visité Ernesto Butterlin et Sylvia Schubert. Une autodesse américaine, une dame aigre sont là. L'autodesse me demande ce que j'écris. « Un roman qui se passe pendant la défaite de France... » L'autodesse : « Mais c'est un sujet qui risque de ne pas intéresser le public dans un peu de temps! » Etc. C'est une dame qui voyage et écrit quelque chose sur ses voyages pour des éditions répandues dans le Kentucky et le Tennessee, j'imagine. Luisante d'incompréhension totale et d'acide contentement d'elle-même. Ernesto Butterlin me fait penser à Pilniak. Il fabrique avec ardeur, souvent avec du laque pour carrosseries d'auto, des tableaux surréalistes ou abstractivistes en lignes brouillées et tons vifs, parfois décoratifs. Il veut gagner de l'argent à New-York, devenir quelqu'un et ce moyen l'inquiète et il aime sincèrement l'art, et il est plein de refoulements et de poses. Grand, blond, lorgnons, un visage paisible de bon Allemand. Sylvia Schubert est une petite Américaine, d'origine israélite russe, au visage irrégulier où le front est trop grand, anxieuse et frustrée : son mari se bat depuis longtemps quelque part dans les îles du Pacifique. Elle a peur des mauvaises nouvelles et elle souffre d'être seule. Elle a un excellent dessin d'écolière appliquée qui feuillette volontiers de vieux albums, connaît l'aquarelle, prise les miniatures persanes. Comme la frustration et l'inquiétude la dominant, il en résulte des toiles très jeune fille mélancolique, ingénues, fines et faussement ingénues, avec une remarquable symbolique de chats, d'oiseaux, d'yeux... Dans un magnifique tableau psychologique qui la représente elle-même avec son mari et contient toute une confession, elle a peint sur la cote de mailles du guerrier un œil... Elle ignore que l'œil dans la symbolique du rêve est souvent le substitut du sexe.

Lettre à Herbert Lenhof, 3 février 46.

Ecrivez vos soixante-cinq lettres aux soixante-cinq universités, mon cher Herbert et fabriquez des appareils de T. S. F. en attendant qu'une porte finisse par s'ouvrir d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique. Il paraît que comme ex-prestataire vous avez droit au retour, mais il vaut évidemment mieux attendre... Le prix du Lycée vient d'être doublé pour Jeannine, sale tuile, je ne sais pas comment nous allons faire. Laurette est à Oaxaca, faisant des fouilles et contente. Je me sens mieux, sauf insomnies nocturnes très embêtantes. Travaille au roman.

M. Bevin semble avoir appris comment il faut parler à un procureur totalitaire; c'est un progrès. Amitiés,

Lettre à Herbert Lenhof, 18 juillet 46.

Démocratie. Entr'aide et barbarie. Terrorisme stalinien, ses raisons profondes.

Laurette travaille et passe ses examens à l'Institut d'Archéologie, elle sort à 7 h. 30 et rentre à 8 h. 30, surmenage. Mais les examens vont finir. Peu payée. — Tout traîne en longueur, il faut le double du temps prévu pour réaliser quoi que ce soit... Santé assez bonne et solitude en dépit de quelques nouvelles relations agréables que nous n'avons ni le temps ni le moyen de cultiver. H. V. a beaucoup changé, il est visible que Fritz, notre milieu, moi-même, l'avions un peu soulevé, il a l'air de ne plus s'intéresser à rien...

Nos amitiés à vous deux.

Lettre à Herbert Lenhof, 3 avril 47.

Laurette, prenant quatre jours de vacances est allée se promener du côté de Malinalco, avec des amis. Grâce aux dieux déridés, il

est tombé un peu de pluie, je me sens mieux. Embarqué dans un gros, gros travail...

— Le Budenz m'a remis en mémoire des choses trop connues... Il est évident que quand nous eûmes à Mexico un cercle si vivant, il devait y avoir Quelqu'un parmi nous ou près de nous; et il est difficile d'admettre que ce Quelqu'un n'ait pas joué un rôle dans la phase de démoralisation qui suivit... Qui? Mobilisez votre intuition, mon cher Herbert, — et méfions-nous ensemble de l'intuition autant que des salauds!

Amitiés à vous deux.

Mexico, 22 juin 46.

Mon cher Danny,

Très heureux d'avoir votre bonne longue lettre. Et j'y vais répondre à loisir sans ménager les idées qui me paraissent erronées, mais avec la profonde amitié que j'ai pour vous. Après ce que nous avons vécu, séparément et ensemble, si nous ne savions pas discuter librement, que serions-nous? Le petit texte de Marceau que vous me soumettez pourrait s'appeler une petite saloperie. M. est très aigri. Il en a fait bien d'autres ici, surtout à mon égard (parce que je tenais sa politique pour détestable et le P.S.O.P. pour mort de mort naturelle). Il reste que c'est un convaincu et par ailleurs un brave garçon. Rien à faire qu'à répondre comme vous l'avez fait. — Il reste aussi, et cela n'est pas assez connu, que vous avez, avec Paul et quelques autres, accompli tenacement un travail bien dangereux auquel bien des hommes (dont je suis) doivent vraisemblablement la vie. Je me promets, quant à moi, d'y revenir quelque jour, quoique n'en connaissant que le commencement. Ce fut un beau commencement! Ce fut en vérité la toute première Résistance, bien avant que le mot n'ait apparu.

Evidemment, il y a l'Atlantique entre nous et l'ambiance du Mexique ne permet pas de juger clairement de la vôtre... La vôtre — de même — ne permet pas de juger de celle de l'Est

européen sur lequel il me semble que nous sommes beaucoup mieux informés que vous. — Comme vous, j'estime que le Conservatisme anglo-américain s'oppose maladroitement à la renaissance d'un Occident européen socialisant, le seul qui puisse être viable et neuf. Il semble prouvé que les mêmes considérations ont retardé la fin de la guerre d'un gros semestre au moins en laissant avorter la conspiration qui allait faire sauter le Nazisme à l'époque de l'attentat contre Hitler. On a publié à New-York que l'antinazisme allemand a perdu de ce fait des dizaines de milliers de sacrifiés... Ne soyons pas pour cela aveugles devant des faits plus décisifs encore et tâchons de discerner les tendances du développement. Des Conservateurs qui n'ont rien oublié, rien appris exercent une influence capitale sur la politique générale des puissances, mais ils cèdent peu à peu, malgré eux, aux forces qui travaillent contre eux. Voyez l'Angleterre, où le Labour Party fait à tâtons, prudemment, d'excellente besogne. En Grèce, le choix s'est offert entre une dictature communiste qui eût rapproché un nouveau conflit mondial et achevé l'extermination commencée de tous les éléments hérétiques de gauche (plusieurs centaines des nôtres, je veux dire de socialistes indépendants, ont été massacrés par l'E. A. M.); la semi-dictature de la droite a sauvé le reste et réservé l'avenir... L'« étonnante survie de Franco » est due à des considérations de stratégie mondiale. La guerre a commencé en Espagne; je ne doute pas que plusieurs gouvernements ne préfèrent voir Franco durer quelque temps encore à la perspective de l'établissement en Espagne d'un gouvernement Negrin II, voire d'un Tito. C'est l'opinion de la plupart des socialistes espagnols sérieux que je connais et ils estiment avec raison que le peuple espagnol n'aurait rien à gagner à passer des prisons phalangistes à une « démocratie » falsifiée par une autre terreur et qui en ferait de nouveau un instrument sacrifié à des fins d'hégémonie impérialiste. — Où je ne vous suis plus du tout, c'est quand vous faites allusion au « talon de fer » à propos des grèves américaines. Là, mon cher ami, vous n'êtes pas à la page, mais pas du tout. Il n'y a pas de talon de fer aux Etats-Unis. Il y a une classe ouvrière formidablement organisée et respectée, dirigée

par des bureaux pleins de braves petits-bourgeois et même de pasteurs protestants, en lutte pour les salaires contre la machinerie des trusts; et une administration de grands-bourgeois bien embêtés qui font simultanément la cour aux syndicats et aux puissances économiques. Ce qui à mes yeux domine le débat, c'est que la condition de l'ouvrier américain est matériellement magnifique; que sa liberté d'expression constitue le maximum de ce que la civilisation moderne ait obtenu sur ce terrain; que les Etats-Unis tout entiers, grands-bourgeois conservateurs y compris, sont pénétrés d'un esprit de fair-play, d'individualisme, de respect démocratique de l'homme qui est certainement une force progressive colossale. A travers les événements, la planification économique s'impose et avec elle la sécurité du travailleur, et aussi une fiscalité qui absorbe jusqu'à 90 % des traitements personnels de certains magnats d'industrie... Il y a sans doute dans cet organisme économique d'immenses dangers mûrissants, mais tel quel il mérite en ce moment une immense confiance, en raison de la qualité des hommes moyens et des institutions traditionnelles établies par la révolution 1786. Ne dites pas que l'on ne fait aucune concession aux masses prolétariennes. Une révolutionnaire telle que notre ami D. Macdonald constatait que la guerre s'est faite sans amoindrir les salaires réels et la liberté des mœurs. Tenez compte aussi que ce monde vit maintenant dans la crainte d'un immense conflit international. (Et ne voyez pas en moi, je vous en prie, un panégyriste du capitalisme américain!)

Pas de votre avis non plus sur la définition de l'U. R. S. S. « régime totalitaire malgré tout d'essence ouvrière... » C'était vrai en 27, quand notre Résistance russe fut brisée avant d'être exterminée. Depuis il y a eu : 1° L'extermination de la génération révolutionnaire par élimination de plus de 450.000 membres du Parti entre 36 et 39 (données officielles); 2° La période de collaboration avec Hitler, qui coûta cher à la Pologne, à la France et à d'autres pays; 3° La stabilisation d'un régime de techniciens et de policiers au sein duquel la situation de la classe ouvrière est pire que dans les pays capitalistes arriérés (Salaires réels, logements, droits — et environ dix millions de citoyens dans les

camps de concentration, actuellement, la main d'œuvre pénale jouant un rôle essentiel dans l'économie); 4° La renaissance d'un impérialisme agressif, de l'Autriche à la Corée... Nous sommes, je pense, bien d'accord à considérer que la politique étrangère d'un pays est généralement la continuation de sa politique intérieure. C'est un fait que le régime stalinien est coincé par la misère et l'impopularité et ne voit son salut que dans l'expansion économique et politique (dont le pillage est un expédient provisoire), ce qui le met en conflit irréductiblement avec a) le monde anglo-américain; b) le socialisme qui souhaite la paix, la collaboration des peuples, le respect de la personne et des nationalités. — Où vous avez théoriquement raison, c'est sur les prévisions concernant la chute du régime stalinien. Ses difficultés intérieures dépassent tout ce que l'on peut imaginer, mais nous ignorons si un régime totalitaire peut succomber autrement que de mort violente à la suite d'une attaque de l'extérieur, comme il est arrivé au Nazi-Fascisme. Toutefois, c'est le *lend-lease* qui sauva Staline et la Russie en 41, alors que la destruction des cadres de l'armée et la terreur systématique avaient préparé une invasion telle que le pays n'en connut jamais depuis les Mongols. Même en tenant compte de l'extraordinaire capacité de récupération d'un régime qui ne tient compte de l'homme que comme d'un matériel à travail et combat, nous devons envisager les conséquences de l'usure naturelle des cadres et des changements de mentalité générale. Le Chef est vieux et des millions d'hommes jeunes ont passé par les écoles de la guerre. Il est à se demander pendant combien de temps un peuple comptant moins de 100 millions d'adultes pourrait dominer, encadrer, exploiter plus de 75 millions d'adultes européens dont le standard de vie et la culture moyenne furent récemment supérieurs aux siens propres. Bref, il ne semble pas raisonnable de penser que le Totalitarisme II puisse demeurer inchangé après les commotions qu'il vient de subir. Et s'il commence à changer, si la moindre crevasse s'ouvre à la liberté, les plus vastes implications s'ouvrent. — Bon, mais si la Machine est la plus forte, si elle continue à vaincre l'homme? — Alors, pas d'illusions : un conflit mondial est ouvert, susceptible d'ame-

ner assez rapidement à des catastrophes variées. En tout cas : Pas d'espoir de réorganisation d'une Europe démocratique socialisante, car l'Europe continentale demeure un terrain contesté, disputé, menacé de redevenir un champ de bataille. — Et pas d'illusions encore : en temps de paix, les Russes (et la population de plusieurs pays soumis) furent, sont traités plus durement que les Français ne le furent par la conquête nazie : pourcentage plus élevé de victimes, étouffement plus complet. J'ai sous les yeux des dizaines d'extraits de lettres de là-bas.

Je sens la vérité du « portrait presque sympathique » que vous me faites du Parti Communiste français. Des millions d'électeurs français, ça ne peut faire que des millions de braves gens. Je ne leur reproche que de ne pas savoir qui les mène et ce que c'est que l'U. R. S. S. actuelle. Qu'un aussi grand parti soit plus sain qu'une secte, c'est certain; mais le grave c'est qu'il reste dirigé par l'Appareil et l'Appareil dirigé par un autre Appareil qui a remplacé le Komintern bien mort et qui n'est qu'un ministère occulte, parfaitement centralisé dans un Etat totalitaire. Ne vous laissez pas duper par des divergences de vue dans un Bureau Politique ou entre partis embarrassés par une Trieste. Le Totalitarisme est souple à sa façon et ce n'est pas nouveau. Il donnera les « coups de barre », il fera « les tournants » commandés, etc., à son heure et s'il perd en chemin un demi-million de son million d'affidés, l'autre demi-million suffira pour faire un mal effroyable. Jusqu'ici, il n'y a jamais eu de P. C. désobéissant ou de désobéissance qui n'ait été détruite dans un P. C., voilà le certain. Que le P. C. n'ait qu'un masque de démocratie en France c'est certain aussi, archiprouvé, par son allégeance à un Etat totalitaire et la culture du mensonge sur laquelle repose cette allégeance. L'Appareil compte seul et les mécaniciens de l'Appareil ont passé leur guerre non dans le Maquis mais dans un hôtel de Moscou dûment surveillé par une police politique dont ils connaissent le caractère. Ce qu'ils peuvent dire aujourd'hui importe peu; ce que leur maître à peine occulte doit vouloir importe uniquement. Or ce maître ne peut pas consentir à ce que l'on publie librement en France la vérité sur son passé et son

présent (et cela seul suffit à empoisonner l'âme d'une démocratie); il ne peut pas consentir au relèvement d'une France forte et indépendante qui pourrait dans les prochains conflits internationaux se prononcer contre lui. Est-ce niable? — Tout ce que vous dites du Parti Socialiste est visible, même à distance, mais cela nous amène à considérer d'autres problèmes, peut-être les plus décisifs.

Le socialisme est faible parce qu'il vit sur des doctrines dépassées, avec un idéalisme juste, et broyé par surcroît entre la puissance des conservateurs et celle des Totalitaristes communistes. — Je suis arrivé à la conviction que ses défaites des vingt dernières années sont dues à des changements sociaux dont il n'a pas pris connaissance. La technique moderne diminue l'importance de la classe ouvrière et accroît celle de nouvelles classes moyennes. La science moderne ne se contente plus en matière sociale du déterminisme économique, elle impose le maniement d'une psychologie que les socialistes ignorent généralement. Socialisme n'est plus synonyme de collectivisme à une époque où le monde est entré dans la voie des économies dirigées et planifiées et où les collectivismes exploités se sont révélés pires que le capitalisme (du point de vue humain). La prise du pouvoir par le prolétariat n'est plus à l'ordre du jour quand le prolétariat n'est plus la classe avancée que par ses aspirations, s'étant laissé distancer sur le plan des connaissances et de l'humanisme. Les physiciens ont un rôle beaucoup plus grand dans l'élaboration de l'énergie intra-atomique que les travailleurs des usines; et la dégénérescence de la dictature du prolétariat en Russie ne nous laisse guère de supériorité sur les Galiffet-Franco-Himmler... (Quand j'ai dit des choses pareilles, de bons copains m'ont regardé avec effroi.) Comme tendance à la justice sociale, à l'organisation rationnelle, à la solidarité le socialisme reste invincible; son armement intellectuel marxiste reste excellent (scientifique) à la condition d'être honnêtement mis à jour. Il devrait rouvrir ses enquêtes sur le monde actuel, faire appel, largement, aux classes moyennes avancées, se reconstituer une intelligentsia, abdiquer un ouvriérisme qui n'est nullement conforme aux intérêts de la classe ouvrière, s'attacher à sa mission de parti de l'humanisme, c'est-à-

dire de la démocratie véritable... (Incompatibilité totale, ici, avec le P. C.) Je viens de lire des chiffres démontrant qu'aux Etats-Unis le pourcentage des ouvriers qualifiés et semi-qualifiés est en baisse relative par rapport à celui des techniciens, employés, intermédiaires; et l'on sait qu'avec la technique actuelle, les Etats-Unis pourraient avoir toute leur production de 1940 en employant sensiblement moins de main-d'œuvre ouvrière... Bref, il faut un renouvellement du socialisme et il se fera, vu les nécessités, mais non sans peine, avec du temps. En attendant, ne pas se laisser corrompre, aveugler et manœuvrer par le Totalitarisme II. — La classe ouvrière soutient en majorité Péron en Argentine (qui a amélioré la condition des mal-payés); au début du Nazisme, elle soutint en quasi-majorité le régime hitlérien qui mettait un terme au chômage; en France, elle vote avec ensemble pour le parti de St.-Vychinski et du Déserteur... Cela prouve seulement que cette classe ouvrière n'est plus, en ces circonstances, à l'avant-garde du progrès social. — Où donc est l'avant-garde? Dans une large mesure, dans les nouvelles classes moyennes et dans le socialisme qui n'est plus la cause des seuls prolétaires comme en 1848-71 mais celle de tous ceux qui comprennent courageusement les besoins du présent. Il y a une rééducation de la classe ouvrière à faire, par une reconquête socialiste à accomplir avec des idées refourbies à neuf et capables d'alimenter un idéalisme sans faussemonnaie ni électoralisme de pacotille.

Laissez-moi relever votre passage concernant la triste fin des antisoviétiques genre Doriot et Dumoulin (et autres, hélas!). L'un fut le produit de la pourriture du Komintern, l'autre d'une médiocrité ouvrière pleine de courage par moments. J'invoque en sens contraire l'intrépidité et le dévouement absolu de notre « résistance » russe au Totalitarisme avec Trotzky et tant d'autres, la clairvoyance — sur quelques points capitaux — des vieux menchéviks qui font à N. Y. de bonne besogne, la pensée ferme des socialistes américains de Norman Thomas à Macdonald et Schachtman, du New Leader au libéral John Dewey. Bref : Humanisme ou broiement de l'homme?

Le remarquable succès du « christianisme social » dans le

monde me semble en relation directe avec l'affaiblissement des bases du socialisme dont je viens de parler; surtout des bases psychologiques. Je tiens qu'il y a du bon dans le christianisme social et qu'en gros il n'est pas de nature à faire le jeu du néofascisme. Les droites ne reprendront de l'allant que si elle réussissent à se présenter comme à la tête du combat contre le Totalitarisme II, par suite de la carence des libéraux et socialistes. Et alors il faudra bien que beaucoup de socialistes suivent les droites et ce sera leur châtiment. Ceux qui suivront le Totalitarisme communiste finiront fusillés, autre châtiment. Tant que l'on n'en est pas à ce choix immédiat, je préconise le redressement et l'intransigeance du socialisme.

Sur le chapitre du manquement à l'internationalisme, vous avez bien raison; mais il faut aussi un internationalisme renouvelé, fondé non plus sur le seul « unissez-vous », mais encore sur la compréhension du mécanisme de plus en plus internationalisé en fait du monde moderne et sur une défense universelle des droits de l'homme. Et dès lors, les partis socialistes se heurteraient à des faits de ce genre : que les sociaux-démocrates allemands qui se sont opposés en zone Est à la fusion des deux partis, ont été renvoyés à Buchenwald et quelques-uns supprimés; que le vieux leader socialiste bulgare Kostia Pastoukhov est en prison; que les socialistes polonais qui refusent de reconnaître le faux-parti qu'on leur a fabriqué sont hors-la-loi; que l'un des leaders des socialistes allemands de Tchécoslovaquie (ex-trotskyiste) vient de mourir de persécutions; que les socialistes russes...

Il faut clore cette trop longue épître qui n'épuise rien... De toutes façons, la France appartient à l'Occident, elle est même le cœur de l'Occident continental... Si elle s'orientait, comme l'Angleterre, vers une démocratie socialiste de sa propre formation, elle donnerait un grand exemple et ne rencontrerait pas d'obstacles extérieurs insurmontables; de l'hostilité, certes, mais que de nombreuses sympathies compenseraient. Si elle se laisse dominer par l'influence du Totalitarisme II, elle ira au devant de déchirements inévitables et dont elle sortira plus meurtrie encore qu'hier. Si elle louvoie entre ces deux possibilités, elle prolongera

des situations anxieuses et critiques... Mais le choix est facile à énoncer, non à faire. Les rapports de forces semblent tels, vus de loin, que le louvoisement reste la seule possibilité pratique. Je le souhaiterais sans aveuglement, avec au contraire le plus de fermeté intellectuelle et d'abord un effort tenace pour le droit de dire la vérité et d'être, sans véhémence peut-être, intransigeant sur la vérité. Le droit d'appeler un Vychinski par son nom! (J'ai assez l'impression qu'il n'existe pas.) — Au revoir, mon cher ami. Saluez nos amis communs par-dessus les désaccords circonstantiels. De cœur vôtre. — V. S.

P. S. Les crimes du Guépéou en France ont fait l'objet d'une lettre ouverte à Léon Blum, publiée par David Dallin dans le *New-Leader* de New-York le 11 mai. Abramovitch a publié là-dessus une bonne documentation (et aussi sur les choses analogues qui se sont passées en Tchécoslovaquie). On a mentionné les affaires de la rue Erlanger, de Beauregard, d'une maison de torture, l'assassinat d'un émigré russe nommé Galanine, au restaurant du Jardin Fleuri, rue de la Tour : une affaire dont la police refusa de s'occuper et les journaux de parler.

Mexico, 23 juin 46.

Mon cher Julian,

J'ai reçu ton petit livre. La plupart des propositions pratiques qu'il formule ne suscitent pas d'objection de ma part. Je vois avec plaisir que les désaccords qui nous ont divisés se sont beaucoup atténués. Et que des idées qui m'ont valu, quand je les ai exposées les premières fois, une vive hostilité, semblent admises de la façon la plus naturelle. — Tant mieux.

Sur les vues théoriques générales que tu ne fais du reste qu'indiquer en passant, j'aurais beaucoup à dire... Pour ne relever que les points essentiels :

— L'expérience — estimes-tu — condamne à la fois le communisme bolchévik (dont le stalinisme est issu) et le socialisme réfor-

miste d'antan... Jusqu'ici, l'une de ces deux formes du socialisme condamnait l'autre en invoquant son acquis propre... Je ne vois pas au nom de quelle troisième conception justifiée par l'expérience tu esquisses la critique des deux idéologies rivales. Et je vois là une lacune cachée : le socialisme de gauche (non communiste) et le communisme de gauche (trotskisme notamment) ont également abouti à des échecs évidents, sans même avoir pu jouer un rôle tant soit peu important dans le mouvement socialiste en général... A cette vue d'ensemble, une correction seulement : les Oppositions communistes au Totalitarisme, en Russie, ont livré un terrible combat et n'ont succombé que sous la violence mortelle... Je ne songe pas à méconnaître la valeur des militants du POUM, de l'International Labour Party et de quelques poignées de socialistes comme les maximalistes italiens, les Bordighistes, et autres, mais je constate l'échec de ces minorités et je pense qu'il y aurait lieu de lui consacrer des analyses sérieuses. — A un autre bout, l'anarchisme, qui n'a plus de forces qu'en Espagne et n'a plus une seule tête (sauf le vieux Rocker) est aussi en plein échec. J'estime que les militants de la gauche, en critiquant les autres, se doivent de faire sans ménagements leur propre examen de conscience politique, car ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent se renouveler comme la réalité l'exige.

— Il me semble que les conclusions pratiques les meilleures ne seront pas assez convaincantes tant qu'elles n'auront été légitimées par une analyse de fond de la crise du socialisme. Tu sais en gros ce que j'en pense et ce que j'ai indiqué dans *Los Problemas*, ce que les divisions malsaines m'ont empêché de développer dans notre émigration de Mexico. Néanmoins, je me résume, car c'est assez important. A) Nécessité d'une remise à jour du marxisme (changements de structure de la société, technologie nouvelle, sociologie nouvelle enrichie notamment par la psychologie; usure du dogmatisme hégélien qui ne résiste plus à la critique scientifique actuelle). B) D'où cette vue que le socialisme scientifique porte dans ses manifestations la lourde marque des époques au sein desquelles il se développe : le réformisme à l'apogée du capitalisme, le bolchévisme dans la première crise

universelle du capitalisme, — ce qui permet de juger les hommes et les faits plus objectivement et de constater que le socialisme de notre époque *est à faire*. (Il ne pourra se faire que dans l'action, mais il ne pourra agir efficacement qu'en se faisant à neuf; et l'élaboration de sa pensée est aussi action.)

Tout ceci évidemment, trop en bref. Il faudrait sur ces sujets un gros cahier, mais je compte que tu verras du premier coup d'œil les implications de ces quelques lignes.

Bien fraternellement à toi.

Fin avril 42 (1).

DISCUSSION SUR LA FONCTION DES DÉMOCRATIES DANS CETTE GUERRE.

1. La variété des points de vue démontre la complexité des problèmes et la nécessité de confronter les idées admises avec les faits.

Principales opinions en présence :

a) Probabilité d'une guerre civile dès avant la fin de la guerre, dans les pays démocratiques.

b) Improbabilité de cette guerre civile, probabilité d'une victoire militaire des démocraties déclanchant la révolution en Europe.

c) Nécessité de la victoire militaire sur l'Empire nazi.

d) Difficulté de concevoir cette victoire, — tendance pessimiste, qui ne s'est pas exprimée clairement.

Sur le plan pratique — politique :

a) Nécessité de maintenir la doctrine socialiste telle qu'elle s'est formée grâce à l'expérience de la première guerre mondiale, la guerre impérialiste. TRADITIONNALISME SOCIALISTE.

b) Nécessité de *renouveler la doctrine socialiste* conformément

(1) Note de l'Editeur : les remarques figuraient en cet endroit dans le manuscrit de l'auteur.

aux immenses changements survenus dans le monde, en tenant compte du *caractère nouveau de cette guerre*.

2. La thèse selon laquelle rien d'essentiel n'a changé dans le monde depuis 1914-18, insoutenable en elle-même, me semble exprimer l'inertie doctrinale. Dangereuse pour le socialisme. Comment combattre, reconquérir les masses, proposer des solutions pratiques sans se rendre compte de la réalité?

Ce qui a changé :

— *rupture de l'homogénéité sociale* (1914, capitalisme-impérialisme, aujourd'hui : capitalisme, impérialisme, impérialisme totalitaire nazi, système soviétique);

— 14-18, guerre des Etats, aujourd'hui *éléments d'une guerre civile internationale* (nature du Fascisme Nazi, guerre d'Espagne, trahison de la bourgeoisie française, attitude des conservateurs britanniques vis-à-vis de l'Italie fasciste);

— *apparition d'Etats totalitaires de types différents*, socialistes et nazis, caractérisés par

l'économie entièrement dirigée,

le plan de la production,

la gestion bureaucratique,

le parti unique,

le despotisme,

l'orientation socialiste (URSS) et l'orientation antisocialiste (Nazi);

— *extension universelle de la guerre*, correspondant à l'universalisation des problèmes (*la première guerre fut européenne*). Tendance non au *partage* mais à la *domination mondiale* répondant à la *nécessité d'une réorganisation mondiale* des rapports de production et d'échanges.

En ce qui concerne le mouvement ouvrier :

— *apparition d'un parti ouvrier totalitaire* qui a conquis et démoralisé les éléments les plus dynamiques du socialisme;

- *défaites d'Allemagne et d'Espagne, vitalité et victoires du stalinisme, division sanglante de la classe ouvrière;*
- *décadence du socialisme démocratique et de l'anarchisme, échec du trotskisme.*

Contraste :

En 14-18, puissance, montée du socialisme; montée du socialisme révolutionnaire avec la révolution russe.

Remarque sur la plus surprenante défaillance de la pensée marxiste, liée à une *tradition idéologique qui s'est révélée paralysante* :

les Bolchéviks surpris et vaincus par un système totalitaire qu'ils ont bâti sans s'en rendre compte.

(Ils réalisaient pourtant un maximum de conscience socialiste active jusqu'ici unique dans l'histoire.)

La pensée socialiste n'avait prévu ni le Fascisme, ni les autarcies, ni le stalinisme.

Reconnaître la difficulté et la nécessité de prévoir (manque d'auto-critique).

Reconnaître que le monde capitaliste est en pleine transformation, que cette guerre mondiale en bouleverse la structure, rend impossible le retour au passé, ouvre d'immenses perspectives révolutionnaires, met à l'ordre du jour le socialisme à la condition que les socialistes sachent penser et agir.

3. Constatations primordiales :

L'étonnante solidarité et le dynamisme des régimes totalitaires (supériorité du collectivisme bureaucratique sur le capitalisme des points de vue de la productivité et de la guerre);

La tendance tout à fait générale à l'économie dirigée : nous sommes entrés dans l'époque des économies dirigées (variétés du collectivisme);

La mise en péril de l'une des acquisitions essentielles de la civilisation capitaliste. — La démocratie définie non par le parle-

mentarisme ou par des institutions mais par la liberté d'opinion et la dignité de l'homme (même sans pain).

4. Au sein des démocraties la *nécessité économique* travaille à l'établissement d'*économies dirigées* et à l'extinction du capitalisme (Angleterre); le *capitalisme* tend à l'établissement de *régimes d'autorité* du type fasciste pour contrôler l'économie dirigée; les *masses ouvrières*, une grande partie des classes moyennes, en défendant leurs intérêts, pèsent dans le sens du *socialisme* et du *renouvellement de la démocratie*.

(Attachement des masses à la démocratie : en URSS, convulsions du régime; en Allemagne, stabilité des masses sociales démocrates et catholiques; en Angleterre, esprit de résistance et maintien des libertés; aux Etats-Unis, situation analogue. En Italie décomposition du fascisme. En France, défaillance complète, mais indices de relèvement.)

5. Vues sur la guerre.

— Victoire des Nazis et du Japon?

Leur machinerie industrielle est sensiblement plus faible que celle des Etats-Unis, seule puissance que sa capacité économique puisse faire aspirer à une domination mondiale. (L'URSS considérée comme pratiquement hors de combat à ce point de vue.)

Impossibilité d'une paix de transaction puisqu'il s'agit de systèmes différents et de domination du monde. Une paix sans victoire ne serait qu'une trêve : guerre à l'état permanent, de continent à continent. *Les Etats-Unis n'y peuvent consentir, car l'Europe réorganisée par les Nazis et ravitaillée par l'Afrique et une grande partie de l'Asie, pourrait être promptement plus puissante qu'eux.*

Etats-Unis et Grande-Bretagne font une guerre « de survie » (Roosevelt) en réalité. *Invulnérabilité des Etats-Unis, entre deux océans. A la longue leur capacité de production décidera (au sens stratégique).*

6. — Pendant ce temps l'Europe continuera de s'acheminer vers la révolution. Facteurs révolutionnaires en Allemagne :

- Disparition au feu de la jeunesse hitlérienne,
- influence des vaincus et des prisonniers, « mauvaise conscience »,
- souvenir-traumatisme de la fin de l'autre guerre,
- sympathie pour l'URSS,
- réhabilitation de la démocratie par le despotisme policier,
- usure de l'appareil nazi (pertes en hommes et difficulté croissante d'encadrer l'Europe vaincue et les masses de travailleurs étrangers),
- usure des transports, de la machinerie industrielle, de la main-d'œuvre, surtension nerveuse, deuils.

En raison de la débilité des masses résultant de cette usure même, de la puissance de la terreur, de la solidité de l'Etat totalitaire, *l'effondrement de cet Etat sans le coup de boutoir de la défaite* semble bien improbable.

(Toutes les révolutions d'Europe à la fin de la première guerre mondiale naissent de la défaite militaire, à commencer par la révolution de mars 17 en Russie, et elles naissent dans les Etats autoritaires vaincus.)

L'Allemagne trouve son salut dans la défaite du Nazisme et la révolution européenne; *l'Allemagne peut devenir défaitiste sous le choc de la défaite.*

7. *L'Angleterre ne le peut pas*, la défaite pour elle, ce n'est pas la révolution européenne, mais l'anéantissement et la servitude.

6. Les points névralgiques de l'Europe en guerre :

Allemagne : *le défaitisme y serait naturel*, son heure doit donc venir, semble-t-il : — Impossibilité d'une victoire complète sur les Etats-Unis et l'URSS;

— difficulté matérielle et morale de maintenir les pays conquis sous le joug, rôle pesant de l'opresseur;

- sacrifice de la jeunesse, destruction des villes par la R. A. F., sentie légitime après la tentative de détruire Londres;
- délabrement de la production et des transports, usure des nerfs, relâchement de la terreur;
- antinazisme latent de larges masses;
- pesanteur du souvenir de 1918.

Ce qui cimente l'Allemagne : le conservatisme des Alliés, la peur légitime d'un Versailles aggravé. Il faut un grand changement politique dans quelque pays en guerre pour annoncer au peuple allemand une autre solution à la crise de l'Europe. Alors le défaitisme fera explosion.

6 (b). Angleterre. Défaitisme des masses impossible; ce serait l'acceptation du fascisme et l'abandon de l'Europe au fascisme. Volonté de tenir (résister, vaincre), guerre pour survivre, guerre pour une certaine notion confuse mais puissante de la liberté, guerre pour un autre avenir de l'Europe, guerre pour ne pas se retrouver en péril mortel dans vingt ans.

Ce ciment rend improbable une crise sociale qui irait jusqu'à la guerre civile parce qu'elle serait dangereuse. Le bon sens populaire s'y oppose.

Par contre une évolution de caractère révolutionnaire s'accomplit :

- appauvrissement, « extinction » du capitalisme (*Time*);
- fermentation socialiste, Labour-Party et International Labour-Party;
- attitude des masses : résistance de Londres, leur volonté de guerre, tandis que la haute banque et certains milieux conservateurs continuent à songer à une paix de transaction qui empêcherait une révolution européenne;
- acheminement vers la nationalisation de la production (Problème des mines);
- mécontentement des masses.

(L'élection de fin avril. Cripps, ministre du cabinet; Churchill, indépendant, élu 10.030 à Brokway, sans faire campagne, sextuplant ses voix; ABSTENTIONS : 28.000!)

Probabilité de grands changements, déplacement du pouvoir vers la gauche, sans profondes convulsions sociales (guerre civile).

6 (c). URSS. Notre ignorance presque totale sur ce qui s'y passe. Toutefois, indices : les clameurs des femmes au départ des soldats (R. Ingersoll); les 5 fusillés de Kouybichev, pour un tract; le mensonge officiel à Kiev, la ville prise par surprise; Ehrlich et Alter, en décembre; l'évacuation de l'armée polonaise vers l'Irak; la carte; l'inquiétude des Américains à la veille du printemps; l'insistance de Litvinov pour un deuxième front; la situation en Extrême-Orient, Vladivostok.

Fait dominant : l'invasion des trois quarts de la Russie d'Europe, la perte de 50 à 60 % des industries.

Le peuple russe fait une guerre de légitime défense, de défense du territoire, de défense du socialisme. Son acharnement, ciment du régime.

Délabrement des transports et du régime (autorités centrales et locales, kolkhozes?).

Probabilité de grands revers cette année, impossibilité d'une victoire complète des Nazis; possibilités d'une paix séparée ou trêve.

Question des responsabilités.

Dans tous les cas, probabilité constante d'une crise intérieure et d'un changement de régime.

La puissance nazie reste le ciment du stalinisme.

7. Ebauche d'une conclusion générale :

L'Empire Nazi se présente comme une contre-révolution continentale, — despotisme, conquête, inhumanité, c'est le sentiment général des masses, probablement même, à quelque degré, en Allemagne.

La lutte contre un ennemi aussi redoutable assure une stabilité sociale provisoire à ses ennemis.

Le coup de boutoir de la défaite militaire qui l'ébranlera sera le premier signal de la révolution européenne.

Prévoir un processus à la fois soudain et relativement long, avec des interactions :

Le commencement de la défaite du Nazisme pourrait avoir d'énormes conséquences politico-sociales en Angleterre et URSS.

Cette hypothèse la plus probable semble aussi la plus souhaitable.

LE TROISIÈME CAMP.

IV.42.

1. Définition : En présence des deux coalitions impérialistes aux prises, le socialisme forme son propre camp, le « troisième ». Remarque : cette définition élémentaire correspondait à une situation modifiée par l'entrée en guerre de l'URSS. Si l'on admet que l'URSS est puissance socialiste ou si l'on professe pour des raisons plus générales qu'elle doit être défendue, d'un point de vue socialiste, il y a désormais alliance entre les démocraties et le troisième camp.

2. L'ILP et quelques groupements américains incarnent seuls la politique du troisième camp (dans les pays totalitaires — URSS compris — ses tenants sont tous dans les camps de concentration) avec quelques éléments dispersés dans le monde, réfugiés d'Europe qui ont trouvé asile dans des pays démocratiques d'Amérique. *Le fait est que le troisième camp ne peut exister que sur le terrain des démocraties; il est ainsi situé : pro-démocratique.* Situé de même par l'attitude traditionnelle du socialisme vis-à-vis de la démocratie. Que sous une forme virtuelle, il existe aussi au sein des pays totalitaires, ne change rien à ce fait puisque sa manifestation dans ces pays se lie à leur retour à la démocratie (bourgeoise ou révolutionnaire).

3. Ainsi dans la conflagration, nous sommes situés en fait : avec les masses démocratiques, avec les démocraties qui repré-

sentent les aspirations de ces masses; en principe pour la démocratie qui ne peut vivre qu'en se renouvelant, en devenant intégrale, socialiste — en dépouillant sa duplicité bourgeoise et réactionnaire. Cette façon d'être définit toute la politique socialiste révolutionnaire.

Elle exclut le défaitisme direct ou indirect. Elle consiste à reconnaître que les puissances démocratiques font une guerre relativement progressive parce qu'elle est complexe : réactionnaire, impérialiste de la part des bourgeoisies dépassées par l'histoire, — nettement révolutionnaire (volonté de briser la contre-révolution totalitaire) de la part des masses démocratiques, révolutionnaire dans son ensemble parce qu'elle ne peut être gagnée qu'avec ou par la révolution européenne et japonaise (qui auront des rayonnements mondiaux).

4. *Deuxième fait capital, l'extrême faiblesse du troisième camp — et ses immenses virtualités; — et son extrême importance du point de vue de la conscience sociale.*

5. La ligne de son action (de son existence) est déterminée par cet ensemble de faits :

a) se maintenir au sein des masses démocratiques, y défendre son droit de cité, s'y présenter comme l'adversaire le plus décidé du totalitarisme — et des tendances totalitaires dans les pays démocratiques mêmes;

b) ne s'inféoder pour cela à aucun gouvernement bourgeois, réserver toute son indépendance de jugement et de critique; rechercher et faire connaître les conditions sociales de la victoire; les préconiser.

(Ce faisant tenir compte de l'impossibilité de poser pratiquement la question de la prise du pouvoir par aucun parti socialiste.)

c) Maintenir l'esprit internationaliste, élaborer la doctrine et les programmes afin de pouvoir parler aux masses demain, dans des situations nouvelles.

LA RÉVOLUTION EUROPÉENNE.

— Gravité de l'absence totale de cadres. Mouvement ouvrier, mouvement socialiste décapités.

Depuis 1919, le socialisme n'avait pas produit de cadres nouveaux, la jeune génération étant allée au communisme.

Le stalinisme a fusillé, détruit, démoralisé les cadres du communisme.

Les échecs, les faillites politiques, la corruption réformiste ont détruit et discrédité ceux du socialisme.

Les répressions totalitaires ont complété cette destruction. L'éducation dirigée totalitaire n'a pas permis la formation d'une conscience socialiste au sein de la jeunesse.

Usure et discrédit des anciens cadres, numériquement insuffisants.

— Dans ces conditions, *le rôle des aventuriers politiques* sera prédominant tout au moins dans la première phase des événements. Leaders et cadres surgiront spontanément des masses, devront inventer, improviser programmes, mots d'ordre, groupements. Les meilleurs n'auront pas ou presque de connaissances théoriques, procéderont empiriquement. D'où confusion idéologique, corruptibilité extrême.

NATURE DE CETTE GUERRE.

Discussion du vendredi 3.4.42.

Objections : Velasquez : S'oppose à la révision de la doctrine marxiste de la guerre, valable maintenant comme en 14-18. — Marceau estime que les phénomènes sont semblables, qu'il n'y a rien d'essentiellement nouveau. Julian insiste sur le caractère impérialiste et s'oppose à l'abandon de la définition « guerre

impérialiste », chemin de l'opportunisme. — Walter St. pense que le III^e Reich ne réalise qu'une économie capitaliste de guerre.

Chev. Len-f, G. R. trouvent juste l'analyse et indispensable le « courage théorique » de la pousser.

Presque toutes objections — à côté du problème et de la théorie exposée.

Je réponds : guerre impérialiste, oui, mais dont la cause essentielle n'est plus dans l'impérialisme mais dans la faillite du capitalisme et sa transformation en Europe centrale. — La conscience des dirigeants des coalitions est impérialiste parce qu'elle est dépassée par l'événement. — Guerre non plus de partage d'un monde homogène, mais de dislocation d'un mode de la production et de transformation sociale. — A la vérité, *guerre de domination* et non plus de partage du monde.

On le voit mieux en récapitulant les phases principales de l'histoire récente. La transformation socialiste en cours n'est pas moins importante par son ampleur que la révolution industrielle qui commence en 1760 et s'achève vers le milieu du XIX^e siècle (chemins de fer, électricité).

Dans les pays démocratiques, le défaitisme n'a été soutenu par aucun mouvement, exception faite de la IV^e Internationale, politiquement et numériquement insignifiante (et qui de ce fait a perdu tout auditoire). — Dans la guerre civile d'Espagne, il ne fut soutenu que par le groupe Bordighiste (de même qu'en Chine, la IV^e était résolument défensiste). L'expérience espagnole montre que la classe ouvrière et les masses paysannes estiment nécessaire de se battre même sur un terrain qui n'est pas le leur, plutôt que d'accepter le joug totalitaire. Prise de conscience nette depuis la capitulation sans combat du socialisme communiste allemand devant le nazisme (on en voit aujourd'hui les fruits).

En France, c'est la bourgeoisie réactionnaire qui a été défaitiste (ainsi qu'une partie des éléments avancés de la classe ouvrière exprimant à la fois la mentalité de masses qui se sentaient d'avance trahies et celle d'un peuple profondément débilité par la saignée de 14-18, double sentiment d'infériorité). En Angle-

terre, c'est le peuple qui en août-septembre 40 a donné une âme à la résistance de Londres.

CARACTÈRE RÉGRESSIF DU NOUVEL IMPÉRIALISME TOTALITAIRE.

(Au lieu d'être comme l'impérialisme du début du siècle le produit de l'apogée du capitalisme, il est le produit de la décomposition et de l'effondrement du capitalisme en Europe.)

Gunther Riemann, citant Hobson, établit les différences suivantes :

Empire nazi :

Capitalisme d'Etat. Monopoles nationaux, presque pas d'investissement à l'extérieur, contrôle d'un commerce extérieur réduit.

La conquête militaire substituée à la pénétration économique; volonté de réduire la capacité industrielle des pays européens conquis.

Puissance des armes remplaçant la puissance financière. Exploitation directe des pays assujétis par le capitalisme d'Etat du vainqueur.

Impérialisme avant 1914 (britan.) :

Gros investissements dans les industries-clefs mondiales, monopoles internationaux dans un monde où l'entreprise privée contrôle les marchés;

exportation des capitaux vers les pays arriérés dans lesquels ils ouvrent la voie à l'industrialisation;

cette exportation de capitaux est nourrie par les revenus tirés de l'étranger (colonies, etc.);

formation de monopoles internationaux.

Ainsi l'impérialisme classique tendait à l'internationalisation de l'économie, à son unification sur le globe, à l'industrialisation des pays lointains (ceci dans l'ensemble; localement, il lui arrivait de s'y opposer. Les progrès industriels de la Russie dûs à l'inter-

vention des capitaux français et britanniques; création des chemins de fer en Chine, développement de l'Argentine...); le néo-impérialisme nazi substitue à la domination des Bourses celle des armes de l'Etat totalitaire et vise à coloniser en premier lieu l'Europe (énorme régression) en réduisant par exemple les industries française, tchèque, polonaise à un rôle auxiliaire près l'industrie allemande. Tendance à une autarcie continentale pour la guerre (Empire mondial).

Défaitisme — inadmissible. En 14-18 même, ne fut populaire qu'en Russie, lié à la tradition d'attente de la révolution de 1904 (guerre russo-japonaise) et en Italie où il allait en réalité jusqu'à un défaitisme de la révolution, jugée également impossible, comme on le vit en 19 (la question du blocus). Pourtant, théorie juste, du point de vue de l'internationalisme prolétarien, dans la société capitaliste-impérialiste *alors homogène* où elle n'eut pas cours en raison de l'asservissement spirituel de la classe ouvrière. (Les principaux militants bolchéviks de Paris s'engagèrent dans la Légion, plusieurs furent tués, — trait cité dans le livre d'Aline.)

Maintenant : la classe ouvrière et les éléments avancés des autres classes devraient être défaitistes par aspiration à la libération générale dans les pays totalitaires (sauf URSS). En fait, le sont en Italie (transformation sociale moins profonde, pas de crise comparable à celle de 32-33 dans le passé, pas de Versailles non plus, moindre sens de responsabilité européenne) *mais non* en Allemagne : crainte d'un nouveau Versailles aggravé, souvenir de la faillite de Weimar, — reconnaître la légitimité psychologique de ces sentiments-idées que l'on ne pourra désarmer qu'à la faveur de nouvelles circonstances historiques qui permettront de tenir au peuple allemand un langage révolutionnaire offrant des garanties de sincérité.

En URSS, volonté de résistance et si possible de victoire, 1° pour défendre la terre et la nation contre la conquête; 2° défendre la construction socialiste; 3° défendre la tradition révolutionnaire, la question du régime stalinien étant une question intérieure par rapport à l'agression (et la défaite ne pouvant,

de toute évidence, apporter aucune amélioration sur ce régime, même par sa chute).

NOTES SUR L'ART ABSTRAIT.

Ajijic, 12 janvier 45. — L'art abstrait apparaît avec vigueur au lendemain de la première Guerre mondiale, à l'époque des nouveaux progrès de la technique, de la rationalisation industrielle, de la première planification économique (Russie). Cela le situe. — Ses sources : 1° la machine; 2° l'abstraction scientifique (rattachée à la technique); 3° l'esprit de destruction. Que c'est un art destructeur.

I. Considérer le nouveau milieu humain créé par le développement du machinisme. Les belles pages de Spengler sur la cité moderne et l'aliénation capitale de l'homme qu'elle établit. « Les hommes ne se connaissent plus par expérience que comme les objets d'un processus opaque... entre le choc soudain et l'oubli soudain, ils ne sont plus capables d'éprouver le sens continu du temps... » (résumé par T. W. Adorno, *Studies in Philosophy and Social Science*, NY 41). L'homme dans la cité des machines, menant une vie mécanisée et désemparée, rationalisée par la technique éprouve une désaffection à l'égard de la nature, une rancune contre la nature et sa propre nature. Ce sentiment obscur et puissant, il tend à le compenser en se donnant le sentiment de supériorité du *robot idéal* et de la *vision abstraite* de ce robot. (Stupide ingénuité du « Superman » de fabrication américaine.) — L'intuition d'Anatole France à la fin de *l'Ile des Pingouins* : La ville géante et l'homme qui rêve de faire sauter la boule terrestre. — Dans *La Mariée et ses Sept Célibataires* de Duchamp, noter la pauvre imitation d'un dessin de machine (infantile). — L'œuvre de Mondrian qui se borne à combiner des traits noirs sur fond blanc avec parfois un rectangle teint de l'une des six couleurs fondamentales. Rien que des grillages, variations nombreuses sur le thème des barreaux de prison... Comparer la

sécheresse vide de Mondrian avec les barreaux de la geôle dans la vision de Raphaël, *La Délivrance de Saint Pierre*. Mondrian touche le fond : disparition de l'art. (Kandinski n'appartient pas entièrement à l'art abstrait : densité concrète de ses visions et caractère impressionniste de sa peinture.)

II. L'abstraction est une des plus grandes découvertes de l'intelligence. Le génie humain discrimine entre l'orange et la couleur de l'orange. De la réalité concrète, il passe à l'idée générale de couleur, de qualité de la couleur. Séduction et fécondité du procédé. (Le *réalisme* du Moyen Age.) — Puissance des mathématiques supérieures dans le monde moderne. — Pénétration des méthodes de la pensée scientifique-technique dans la vie cérébrale tout entière et jusque dans la sensibilité. Ses effets : enrichissement de l'intellect par l'accroissement du nombre des *signes* disponibles; économie de la pensée symbolique; destruction ou désagrégation des anciennes notions concrètes; évanouissement (amer) de l'amour de la réalité (concrète, la seule). (Observer à ce propos que le surréalisme — procédant de la surréalité psychologique — est en contradiction avec l'art abstrait; mais qu'il le rejoint à cause de l'importance psychologique de l'abstrait.)

Les civilisations antérieures au machinisme ne dépassèrent pas l'hiératisme et le symbolisme, — n'arrivèrent pas à la destruction de l'être par l'abstraction.

Captivité intérieure de l'homme au temps de la Machine.

III. Que la substitution du signe à l'objet (à l'être), cessant d'être une convention commode, devient une destruction de l'objet (de l'être) — ou un escamotage. En séparant la couleur de l'orange, je désincarne la couleur qui n'existe pas en dehors de l'orange et je commence la destruction de l'orange. En inventant une géométrie et une perspective fantaisiste du visage humain, Picasso le détruit. Le mot de Gordon OF : « Il a découvert diverses façons de détruire la forme humaine... » (Gordon, à l'expo Picasso. Rapprocher ce mot du tableau de G. OF « Le Mariage », reproduit par *Dyn*, n° 6; réminiscence de Duchamp,

« La Mariée... », dessin de machine net et pauvre, trucs géométriques...) — Que l'abstraction est une perte de contact avec la réalité. Une domination de l'intelligence par les signes : vision et compréhension ne sont plus qu'un jeu de signes. Et ceci implique une abdication de l'intelligence, puisqu'elle renonce au contact immédiat, intuitif et charnel avec les choses et les êtres. A rétablir : la notion pleine de l'intelligence vivante, inséparable de l'homme entier et dès lors de la nature entière, concrète.

IV. Ce qui se perd ainsi : la relation affective entre l'artiste et le réel, l'amour de la nature et de l'être. La fresque de la Sixtine exprime l'amour de Michel-Ange pour le corps humain. Mentalité visionnaire de Benvenuto Cellini : il voit la Mort, les Anges — non les signes ou symboles. C'est un fanatique du réel.

V. Double influence, sur le succès relatif de l'art abstrait, du snobisme et du nihilisme sincère (désespoir). Influence de l'art technique : la photo qui décourage de dessiner et de peindre (à tort, en rendant le problème trop ardu). Facilité et poncifs de l'abstraction. Pente du moindre effort. Qu'expriment les « portraits » de Dora Mar par Picasso ? Par contraste, l'énorme puissance d'expression du Clemenceau de Manet au Louvre et de certains portraits par David. — Réduction de l'œuvre à l'ornementalisme élémentaire : en Russie, Pouni ; en Occident, Joan Miro.

EN FRANCE. — SPAAK. — EXISTENTIALISME.

Mexico, 21 janvier 46.

Mon cher Herbert,

A peine vous avais-je fait part de mon inquiétude au sujet des *cosas de Francia* que la crise politique éclate, l'abcès crève. Le départ de de Gaulle a cette signification. De Gaulle est pour

tout le monde le symbole de la Résistance et il faut reconnaître qu'il s'est admirablement, intelligemment comporté au cours des années les plus noires. Un grand homme d'Etat ou de mouvement suscite toujours la crainte du dictateur; puisqu'il contient le dictateur en germe, mais jusqu'ici la tenue politique de de Gaulle n'a nullement justifié les accusations murmurées contre lui. Le fait dominant c'est que deux partis démocratiques ne peuvent pas avoir de politique commune avec un parti totalitaire. Que ce dernier vient sans doute de recevoir des instructions lui enjoignant soit de prendre le maximum du pouvoir soit d'ouvrir une crise qui va affaiblir internationalement la France et permettre aux Thorez-Vychinski de pêcher en eau trouble. J'ai rencontré ces jours-ci deux intellectuels français de passage ici et leurs impressions confirment tout à fait les miennes, bien qu'ils n'aient évidemment pas le courage de conclure nettement. On m'offre le tableau d'un Parti socialiste au bord de la désintégration, les uns voulant s'associer étroitement au M. R. P., les autres rejoindre les communistes! L'idéologie d'hier est à demi-morte, celle d'aujourd'hui n'est pas encore trouvée, faute d'intellectuels (uniquement, car elle me paraît facile à déterminer), le Parti socialiste est donc invertébré. Il faut s'attendre à une polarisation pro-communistes contre anti-communistes au détriment du Parti socialiste. Le malheur, me dit-on, c'est que le M. R. P. catholique, s'il a des leaders d'esprit révolutionnaire a surtout des masses conservatrices — et le Vatican derrière, cette inconnue. Il n'est pas exclu que le Vatican ait assez appris des événements pour encourager un christianisme social qui pourrait être en France de très bonne qualité; mais il est plus probable que de vieux bonzes y rêvent d'une France imitant le Portugal de Salazar. La catholicité est tellement moyennâgeuse! A l'autre bout de l'horizon — d'un horizon étroit et plombé — quel symbolique que de voir un Thorez, déserteur du premier jour de la guerre, prétendre à la succession de de Gaulle et un Vychinski, le plus fourbe et servile des inquisiteurs-fusilleurs de notre temps de dégradation, abuser de la patience des représentants de 50 nations réunis à Londres! Du moins les problèmes sont-ils ainsi posés

avec clarté. Sous un aspect technique aussi : des agents secrets sont au gouvernement dans plusieurs pays. Vont-ils obtenir les clefs de la France ? Notez que tout le monde sait, dans les milieux gouvernementaux, que ce sont des agents secrets ! Reprenons dans l'héritage de Marx cette arme des vaincus qui se sentent forts, le sarcasme (dont, je crois, l'étude psychologique n'est pas encore faite). Les tares, peut-être mortelles, presque sûrement mortelles pour des systèmes, de l'époque, se révèlent par la bouffonnerie de grosses farces inhumaines. La sensation de la farce, et la réaction sarcastique qu'elle entraîne, attestent un désaccord entre les faits, les attitudes obligées — ou que l'on croit obligées, par crainte et lâcheté —, et la conscience claire ou latente d'un très grand nombre de gens, de presque tous ceux qui ont conscience de quelque chose.

Je n'ai pas de penchant pour les spéculations numériques, mais en datant cette lettre je me suis souvenu des dates significatives du 20 janvier 1793, l'exécution de Louis XVI, coup droit au Surmoi séculaire; 1905, le dimanche rouge de Pétersbourg, première tentative de suicide de l'autocratie russe; 1924, mort de Lénine, invention du culte de la momie par Staline. Ne va-t-il rien se passer d'intéressant ces jours-ci ?

Je crois savoir pourquoi Spaak a rencontré à Londres une si vive opposition de la part des Russes. Il a fait preuve de fermeté vis-à-vis du Parti communiste, il a été trotskysant, il a suivi de près les crises russes, mais le plus grave c'est que dès 39 il multipliait les démarches en faveur d'Erlich et Alter avec lesquels il eut de bonnes relations. J'ai entendu relater des scènes épiques de marchandage entre lui et l'ambassadeur à Bruxelles, Roubinine, l'enjeu étant la vie des deux Polonais. Donc, chez lui, nulle inclination à l'illusion, à la duperie psychologique, au vasouillage-Laski, il est éclairé, blindé. Un brave libéral norvégien, ignorant des méandres du totalitarisme, ferait beaucoup mieux l'affaire de Vychinski.

Je vous réponds tout à fait à côté de vos lettres que je vais reprendre, qui m'apportent des « nourritures terrestres ». Et le terme gidien se rapproche dans mon esprit d'une expression très

à la mode dans les lettres françaises, l'*existentialisme* (Sartre, Camus — Malraux?). C'est la découverte du lendemain de la Résistance, d'une résistance déjà dépassée par voie d'autoliquidation intérieure : anémie et division. Pour autant que j'y voie clair — j'étudie ce sujet — ça consiste à poser en principe que « la vie est absurde » et que dès lors il ne reste à l'homme conscient — qui n'est plus simplement conscient mais conscient de l'absurdité totale — que des prises de position arbitraires, une sorte de dilettantisme pragmatique. Par là l'on peut revenir aux valeurs fausses ou vraies, pratiquement. La porte demeure ouverte à l'adoration pratique de la force, trique ou Chef, et même au « tout ce qui est réel est rationnel » de Hegel, en allant beaucoup plus loin que Hegel dans les mauvaises voies puisqu'il est aisé de remplacer *rationnel* par *absurde* (quoique logique, mais alors d'une logique pan-paranoïaque). (Excusez la cacophonie du pan-paranoïaque.) Le très curieux c'est que le contact avec la rude réalité n'ait pas amené des intellectuels français, qui sont des maîtres écrivains, grisés même du plaisir de bien écrire, à un idéalisme plus sain, à une vision plus simplement scientifique, plus vigoureusement humaine. Que le problème du sens de la vie qui fit la grandeur de l'intelligentsia russe n'aboutisse chez eux qu'à cette philosophie de l'onanisme cérébral. Le tragi-comique c'est de voir combien, dans ces exercices de pensée, ils sont, avec leurs ratiocinations sur la liberté, le potentiel, le vertige des décisions, strictement *déterminés* par une ambiance sociale-psychologique.

Heureux de trouver au bas de votre dernière lettre, arrivée à l'instant, la signature d'Alice. Amitiés à vous deux. — Je vous recommanderai peut-être de voir un ami français, bon écrivain, qui va bientôt passer par New-York. — Au revoir!

FÊTE A ERONQARIMARO.

Eronqarimaro, 2 février 47. — Dimanche matin, je parcours le marché avec Elisabeth O. F. et Jeannine (grand chapeau...). D'une ruelle allant vers les montagnes descend un groupe d'une bonne vingtaine de danseurs. Des violonistes indiens, un clarinettiste, deux contre-basses. Très noirs, en sarapés et chemises de travail. — Plusieurs danses sur la plaza. C'est le dia del Conde-lero, la levée de l'Enfant Jésus. (Victoria me l'explique.)

Les danseurs sont chics, la plupart en complets neufs de bonne étoffe. Les uns sont des braceros qui ont travaillé aux E.-U., les autres ont loué ces vêtements. Masqués en hommes blancs, très blonds, barbus qui sourient. Ces masques de chair rose, de moustaches et de barbe dorées sont très bien faits, variés d'expression avec une uniformité de ton. L'homme blond-or est assez stupide, légèrement ivre, il a une expression bienveillante-érotique. Il porte un très somptueux chapeau à fleurs multicolores et rubans, surchargé, dont retombent des panaches en rubans, rubans de papier et cellophane multicolores. Le danseur a une canne, le plus souvent toute ornée de fleurs en papier rouge et blanc, rose, vert, etc. Plusieurs sont gantés, l'un a mis des lunettes de soleil sur son masque. Plusieurs ont des souliers jaune-clair. Nettement endimanchés. — Deux danseuses (jouées par des gars vigoureux). Robes rouge terne (comme celles des Kurdes à Tiflis), serrées à la taille (épaisse) par un reboso. Chapeautés, des masques de femmes blanches stupidement souriantes, extrêmement réalistes. — Pendant la danse, tous ces masques acquièrent de l'expression, à cause de la personnalité du danseur. Leur sourire érotique provient peut-être du fait qu'ils ont les paupières charnues mi-abaisées sur des yeux bleus immobiles : la fente obscure par laquelle le danseur regarde est au-dessus de la paupière. — Femmes : bas blancs du pays. — Deux démons, en manche de chemise, ont des masques noirs en bois dur, de bel effet. — *Le diable mène la danse.* C'est un garçon

agile qui se démène beaucoup sans en avoir l'air. Il porte une sorte de casque, dont deux minces cornes ornées de fleurs rose-rouge se relèvent par derrière. Beau museau noir, proéminent, en groin de sanglier. Canines blanches dépassant de la bouche, sa petite langue en étoffe pourpre s'agite. Sur son front noir, quatre petites cornes rouges bien dures, pointées en deux directions symétriques. Justaucorps noir, relevé d'argent, sur chemise rouge. Epée d'officier, pendue à une ceinture indienne. Caleçon blanc, bas noirs. Décoratif le diable.

La musique est d'une mélodie prenante, endormante même, sans cesse répétée. Les musiciens jouent honnêtement, graves, sans un sourire. — Peu de gens ont un air de s'amuser ou de se réjouir discrètement. Apathie (mêlée de gravité?). — Sur deux rangs, les danseurs chantonnent sur place, se faisant vis-à-vis, en scandant la mélodie de leurs cannes fleuries sur lesquelles il y a des clochettes. Puis quelques-uns esquissent un pas de menuet au milieu des autres. — Ils recommencent à divers endroits de la plaza. — Soleil, calme, montagne, un cochon noir laineux erre, un autre se fourvoie dans les jambes des danseurs, un chien noir qui fait de même semble ahuri. — Le spectacle est assez beau sans gaîté véritable.

Tarascas.

Gens. Beaucoup de visages très larges aux pommettes fortes. Les yeux en général d'un brun si foncé qu'on n'en distingue pas la pupille. — Peu de jolies filles. Les jeunes mères épaisses, l'enfant calme, plus blanc, sur le dos dans le rebozo : un petit pied propre dépasse... Les femmes portent la chevelure en deux nattes divisées sur le milieu du front bas et plus ou moins ramassées sur la nuque. Toutes : rebosos bleus rayés de gris cendre. Pieds nus. L'homme souvent chaussé de guaraches. Bonnes dentures nettes. On mâche de la canne à sucre, on mange des calebasses cuites, ambrées et des racines de feuille de palmier, également ambrées. — Vivant sur le lac et au bord du lac, les Tarascos ne se lavent guère. Toutes les chairs sont encrassées de vieille poussière. Des pieds sont couverts d'une véritable carapace

de crasse. Très rare, un visage rafraîchi. Groupe de jeunes filles, bavardant en riant un tout petit peu : un ou deux visages asiatiques, agréables. — Une gamine presque noire et musclée, mince, en robe rose à fleurs, a des traits fins d'européen. — Les yeux sont en général grands, les narines épaisses, les traits massifs et réguliers. — Un Indio me parle, me dit fièrement qu'il a été à Washington, a travaillé dans le Montana. Ses mains bien faites n'ont pas été lavées depuis des mois, carapacées de terre. Bon sourire.

Marché pauvre : piments verts, petites tomates, bananes misérables, haricots verts, oignons, patates, bois de chauffage résineux, etc.

Q. affirme que les gens de Janitzio, assez riches, sont très propres (autant que je m'en souviens, c'est vrai). Ceux de l'île verte, Jaracuaro, moins soigneux. Les sales, ce seraient ceux de la montagne dépourvue d'eau.

Dans l'après-midi, les danseurs sont venus au moulin, chez nous et ils ont exécuté leur mystère. Car c'est un mystère entier. Elisabeth tenait l'assiette, sur laquelle était couchée la minuscule poupée de l'enfant Jésus, entourée de fleurs de papier (et la monnaie que nous y avions mis). Les Viejitos, formant deux haies, en agitant sur place, voûtés, leurs cannes fleuries et leurs clochettes et parfois en exécutant un pas de danse sur place (imitant le pas trébuchant du vieillard), deux d'entre eux s'avançaient vers l'Enfant Jésus et déclamaient très gauchement une strophe. J'ai distingué que l'Enfant-Roi venait délivrer l'homme du péché. Puis le chœur reprenait la litanie et cela continuait. A la fin, ils se sont mêlés en une danse confuse, mais plusieurs exécutaient sur place des pas croisés très agiles (esquissant quelque chose d'analogue à de vieilles danses cosaques...). Ils dansaient voûtés — vieillards — en poussant des petits cris : yaou! miaulés. Les masques noirs n'étaient peut-être pas des démons mais des esclaves nègres.

Curieux qu'ils simulaient tous des Espagnols blonds — même le diable (par le justaucorps et l'épée) — ce mystère chrétien étant pour eux un mystère d'hommes blancs et de dieu blanc.

C'était coloré, émouvant — très triste en réalité, presque tragique. G. et J. l'observèrent et Jeannine avait un visage très concentré. — A la fin, tous ces jeunes gars du village sont venus nous donner des poignées de main — de leurs fortes mains noires de gros travailleurs, bien propres pour la fête — et ils inclinaient leurs faux visages blancs, souriants, à barbe dorée.

Le soleil commençait à se coucher sur les hauteurs voisines, le ciel était rose. Le bal tout nacré, couleur de coquillage.

Récit de G. : Une fête de printemps à Patzmaro. Les métiers ornés et vêtus en apparat travaillent sur la place. Un groupe de chasseurs barbus arrive de la montagne en tirant en tous sens des coups de fusils — parfois à balle. Ils portent un cervidé tué, couvert d'orchidées...

« Danse du Capitaliste » : pendant la fiesta, un personnage en haut de forme, redingote, bottes, masque d'Espagnol soucieux, fait le tour de la place en portant sa petite mallette, étranger à la joie, à tout, nerveux, grotesque et pressé... C'est l'homme ridicule — le Blanc — qui ne pense qu'à son argent. Et il fait songer au diable.



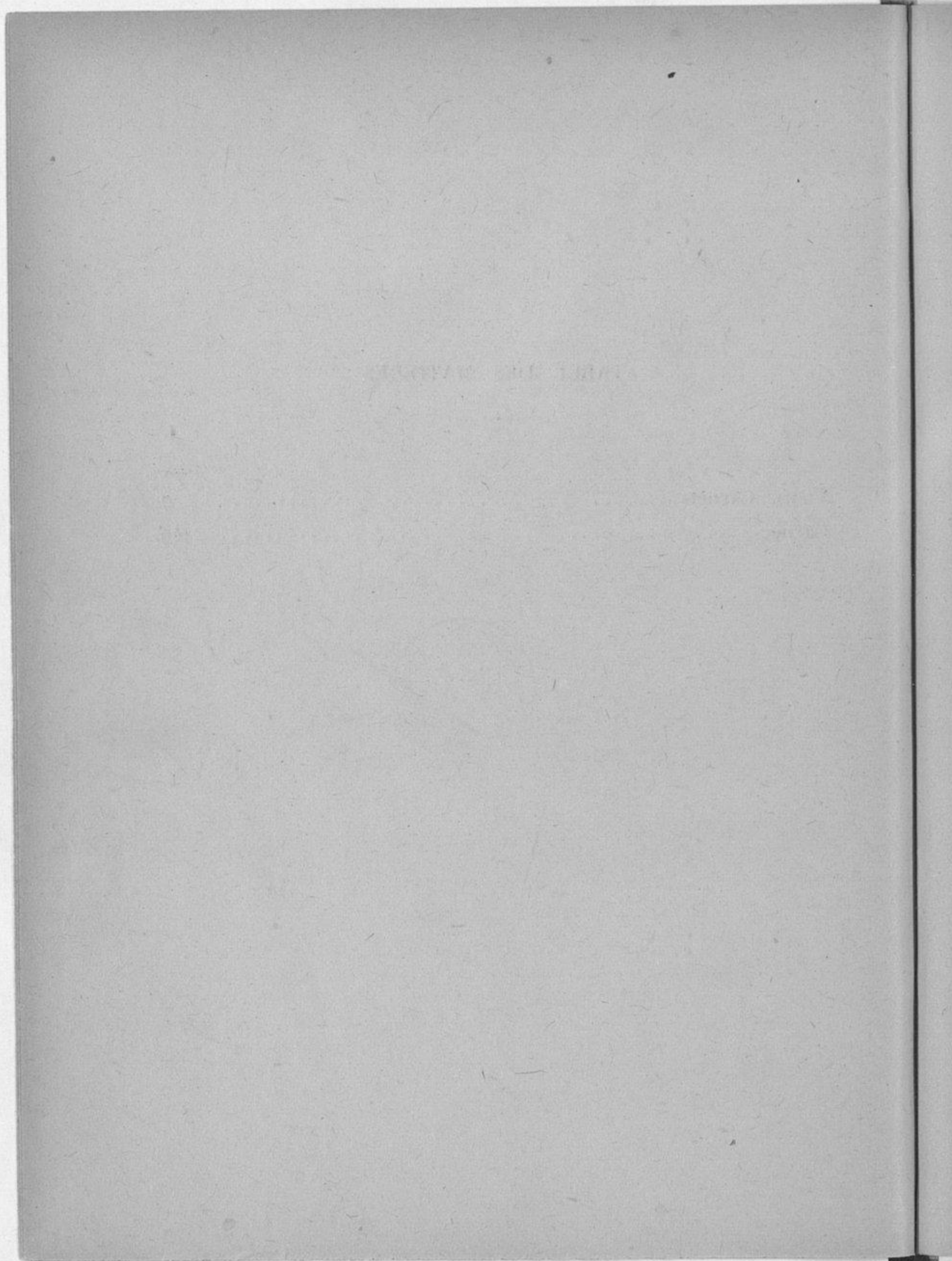
TABLE DES MATIÈRES

TABULAE DES MATHÉMATIQUES

TABLE DES MATIERES

	Pages.
Vieux Carnets.....	7
Carnets	49





ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
25 AOUT 1952 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
FIRMIN-DIDOT A MESNIL-
SUR-L'ESTRÉE POUR RENÉ
JULLIARD ÉDITEUR A PARIS

N° d'éditeur 760

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.